

Place #15 Publique

RENNES

LA REVUE URBAINE | Janvier | Février 2012



p. 88
**LE FABULEUX TRÉSOR
PHOTOGRAPHIQUE DE
RENNES**

DOSSIER | P 9 |

Art contemporain les atouts rennais de 2012

p. 127
**LES PAYSANS SONT
DES URBAINS
COMME LES AUTRES**

CONTRIBUTIONS | P 123 |

Rennes et le « désert breton » : un vrai mythe



10€



DÉBAT

**Art contemporain à Rennes :
des atouts et des questions**

le lundi 16 janvier à 18 h

à l'Espace Ouest-France.

38, rue du Pré-Botté.

Entrée libre.

PLACE PUBLIQUE

Rennes Métropole
La revue urbaine
Les Champs Libres
46, Boulevard Magenta
CS 33926 - 35039 Rennes Cedex
www.revue-placepubliquerennes.fr

Directeur de la publication :
Jean Salaün

Rédacteur en chef : Georges Guitton
georges.guitton@gmail.com

Comité de rédaction :

Gauthier Aubert, Christine Barbedet, Guy Baudelle, David Bensoussan, Gaby Bonnand, Bernard Boudic, Marc Dumont, Georges Guitton, Catherine Guy, Éric Le Breton, Yves Morvan, Loïc Richard, Annie Rouxel.

Ont participé à ce numéro :

Michèle Astrud, Christine Barbedet, Guy Baudelle, Bernard Boudic, Serge Bouvier, Gilles Cervera, Christophe Clergeau, Nicolas Combes, Alain Croix, Marc Dumont, Georges Guitton, Patrice Goasduff, Catherine Guy, Raphaële Jeune, Éric Le Breton, Daniel Morvan, Yves Morvan, Thierry Nectoux, Loïc Nouyou, Loïc Richard, Julie Salabert, Claude Schopp, Standards, Pierre Tanguy, Jean Théfaine.

Place Publique est une revue éditée par l'association Place des débats

Administrateurs :

Vincent Guillaudeau, Christian Le Renard, Olaf Malgras, Jean-Yves Merrien, Robert Jestin, Jean Salaün, Yves Sanquer

Concept graphique : Rampazzo et associés, Paris/Milan.

Réalisation : éditions joca seria, Nantes.

Tél. 02 40 69 51 94 contact@jocaseria.com

Impression : Cloître imprimeur Brest [29]

Commission paritaire : 1211 G 90158

ISBN 978-2-84809-182-2

Cette revue est publiée grâce au soutien de Rennes Métropole

Diffusion en librairie : joca seria/Pollen

Diffusion presse Rennes : SAD

ÉDITO

2 Place publique : Art contemporain : les atouts de 2012

LE DOSSIER

Art contemporain à Rennes

9 Le Frac « deuxième génération »

14 René Jouquand Fermeture ou fusion de La Créée ? L'adjoint calme le jeu

16 La démission de Larys Frogier

17 Catherine Elkar Ne pas confondre le Frac et La Créée

18 Standards Partons de République

21 Christophe Viart Les arts plastiques à Rennes 2 : une filière en vue

25 Philippe Hardy L'école de des beaux-arts à l'heure européenne

29 Grâce à la commande publique et au 1 % artistique Une forêt d'œuvres à ciel ouvert

36 Rennes, capitale de la critique d'art

39 Nicolas Combes Au Blossne, 40 panneaux pour scruter le « sens commun »

43 Catherine Guy C'est dans le quartier que l'œuvre rencontre la réalité

45 Bernard Boudic Les artistes d'« Au bout du plongeur » font revivre Tizé

49 Claude Schopp À Maurepas, un musée éphémère avant démolition

52 Christine Barbedet L'artiste Yves Trémorin rayonne à partir de Rennes

54 Raphaële Jeune « Une ville crée de la valeur quand elle est audacieuse »

57 Patrice Goasduff Une nouvelle scène artistique rennes émerge

61 Serge Bouvier Ce qu'Alignement du XX^e siècle apprend aux collégiens

67 Georges Guitton La photographie : territoire foisonnant mais dispersé

70 Georges Guitton Les Ateliers de Rennes, troisième édition à l'automne 2012

73 Georges Guitton La galerie 40mcube

cultive l'avant-garde

75 Georges Guitton Le Musée dans l'attente d'un nouveau souffle

77 Georges Guitton Lendroit Éditions

79 Georges Guitton Oniris

81 Thierry Nectoux Cahier photos

PATRIMOINE

88 Alain Croix Des photos par millions

L'ENTRETIEN

97 Julie Salabert Bertran Ôbrée, le chantre du gallo

SIGNES DES TEMPS

103 Georges Guitton Bloc-notes

106 Critiques de livres

118 La chronique de Jean Théfaine

CONTRIBUTIONS

123 Yves Morvan Rennes et le mythe du « désert breton »

129 Gilles Cervera Je me souviens d'un grand mur avec des trucs dessus...

133 Christophe Clergeau Pour une université d'Armorique

127 Loïc Nouyou Les nouveaux paysans sont des urbains comme les autres

142 Georges Guitton Le Rennes de la Varende

INITIATIVES URBAINES

145 Rennes 2040

Guy Baudelle Quatre scénarios pour la

152 métropole de demain

Marc Dumont Brèves

LE RENNES DES ÉCRIVAINS

158 Michèle Astrud Les cités rayonnantes

Art contemporain : les atouts de 2012

CONTEXTE > *Biennale d'art contemporain de Rennes à l'automne 2012; ouverture du Fonds régional d'art contemporain (Frac) à Beaugard début 2012; installation des Archives de la critique d'art à Rennes en mai 2011; incertitude sur l'avenir du centre d'art contemporain La Criée; arrivée d'une nouvelle direction au musée des beaux-arts en 2012; projet d'un espace d'exposition de 700 m² sur le site de la Brasserie Kronenbourg en 2015... L'actualité de l'art contemporain à Rennes est particulièrement riche en nouveautés. L'occasion pour Place Publique de dresser dans ce numéro un état des lieux. Et de s'interroger sur les forces et les faiblesses de la « scène » rennaise.*

C'est la réflexion d'une amie vivant à Rennes. « Quand je vais à Venise et que je vois le drapeau breton flotter sur le palais Grassi, cela me fait mal au ventre ». Traduisez: pourquoi le milliardaire breton François Pinault est-il allé « exiler » sa fabuleuse collection dans la cité des Doges au lieu de l'installer à Rennes? Imaginez Rennes accueillant juste un morceau de ce trésor et se dotant d'une sorte de Guggenheim faisant briller dans la galaxie mondiale le nom de la capitale bretonne! Le syndrome Bilbao.

Beaucoup en ont rêvé et en rêvent encore. Fantasma d'autant plus tenace qu'il se nourrit d'un récit aux allures de légende urbaine. Il y a quelques années le prestigieux collectionneur aurait proposé - à la Ville? Au Département? à la Bretagne? - un projet qu'il a vite remballé devant l'accueil plutôt frais de ses interlocuteurs. Et notre mécène transi de se « replier » sur le football rennais et sur sa villégiature de Dinard où, l'été venu, le Palais

des arts exhibe avec succès des œuvres puisées dans la « François Pinault Foundation ». Est-ce sur la côte d'Emeraude que les choses désormais vont se passer? Comme par hasard la Ville de Rennes reconnaît être en train d'opérer un « rapprochement culturel » avec Dinard...

Y a-t-il eu un rendez-vous manqué de Rennes avec Pinault? Tout est-il perdu? Une chose est sûre, cette attente d'un « messie » appelé à doper l'image contemporaine de la ville est révélatrice. Elle révèle un désir et un manque souvent exprimés par le milieu culturel local: le désir, c'est que la mariée soit plus belle. Le manque... Nous y viendrons. Avant, il faut examiner de plus près la mariée, à savoir l'étonnant potentiel dont cette ville dispose, les cartes qu'elle a en main, les atouts indéniables que chacun s'accorde à lui reconnaître dans le domaine de l'art contemporain.

Le poids des étudiants et des enseignants

Atout numéro 1, la vitalité d'une jeunesse avide d'explorer les territoires nouveaux de l'art. Cela grâce à ce moteur de la créativité que représente la double filière de formation et de recherche: l'université de Rennes 2 et l'École des beaux-arts. Une chance pour cette ville. D'abord par la masse d'étudiants que cela représente: soit 3 250 si l'on additionne les 2 900 étudiants en art de la fac, dont 1 000 en arts plastiques et 740 en histoire de l'art, et les 350 de l'école des Beaux-arts.. Sait-on que le département arts plastiques de Rennes 2 est numériquement le plus important des douze départements universitaires du même type existant en France? Sait-on que l'École des beaux-arts devenue École européenne supé-

Art contemporain: « L'expression "art contemporain" désigne de façon générale et globale l'ensemble des œuvres produites depuis 1945 à nos jours. » « L'expression "art contemporain" est aussi utilisée avec un sens plus restreint pour désigner les pratiques esthétiques et réalisations d'artistes revendiquant « une avancée dans la progression des avant-gardes » (Nathalie Heinrich). On parle aussi d'art contemporain pour désigner, par convention, l'art des années 1960 et d'après. » (Notice Wikipédia)

rieure d'art de Bretagne est la seule dans le pays à être parvenue à fusionner quatre écoles (Brest, Quimper, Lorient) et à acquérir du même coup une dimension qui la hisse au niveau des meilleures écoles européennes?

À cet effet masse, il faut ajouter une réputation d'excellence qui n'est sans doute pas usurpée et qui tient à la qualité des enseignants. Sans énumérer ici des noms devenus notoires dans le champ de la pensée et du savoir artistique, accordons crédit au professeur Jean-Marc Poinot, l'un des grands spécialistes de l'art contemporain, quand il dit que, dans le domaine de l'histoire de l'art, « Rennes occupe une position unique avec une douzaine de spécialistes pointus et reconnus. » Autre carte d'excellence, notre vaste complexe éducatif propose des formations professionnalisantes. Citons le master 2 « Métiers et arts de l'exposition » de Rennes 2. Sa réputation est établie nationalement. « Les professionnels formés à Rennes 2 s'envolent ensuite vers d'autres horizons. De nombreux directeurs de centres d'art et de Frac qui exercent aujourd'hui en France ont été formés » à Rennes », indique Patrice Goasduff, responsable de la galerie 40mcube. « En France, la plupart des acteurs du réseau sont passés par ici. Rennes 2 est une vraie pépinière en arts plastiques », estime lui aussi Didier Lamandé, le président de l'association Art contemporain en Bretagne (ACB).

Avant de rayonner nationalement, ce réservoir éducatif rennais irrigue toute la ville. On retrouve les étudiants dans une foule d'initiatives artistiques locales. Et quelques années plus tard, on les revoit travaillant dans des spécialités les plus diverses au sein de structures culturelles de toutes sortes. À ce sujet, il faut en finir avec un lieu commun tenace qui

voudrait que les études artistiques « ne débouchent sur rien » (à part le professorat). Philippe Hardy, le directeur des beaux-arts ou Christophe Viart, de Rennes 2, l'assurent en chœur : « Nos étudiants trouvent des débouchés et du travail ».

Un volontarisme municipal

Atout numéro 2 de Rennes : la politique volontariste menée par la Ville depuis plusieurs décennies. À la fin des années 70, la municipalité Hervé s'est lancée dans l'aventure avec un dispositif – ininterrompu depuis – de commande publique d'œuvres d'art. Double intérêt : elle permet de mettre l'art sous le regard de tous et elle fournit du travail aux artistes. Cette politique instaure une forme de familiarité, osons dire d'« amitié », entre le tissu urbain et la création contemporaine dans ce qu'elle peut avoir de plus surprenant.

La Ville ne s'arrête pas là. Disposant d'un conseiller aux arts plastiques, elle dote régulièrement un Fonds communal d'art contemporain fort de 300 œuvres achetées depuis 1978 à des jeunes artistes, en y consacrant aujourd'hui un budget de 25 000 euros par an. Ces œuvres visibles dans les bâtiments publics font parfois l'objet d'expositions au Thabor ou à la Criée. De même, la mairie possède une trentaine d'ateliers d'artistes, parfois avec logements, disséminés dans les quartiers, qu'elle met à la disposition de jeunes créateurs.

Et puis il y a le soutien aux associations. Surtout pour animer et diffuser l'art dans les quartiers. Triangle, Grand Cordel, Colombier, ... La création s'éclate. Un mot d'ordre, côté mairie : « Nous ne régentons pas. Nous soutenons les initiatives que l'on nous soumet, si

nous les considérons comme intéressantes », indique l'adjoint à la culture René Jouquand. Enfin le meilleur pour la fin : la Criée. Un centre d'art contemporain « municipal » fiché au cœur des halles centrales. Certes, il y a malaise et inquiétude autour du sort de cet équipement majeur (voir pp. 14 et 15). Mais auparavant, il faut, là encore, parler d'excellence. Depuis douze ans, sous la direction de Larys Frogier, aujourd'hui sur le départ pour Shanghai, ce CAC (Centre d'art contemporain) s'est fait un nom dans l'hexagone : au carrefour de la recherche, de la production d'œuvres originales et de la diffusion, la Criée se situe à l'avant-garde. Cette renommée est due à une configuration très rare dans le pays qui consistait à avoir un directeur qui soit à la fois proche de l'université. Larry Frogier donnait des cours à Rennes 2. D'où passerelles, vitalité et émulation réciproque.

Les initiatives privées au rendez-vous

Atout numéro 3 : la force de l'initiative privée. Vous connaissez beaucoup de villes où un chef d'entreprise donne un million d'euros pour une biennale d'art contemporain ? C'est le cas de Rennes. Bruno Caron, patron de Norac industries, une holding de sociétés agroalimentaires, s'investit dans l'art par passion et par intérêt pour le mécénat. Il a lancé la biennale en 2008. Sa troisième édition a lieu à l'automne dans l'ancien siège de France Télécom et dans le nouveau Frac de Beauregard. Outre l'afflux du public (autour de 50 000 visiteurs), le grand intérêt de cette manifestation est de fédérer toutes les forces vives de la place. Outre les collectivités qui ajoutent un million d'euros à la contribution de Norac,



Une statue du collectif l'Élaboratoire, boulevard Villebois-Mareuil.

la plupart des acteurs rennais de l'art sont de la partie.

Mais Bruno Caron n'est pas le seul «privé» à être dans la danse. Un point fort de la ville reste la galerie Oniris, rue d'Antrain, créée il y a 25 ans par Yvonne Paumelle, une pionnière. La boutique présente des signatures prestigieuses. Chère aux collectionneurs, aux étudiants et aux curieux, Oniris est la seule galerie dans le grand Ouest à avoir un stand dans les grandes foires internationales. Par ailleurs, un mouvement est en train de s'amorcer en faveur de la commande privée.

Deux exemples dans la ville : le groupe de BTP Legendre a commandé deux œuvres à des jeunes artistes pour son nouveau siège social de la Courrouze. Le patron des Mc Do de Rennes, Mario Piromalli, fait travailler le sculpteur Georges Fortuna, de l'Élaboratoire, pour implanter des sculptures monumentales devant ses restaurants. Il y a là une tendance assez nouvelle et prometteuse.

L'arrivée du Frac

Atout numéro 4, l'arrivée du Frac. Belle et grande affaire, le Fonds régional d'art contemporain de Bretagne quitte Châteaugiron et s'installe à Rennes, dans la Zac de Beaugard, à proximité des stèles d'Aurélie Nemours. La nouveauté est que, dans son superbe bâtiment, le nouveau Frac dispose d'une salle d'exposition de 1 000 m². Et, c'est un luxe, va pouvoir présenter régulièrement des œuvres puisées parmi les 5 000 pièces de ses réserves. Un indéniable acquis pour Rennes et pour l'accès du public à l'art contemporain. Notons que ce déménagement, prévu pour le premier semestre, s'accompagne aussi d'un autre transfert depuis Châteaugiron : celui des Archives de la critique d'art qui a pris les devants en s'installant à Rennes il y a quelques mois. Il s'agit là d'une institution remarquable et unique au monde rassemblant et exploitant les écrits des critiques d'art.

Pour en terminer avec ce catalogue des atouts de la ville, restent deux choses à évoquer : la présence à Rennes « d'une scène artistique émergente reconnue nationalement ». Des jeunes artistes en pointe, formés ici, partis d'ici, rayonnent dans le pays. C'est ce que constate pour s'en réjouir Patrice Goasduff, responsable de la galerie 40mcube qui se trouve elle-même aux avant-postes de ce mouvement. Deuxième constat, essentiel : ici, toutes les lieux agissant dans le champ de l'art actuel ont une habitude du « faire ensemble ». Tout le monde travaille avec tout le monde : le musée avec le Triangle, 40mcube avec la fac, l'École des beaux-arts avec la Criée, la Criée avec le musée, etc. Christophe Viart, de Rennes 2, souligne « le privilège » d'une ville comme Rennes qui peut « se prévaloir d'une pluralité de structures distinctes, en situation de travailler "en bonne intelligence" sans être ni superposables ni concurrentielles. »

Manque de visibilité ?

Donc tout va bien pour l'art à Rennes. Chacun s'accorde sur le « formidable potentiel de la ville ». Mais dans le même temps, pointe un « manque » de quelque chose. À entendre les personnes consultées dans le cadre de ce dossier, il manque une « mayonnaise », il manque un affichage plus visible, il manque une ligne directrice, il manque une personnalité ou un événement phare, il manque un peu d'audace... Plus en détail et en vrac : il manque une artothèque, il manque des collectionneurs et des galeries, il manque une politique plus résolue au Musée des beaux-arts...

En gros on reproche à Rennes les défauts de ses qualités. La qualité qu'elle possède et qui dans le monde d'aujourd'hui ne suffit plus, c'est la modestie. Philippe Hardy, directeur de l'École des beaux-arts est revenu dans la ville après quinze ans d'absence : « J'observe que Rennes est toujours une ville sérieuse, une ville où l'on travaille, où l'on expérimente... Mais on n'y fait pas de clinquant et on ne se fait pas assez valoir comme s'il y avait une sorte de fausse humilité alors même que nous avons des choses à revendiquer. »

Rennes besogneuse et pas clinquante

À ce stade, immanquablement, Rennes se compare à Nantes qui semble adopter le jeu inverse, celui de la com'. L'artiste Yves Trémorin ironise sur « l'astuce nantaise d'avoir transformé les œuvres d'art en patrimoine touristique avec Estuaires, un public nombreux et des budgets pharamineux. » Déficit de communication de Rennes ? Question de tempérament. Philippe Hardy qui a travaillé à Turin s'amuse de « la dualité Rennes-Nantes que l'on retrouve en Italie avec la dualité Turin-Milan. Turin la besogneuse, Milan la clinquante... »

Ce côté « besogneux » voire « obscur », l'adjoint à la culture le revendique clairement.

René Jouquand : « Oui, la culture peut être utile pour le rayonnement. Mais moi, je préfère travailler la présence des activités dans la cité. Qu'après, cela entraîne des effets d'image, très bien, mais il ne faut pas inverser les choses et mettre la communication avant la réalisation. Nous, nous voulons des manifestations culturelles ancrées dans le territoire, sans exclusion sociale. Plutôt que de s'afficher, nous préférons œuvrer pour des interventions dans les quartiers ».

Pour louable qu'elle soit, cette modestie « rennaise » a son revers. Elle produit une image un peu floue. En faisant le choix de se situer davantage dans une fonction d'accompagnement que dans un rôle de locomotive, la Ville se voit reprocher par le « milieu » un manque d'affirmation, de leadership et de ligne claire. Lisibilité défaillante, accusent la plupart les acteurs, selon une posture d'ailleurs contradictoire puisque les mêmes qui revendiquent que la mairie soit davantage moteur ou leader s'effaroucheraient de la voir empiéter sur les prérogatives du monde de l'art.

La Criée fait des vagues

Avant l'automne le *modus vivendi* fonctionnait sans accroc jusqu'à ce que surgisse l'« affaire » de la Criée. La mairie, face à l'arrivée du Frac, a décidé de renoncer à transférer la Criée dans la future salle de la brasserie Saint-Hélière et suggère avec insistance que cette Criée fasse désormais cause commune avec le Frac. Emoi dans les rangs. Est-ce la mort de la Criée ? Larys Frogier, le directeur, décide dans le même temps de faire ses valises pour Shanghai. Curieusement la grogne du milieu s'exprime en sourdine sans que pour l'instant une seule, nous disons bien une seule déclaration publique se soit sortie de la bouche de quelque opposant que ce soit. On se contente de la parole mesurée et prudente de René Jouquand (voir son interview p. 15). Donc, silence dans les rangs. Comme le si-

lence qui a suivi le discours de l'adjoint à la culture lors du dernier vernissage à la Criée (le 18 novembre), contrastant avec les applaudissements qui ont accompagné ce soir-là les dernières paroles du directeur.

Est-on en train de casser l'outil centre d'art contemporain au nom des économies budgétaires ? Certains le pensent et redoutent la perte de substance et d'autonomie d'un lieu emblématique de Rennes. En tout cas, nombreux sont ceux qui souhaitent que la ville consulte tous les acteurs et qu'il y ait une vraie « mise à plat » de toutes ces questions. Tous défendent l'idée que le lien qui unit toutes les structures actuelles, chacune dans sa fonction, forme un cercle vertueux. Mais c'est aussi un cercle fragile qu'il serait dommage de rompre.

Rien n'est encore fait. D'une part la Ville se donne deux ans pour discuter et décider. D'autre part, la directrice du Frac, se montre très réservée quand à la « mutualisation » de son nouvel équipement avec la Criée. « Ce n'est pas notre vocation », confie Catherine Elkar à *Place Publique*.

Aux frustrations rennaises du moment, on peut penser que 2012 apportera des réponses. Un nouveau responsable à la Criée, un nouveau directeur au musée des beaux-arts. Mais surtout, deux événements majeurs qui vont secouer le paysage : la naissance du Frac et la tenue de la Biennale de Rennes. Ensemble et chacun à leur façon, ces deux rendez-vous ne peuvent qu'accroître la place de l'art contemporain à Rennes. Lequel est loin d'avoir dit son dernier mot.

LE DOSSIER

LE DOSSIER

Art contemporain à Rennes

- 9 *Le Frac « deuxième génération »*
- 14 René Jouquand *Fermeture ou fusion de La Criée ? L'adjoint calme le jeu*
- 16 *La démission de Larys Frogier*
- 17 Catherine Elkar *Ne pas confondre le Frac et la Criée*
- 18 Standards *Partons de République*
- 21 Christophe Viart *Les arts plastiques à Rennes 2 : une filière en vue*
- 25 Philippe Hardy *L'école de des beaux-arts à l'heure européenne*
- 29 *Grâce à la commande publique et au 1 % artistique Une forêt d'œuvres à ciel ouvert*
- 36 *Rennes, capitale de la critique d'art*
- 39 Nicolas Combes *Au Blossne, 40 panneaux pour scruter le « sens commun »*
- 43 Catherine Guy *C'est dans le quartier que l'œuvre rencontre la réalité*
- 45 Bernard Boudic *Les artistes d'« Au bout du plongeur » font revivre Tizé*
- 49 Claude Schopp *À Maurepas, un musée éphémère avant démolition*
- 52 Christine Barbedet *L'artiste Yves Trémorin rayonne à partir de Rennes*
- 54 Raphaële Jeune *« Une ville crée de la valeur quand elle est audacieuse »*
- 57 Patrice Goasduff *Une nouvelle scène artistique rennes émerge*
- 61 Serge Bouvier *Ce qu'Alignement du XXI^e siècle apprend aux collégiens*
- 67 Georges Guitton *La photographie : territoire foisonnant mais dispersé*
- 70 Georges Guitton *Les Ateliers de Rennes, troisième édition à l'automne 2012*
- 73 Georges Guitton *La galerie 40mcube cultive l'avant-garde*
- 75 Georges Guitton *Le Musée dans l'attente d'un nouveau souffle*
- 77 Georges Guitton *Lendroit Éditions*
- 79 Georges Guitton *Oniris*
- 81 Thierry Nectoux *Cahier photos*

ART CONTEMPORAIN :
LES ATOUTS
DE 2012
À RENNES





Une image du nouveau bâtiment du Frac à proximité de l'*Alignement* d'Aurélié Nemours, à Beauregard. Image Odile Decq – Labtop

Le Frac « deuxième génération » arrive à Beaugard

RÉSUMÉ > Au cours du printemps 2012, le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Bretagne rejoindra le quartier de Beaugard pour prendre possession d'une nouvelle structure de plus de 3 800 m², à la hauteur de ses ambitions. L'architecture d'Odile Decq a été pensée à l'échelle d'un projet régional, outil de conservation et de diffusion des arts visuels contemporains. Rencontre avec sa directrice Catherine Elkar qui évoque aussi le rapprochement avec la Criée souhaité par la Ville de Rennes.

TEXTE > CHRISTINE BARBEDET



« Symboles de la décentralisation culturelle en matière d'art contemporain, les Fonds régionaux d'art contemporain, associations créées en 1982, sont aujourd'hui identifiés comme des acteurs essentiels de la politique d'aménagement du territoire menée par l'État et les Régions », écrit Jean-Pierre Placade, sénateur de Haute-Garonne, dans son rapport d'information sur le marché de l'art contemporain en France, déposé au sénat en octobre dernier. « Les Frac ont deux missions principales: le soutien de la création contemporaine, dans le domaine des arts plastiques, par l'enrichissement de leurs fonds d'œuvres d'art et par la sensibilisation du public aux formes contemporaines des arts plastiques ». Un mailage dans l'Hexagone de 22 Frac, cofinancés par l'État à hauteur de 51 % et par les Régions, à hauteur de 46 %. Ajoutons les Frac de Corse et de Martinique qui ne reçoivent pas de subventions du ministère de la Culture. « Fin 2010, ces structures étaient dotées d'un patrimoine de près de 25 000 œuvres, représentant près de 4 850 artistes. Les artistes français représentant 56 % des œuvres achetées ».

Une mission de soutien à la création contemporaine.





4 000 œuvres, 500 artistes

Le Frac Bretagne, créé en 1981, fut « précurseur de ce réseau national de soutien à la création contemporaine inscrit dans la politique de décentralisation culturelle ». Il est fort de quelque 4 000 œuvres, représentant 500 artistes.

Les politiques d'acquisition des Frac ont souvent été stigmatisées comme répondant à des effets de mode du microcosme de l'art, avec ses artistes « officiels ». « Il a été dit que les Frac achetaient tous la même chose et qu'on pouvait en dresser la « playlist » : Buren, Boltanski, Le Gac, Morellet... c'est en partie vrai, mais reconnaissons qu'il s'agit là d'artistes majeurs pour notre pays. Il était important aux moments de la fondation de nos institutions, de faire ces acquisitions », explique Catherine Elkar, directrice du Frac Bretagne.

« Aujourd'hui, l'inverse nous est reproché. Le nombre d'artistes achetés pour la première fois, est un chiffre très important qui nous a valu, en interne, le feu des critiques ». Et Catherine Elkar d'insister sur la nécessité de soutenir une scène française. « Nous faisons en sorte que l'enrichissement du patrimoine contemporain national soit cohérent et non pas redondant et, en même temps, nous travaillons sur notre spécificité régionale avec des projets que nous menons avec nos partenaires, en regardant aussi la création des jeunes artistes sortis des écoles d'art et en visitant les ateliers. Nous avons la chance en Bretagne d'avoir un tissu riche d'artistes, de lieux de formation et de lieux de diffusion ».

Les trente bougies des Frac en 2013

À l'été 2013, le trentième anniversaire des Frac de France sera l'occasion de mesurer la force de leur travail de terrain et « souterrain », précise Catherine. « Nous serons à la fois inscrit dans un réseau national et un réseau régional. Pendant cette période touristique pour la région Bretagne, nous organiserons des parcours d'art contemporain pour nos visiteurs de l'été. » Ce sera aussi l'occasion pour ces derniers de découvrir le nouvel écrin du Frac Bretagne. Car une nouvelle phase de développement arrive. L'ouverture de Frac de « deuxième génération », comme celui de Rennes, signe l'heure d'équipements à la visibilité accrue.

Au printemps 2012, le Frac Bretagne quittera donc Châteaugiron pour rejoindre le quartier rennais de Beau-regard et y prendre possession d'une nouvelle structure de

plus de 3 800 m², à la hauteur de ses ambitions. Une architecture pensée à l'échelle d'un projet régional, comme un outil de conservation, de diffusion et de connaissance de l'art contemporain, qui fait face à l'œuvre monumentale d'Aurélien Nemours, *L'Alignement du XXI^{ème} siècle*. Tout un symbole ! « L'équipement conçu par l'agence OBDC – Odile Decq Benoît Cornette – ménage bien des surprises. À l'intérieur d'une boîte noire, un bloc monolithique, fendu en deux parallélépipèdes par une percée verticale qui ouvre sur l'intérieur, Odile Decq a privilégié la lumière et les circulations », commente Catherine Elkar.

Les trésors du sous-sol

Pas question pour l'équipe de muséifier sa collection, mais de la faire vivre pour lui donner « tout son éclat ». « Nous n'avons pas souhaité organiser une exposition permanente. Le permanent, ce sont nos réserves aménagées au sous-sol. Sous certaines conditions, nous souhaitons les rendre visibles au public, pour qu'il y ait toujours ce lien avec les collections. Nous voulons accueillir nos partenaires de la diffusion devant les œuvres pour en parler. Nos réserves sont le corps vivant du Frac. La vie du Frac, ce sont toutes les expositions et les animations qui se dérouleront dans le nouveau bâtiment. » Dotée d'une salle de 500 m² d'un seul tenant, d'une salle de 400 m² et d'un espace de 100 m², la configuration de la structure doit permettre d'articuler des expositions de format et de périodicités différentes : « Tout a été pensé comme de grands plateaux modulables selon les projets ». De la même façon, l'équipe a été attentive au développement d'outils pédagogiques adaptés. « La superficie de la documentation est triplée et un espace spécifique est dédié au jeune public. Deux salles sont consacrées au service éducatif pour permettre l'expérimentation et l'accrochage, et mener des ateliers ».

Et Catherine Elkar d'ajouter : « C'est un musée du 21^e siècle avec une notion d'ouverture et une collection toujours en mouvement ». Défi à relever et pas des moindres : faire vivre un tel lieu avec une équipe qui de 15 passera à 23 personnes à l'ouverture.

Une exposition cet été pour l'ouverture

Le premier temps fort, proposé dès le début de l'été 2011, est une exposition d'ouverture imaginée pour « ren-

« Nous avons la chance en Bretagne d'avoir un tissu riche. »

« Un bloc monolithe fendu par deux parallélépipèdes. »

Vue d'artiste du futur Frac à Beauregard, un cube noir derrière l'Alignement d'Aurélié Nemours. Image Odile Decq – Labtop



dre sensible les lignes de force de la collection et une façon d'agir sur un territoire ». Une volonté de réaffirmer les principes qui relient la programmation de ce nouveau lieu à sa collection, « le cœur vivant de l'institution ». « Les expositions qu'elles soient monographiques ou thématiques, auront comme points d'origine ou comme finalité la collection. Ce lien organique est important ». La diffusion de la collection du Frac se fait dans toute la Région Bretagne. Chaque année la structure organise entre 15 et 20 expositions et 50 à 60 accrochages réalisés par le service éducatif dans le milieu scolaire et médico-social. « En édition et coédition, nous participons à une quinzaine de projets par an. Pour les conférences, nous en organisons entre dix et vingt chaque année ». Et de citer des partenariats avec la ville de Pontivy, Saint-Briac, le Centre Hospitalier de Cornouaille à Quimper...

Outil régional, le Frac Bretagne a largement contribué à l'émergence d'un réseau régional d'art contemporain. « Nous avons donné naissance au projet du centre d'art contemporain du Domaine de Kerguéhennec où nous avons posé les nouvelles bases d'un travail avec les artistes, invités à venir créer pour un lieu, avec des exposi-

tions monographiques d'envergure internationale qui nous ont permis d'acquérir des pièces majeures, dans la collection ». Et de citer la naissance du Quartier de Quimper, de la galerie du Douven à Locquémeau...

Partenaires de la Biennale de Rennes

Autre grande entrée de la programmation à venir de cet outil régional, la volonté de renvoyer l'ascenseur à nombre de partenaires de la région qui ont jusqu'à présent accueilli les expositions du Frac. Citons les musées, les centres d'art, les collectivités, les associations... « Sur des projets pertinents, le Frac s'associera, au travers de ses espaces, en donnant une ampleur nationale voire internationale à certains des projets portés par nos collègues. Au premier rang desquels, il y a la Biennale d'art contemporain de Rennes ».

La directrice souligne l'importance pour les acteurs rennais mais aussi régionaux de se mobiliser devant un tel événement, dû à « une initiative privée généreuse ». « On voit bien par exemple comment une manifestation comme Estuaires, à Nantes, a su fédérer les grands outils de diffusion artistique. » Et de citer d'autres partenariats possibles avec le centre d'art Passerelle à Brest. « Nous

« Les artistes sont les derniers aventuriers de la société. »





nous sommes associés, l'an dernier, pour accueillir deux grandes expositions, en lien avec le centre d'art contemporain de Moscou, dans le cadre de l'année France-Russie. Faire écho et donner de la résonance à nos partenaires est un axe fort de nos actions futures ».

Appelé à travailler avec la plupart des structures d'art contemporain de la région, le Frac jouant le rôle d'observatoire, peut favoriser la synergie entre les projets. « Nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne, il est important de travailler en maillage avec nos collègues, avec des structures d'envergure différentes. Par exemple, j'ai participé dernièrement au comité des résidences d'artistes à Pont-Aven, c'est important pour le rayonnement de notre région que d'autres artistes d'autres régions tissent des liens avec les artistes implantés en Bretagne ».

La pédagogie au cœur du Frac

À côté de la diffusion, la pédagogie de l'art est l'autre mission du Frac. Elle vise à favoriser la compréhension de l'art contemporain. « Les artistes sont les derniers aventuriers de notre société. » Chaque projet d'exposition avec un partenaire donne lieu à une façon de sensibiliser le public qui est adaptée au contexte. « Nous essayons de rester ouverts et réactifs. » Tout en évitant les malentendus fréquents en matière d'art contemporain. Il s'agit aussi « d'expliquer ce qu'est une œuvre, un artiste... ce qu'il peut et ne peut pas faire. » La démarche consiste souvent à « adapter la proposition de l'artiste tout en restant exigeants sur le plan artistique. Il y a par exemple des lieux où ne nous pouvons pas présenter les œuvres. Nous devons veiller à préserver l'intégrité matérielle des œuvres et à respecter le projet des artistes. Ainsi naviguons-nous à l'intérieur de cette double mission de collection et de diffusion. Et parfois, c'est antinomique ».

Pour Catherine Elkar, les Frac restent des outils exceptionnels, organisés collectivement au sein de l'association Plateforme. « Cette association nous permet de diffuser les œuvres à l'étranger où le modèle des Frac suscite beaucoup d'intérêt. On a souvent parlé d'exception française et ces outils de décentralisation et de démocratisation artistiques, mis en place par des politiques bien inspirées, sont toujours valides trente ans plus tard ».

Le « syndrome de Pont-Aven »

« Dès 1981, les fondateurs du Frac Bretagne ont réfléchi aux principes de développement et d'enrichissement de la collection en fonction du contexte de la région Bretagne, sa place dans l'art contemporain et sa relation avec les autres régions et en particulier, Paris sur laquelle se focalisait toute l'actualité artistique », explique la directrice Catherine Elkar. Soulignons un point majeur : « Notre région a été marquée par la présence d'artistes importants, à la fin du 19^e siècle, et le traumatisme est fort de ne pas avoir su en garder quelques œuvres marquantes. J'appelle cela le "syndrome de Pont-Aven" ».

L'intuition géniale des premiers membres du comité technique était de se dire que la Bretagne n'avait pas de musée d'art contemporain et pas de collections publiques d'art contemporain. Que voyait alors le public dans les salles consacrées au 20^e siècle, dans les musées des Beaux-Arts ? « Des œuvres éparées qui émaillent le siècle, souvent en provenance du dépôt du Fonds national d'art contemporain, mais rien qui ne soit susceptible de former une histoire cohérente de la création artistique depuis la Seconde guerre ».

L'idée est alors d'enraciner la collection du Frac Bretagne dans les années 1950, avec deux moments clefs. L'un autour de la personnalité de Charles Estienne, critique d'art d'origine brestoise, proche de Pierre Soulages et Pierre Tal-Coat, qui défendait une forme d'abstraction lyrique avec de jeunes artistes comme Jean Degottex, René Du villier, Simon Hantaï, Charles Lapique... « Charles Estienne a souvent proposé à ces artistes un voyage en Bretagne, sur ses propres terres du Finistère nord ». L'autre temps fort s'articule autour des affichistes Jacques Villeglé et Raymond Hains, nés en Bretagne en 1926, des figures majeures du Nouveau Réalisme. Ces deux piliers historiques ont permis de planter le décor et d'organiser la collection du Frac. Autour de Charles Estienne, entre abstraction et paysage : « De l'abstraction lyrique, paysagiste, nuagiste à une abstraction plus froide, monochrome et une attention au paysage de l'autre, sous toutes ses formes aussi, avec tous les supports utilisés aujourd'hui, de la peinture à la sculpture, en passant par la vidéo et la photographie ». Autour de Hains et Villeglé, avec une approche de la société d'aujourd'hui, sur le thème « Mon atelier, c'est la rue », cher à Jacques Villeglé.

« Notre mission est pédagogique. Elle vise à favoriser la compréhension de l'art contemporain. »

Au départ, l'idée fut « d'enraciner la collection du Frac Bretagne dans les années 1950 ».

Catherine Elkar, la directrice du Frac Bretagne. Photo Emmanuel Pain

Une avant-garde bretonne ?

« C'est peut-être dans cette veine-là que l'on peut parler d'une spécificité bretonne ». Catherine Elkar évoque l'exposition, organisée fin 1998 par le Frac Bourgogne, intitulée : « L'avant-garde est-elle bretonne ? ». Un état d'esprit repéré alors autour de neuf artistes de Bretagne « sur la question du rapport de l'artiste à l'espace commun, à la collectivité, notamment par une attention constante à l'image et à ses modes de production dans la société contemporaine. Citons Jacques Villeglé, Raymond Hains, Gilles Mahé, Jean-Yves Breilivet, Pascal Rivet, Yves Trémorin, Yvan Le Bozec, Jean-Philippe Lemée, David Zerah, « tous artistes vivant en Bretagne, avec un sens de l'humour et des œuvres remarquables ».

Neuf artistes masculins... Est-ce à dire que les artistes femmes non ni le sens de l'humour ni la capacité de produire des œuvres remarquables ? Si le sexe ou le genre n'est pas un critère d'achat des œuvres, on notera au passage que la gente féminine souvent sur-représentée dans la médiation artistique, l'est en revanche très peu dans la famille des artistes. Sur les 75 œuvres acquises en 2011, moins de 10 étaient œuvres de femmes.

Chaque acquisition faite par le Frac aujourd'hui se fait au regard de toute la collection. « Nous pouvons acquérir une œuvre d'un très jeune artiste, car il peut être très intéressant de la présenter avec une œuvre d'un artiste plus renommé. » Toute exposition permet de re-questionner la collection et de tenter des rapprochements inédits.

Les Amis du Frac Bretagne

L'association Les Amis du Frac Bretagne, présidée par Anne-Marie Conas entend participer au développement du Frac Bretagne et contribuer à l'enrichissement de la collection ; soutenir le programme d'expositions et de diffusion de la collection ; participer au rayonnement du Frac ; élargir le public de l'art contemporain. L'association propose des visites privilégiées des expositions organisées par Frac, des rencontres avec les acteurs de l'art contemporain, des visites d'ateliers d'artistes, des voyages...





Fermeture ou fusion de La Criée ? L'adjoint calme le jeu

RÉSUMÉ > *La municipalité souhaite un rapprochement actif entre son centre d'art La Criée et le nouveau Frac. L'information a fait l'effet d'une douche froide dans le milieu concerné: fusion de la Criée avec le Frac ? Disparition pure et simple de la Criée ? Les hypothèses vont bon train. La démission en décembre du directeur de la Criée, Larys Frogier, a confirmé le malaise. Dans l'interview ci-dessous, René Jouquand, l'adjoint rennais délégué à la Culture calme le jeu : oui, une coopération est souhaitée avec le nouveau Frac mais pas question de mettre en cause l'existence de la Criée. La mairie se donne deux ans de réflexion pour fixer les choses.*



PROPOS RECUEILLIS PAR > **CHRISTINE BARBEDET**



PLACE PUBLIQUE > Parlons de l'affaire de la Criée.

Ce centre d'art contemporain municipal va-t-il rejoindre la future Brasserie Saint-Hélier comme c'était prévu ? Va-t-il disparaître ?

RENÉ JOUQUAND > C'est un dossier assez complexe. En premier lieu, il faut réaffirmer le choix de la Ville, déjà ancien, mais toujours avec la même vigueur, de porter La Criée, centre d'art aujourd'hui municipal. Il faut qu'il puisse y avoir création artistique à Rennes. Pour cela, il faut faire vivre un certain nombre d'outils et de dispositifs. Un centre d'art à Rennes, lieu de production d'œuvres, lieu de travail pour des artistes d'ici et d'ailleurs porteurs de projets qui amènent à coopérer avec d'autres centres d'art en Europe ou dans le reste du monde, lieu d'exposition ouvert à tous les publics : ce rôle joué par La Criée n'est absolument pas remis en question.

PLACE PUBLIQUE > Ce qui est remis en cause est son déménagement à La Brasserie Saint-Hélier ?

RENÉ JOUQUAND, dans son bureau de l'hôtel-de-ville. Derrière lui, une œuvre photographique issue du Fonds communal d'art contemporain : *En touto nika*, d'Angélique Lecaille (2008).

RENÉ JOUQUAND > Il devait y avoir une implantation de La Criée à La Brasserie, pour développer ce projet de centre d'art dans des espaces plus vastes. Chacun comprend que c'est obligatoirement un budget augmenté. Nous étions sur ce schéma. Mais par ailleurs, le Frac Bretagne arrive sur le territoire rennais porté par deux acteurs principaux que sont la Région et l'État.

PLACE PUBLIQUE > Pas la Ville de Rennes ?

RENÉ JOUQUAND > Non pas la Ville comme porteur de projet. En revanche, la Ville a participé de manière significative aux premières phases, en particulier sur le foncier et dans l'investissement. Certains pourront reprocher à la Ville de ne pas être à la hauteur souhaitée, mais notre participation a été actée avant l'actuel mandat municipal, sur la base d'un forfait Ville établi sur les estimations originelles. Le budget d'investissement a connu des dépassements significatifs. Les deux partenaires ont appelé la Ville à bouger. Celle-ci a tenu à respecter ses engagements premiers.

PLACE PUBLIQUE > Et sur le fonctionnement ?

RENÉ JOUQUAND > Ce Frac de nouvelle génération avec d'autres fonctions, devient en particulier un lieu d'exposition des œuvres, ce qui demande des budgets importants et une infrastructure en personnel développée. La Ville est naturellement sollicitée pour devenir partenaire. Il est difficile de répondre négativement, même si c'est le cas dans d'autres régions pour d'autres Frac, où les collectivités locales ne participent pas au budget de fonctionnement. La Ville, car elle entend être présente dans ce champ de l'art contemporain, ne souhaite pas se dédouaner. Partie prenante du Frac Bretagne, il nous faudra cependant voir comment mettre cet établissement en synergie et en complémentarité avec notre propre centre d'art contemporain. Ce sont deux outils qui sont dans la même ville et qui travailleront, pour partie, avec les mêmes publics et sur le même territoire. Les projets doivent se compléter, s'articuler. Notre souhait, c'est de répondre positivement aux sollicitations, de la Région et de l'État mais dans un dispositif qui amène à une coopération renforcée entre la Criée, centre d'art, et le Frac. Nous souhaitons, mettre en place des partenariats, des mutualisations, par exemple sur le volet éducatif. Nous nous donnons deux ans pour réfléchir à ces modes partenariaux.

PLACE PUBLIQUE > Cela veut dire perte d'autonomie pour La Criée ?

RENÉ JOUQUAND > Ces questions d'autonomie et de liberté d'action sont évidemment des questions centrales. Nous tenons à qu'il y ait un centre d'art, avec son autonomie. La question c'est de savoir quel mode de gouvernance adopter pour que La Criée ne perde pas son autonomie en matière de production et de création, et s'inscrive dans un projet pour l'art contemporain, sur la ville et le bassin rennais en complémentarité avec les nouvelles missions du Frac.

PLACE PUBLIQUE > Et l'espace brasserie Kronenbourg Saint-Hélier ?

RENÉ JOUQUAND > Dès lors, il importe de savoir comment on joue au mieux la question des lieux. Nous étions sur la perspective d'une double mutation : d'une part celle de La Criée et de l'autre, celle du Frac. Dans ce système de coopération renforcée avec le Frac, l'une des questions majeures réside dans la question du ou des lieux de travail de la Criée. En effet, nous ne renonçons pas à La Brasserie qui offrira un espace de 700 m² destiné à devenir un lieu d'exposition. Mais il ne serait pas exclusivement réservé au centre d'art Criée. Nous souhaitons profiter des atouts de ce lieu pour répondre à un besoin dans la ville pour de grandes expositions. Pour des expositions temporaires du Musée des Beaux-Arts. Pour la Biennale d'art contemporain. Pour la photographie et ses grands rendez-vous d'octobre. Pour des festivals comme EletroniK... La Brasserie reste un lieu destiné à accueillir des grandes expositions d'art visuel.

PLACE PUBLIQUE > Quel mode de gestion envisagez-vous ?

RENÉ JOUQUAND > Nous sommes sur une ouverture en 2016-2017, dans un bâtiment qui doit faire l'objet d'un projet de réhabilitation et d'aménagement. La réflexion n'est donc pas complètement aboutie.

PLACE PUBLIQUE > Qu'est-ce qui fait objection à cette démarche ?

RENÉ JOUQUAND > C'est peut-être la peur. Peur de perdre son autonomie ou sa liberté. Il y a aussi la crainte de voir disparaître le centre d'art, comme c'est le cas actuellement dans d'autres villes, pour des raisons budgétaires. Mais, bien évidemment, telle n'est pas l'intention de la Ville de Rennes.

« Nous nous donnons deux ans pour réfléchir »

« La Brasserie reste un lieu destiné à accueillir des grandes expositions d'art visuel. »





PLACE PUBLIQUE > Comment expliquez-vous le départ de Larys Frogier, directeur de La Criée.

RENÉ JOUQUAND > Quand j'ai engagé cette réflexion, la première personne que j'ai consultée, c'était lui, le directeur de la Criée. De lui-même, il considérait que ces outils devaient pouvoir évoluer et qu'on ne pouvait pas continuer à rester sur un modèle qui a prévalu, il y a une quinzaine d'années. Il estimait que de se remettre en question et en perspective était important. Comme il a pu nous en entretenir, son départ n'est pas seulement lié à un désaccord, mais aussi à une très belle opportunité qui se présentait à lui.

La démission de Larys Frogier

Directeur de la Criée depuis douze ans, Larys Frogier a annoncé son départ le 9 novembre 2011 par un laconique communiqué de presse. S'agit-il d'un limogeage, comme certains le pensent ? D'une démission liée à un désaccord avec la ville ? Ou de l'opportunité pour Larys Frogier d'occuper un nouveau poste prestigieux à Shanghai ? La réunion des deux dernières hypothèses sont les plus probables. Officiellement, on ne saura rien. L'intéressé lui-même, par choix et par tempérament, a cultivé la plus grande discrétion dans cette affaire qui suscite émotion et regret tant le travail de Larys Frogier était apprécié des connaisseurs. Tout juste s'est-il exprimé dans *Ouest-France* quelques jours avant son départ de Rennes, le 16 décembre. Il explique d'abord sa satisfaction d'occuper à compter du 1^{er} janvier le poste de directeur du Rockbund art museum de Shanghai. S'il n'est pas parti en « claquant la porte », Larys Frogier reconnaît toutefois que pour lui « l'année 2011 a été très éprouvante. Le

Frac a toute sa place bien sûr à Rennes, mais l'idée de mutualisation-fusion avec La Criée, est une forme de repli, et non une manière d'innover en termes de créativité ». Il regrette « une rupture entre le politique et l'artistique », une « gestion administrative et financière des équipements », bref il considère que dans le projet de mutualisation avec le Frac « on n'identifie pas de vrai désir de consolidation du paysage rennais de l'art contemporain ».

Le poste de La Criée est donc vacant, l'intérim étant assuré par Carole Brulard. Dans une newsletter, le personnel rend hommage à Larys Frogier qui « a su donner une identité forte à La Criée en construisant un projet artistique prospectif et innovants », en faisant découvrir « des démarches artistiques singulières, parfois transdisciplinaires », en soutenant « un programme ambitieux de productions d'œuvres d'artistes peu montrés en France ou émergents », enfin en développant « un réseau de partenariat très riche... »

Ne pas confondre le Frac et la Criée

Et que pense Catherine Elkar, la directrice du Frac Bretagne, du projet de « mutualisation » avec La Criée ? Pour *Place Publique*, elle réaffirme un principe de base : « Le Frac est d'abord un outil voulu par l'État et la Région. Les collectivités locales ne se sont pas vraiment investies dans cet outil, sauf pour des opérations particulières. Quand il a été question de choisir une ville pour implanter le Frac Bretagne, il y a eu des débats. » Le choix de Rennes s'est imposé pour sa position de capitale régionale. « Les premières réflexions datent de 2001. Depuis longtemps, la Ville de Rennes s'est associée à ce projet, notamment à travers l'investissement. La proposition de la Ville de Rennes d'une mutualisation avec La Criée a été pour nous une surprise totale et de dernière minute. »

Chacun son travail

Inconcevable pour la directrice qui souligne que le projet du Frac a été établi sur les missions... d'un Frac. « J'ai rappelé à la Ville, qu'il y a quelques années, nous avions sauvé la Criée en assurant un intérim de 1995 à 1999. Nous avons été très heureux que soit prise la décision de nommer une nouvelle direction, avec l'arrivée

de Larys Frogier. Pendant dix ans, ce dernier a construit un programme qui a compté pour la communauté artistique de Rennes et bien au-delà. C'est un outil reconnu à l'international ».

La vocation d'un centre d'art est d'être un laboratoire de recherche et d'accompagnement des artistes dans la réalisation d'un projet. « Nous ne nous situons pas au même endroit de la chaîne artistique. Pour nous, le travail d'un centre d'art est fondamental par son attention accordée au projet de l'artiste. La Ville de Rennes doit être fière de son centre d'art, qu'elle a porté et qui est bien doté. J'espère que cette hypothèse de travail est aujourd'hui écartée. »

Catherine Elkar rappelle les partenariats tissés de longue date avec les acteurs locaux, bien sûr La Criée, mais aussi l'université, le centre culturel Colombier, le Grand Cordel, la galerie 40mcube. « Dans les mois qui viennent, je pense qu'il est important de laisser le Frac développer son programme, en parfaite intelligence avec les partenaires de la région, et au premier chef avec les centres d'art qui ont un rôle important à jouer. La Criée est l'un d'eux ».

« La proposition de la Ville de Rennes d'une mutualisation avec La Criée a été pour nous une surprise totale. »



<http://www.univ-rennes2.fr/service-culturel/galerie-art-essai>
<http://www.galerie-omiris.fr>
<http://www.erhs-rennes.fr/>
<http://www.galerie-mathalie-clouard.com/>
<http://www.lechercheurdart.page.com.fr/>
<http://www.crice.org/>
<http://www.centrecolumbier.org/>
<http://www.40incube.org>
<http://brigitteindustrie.over-blog.org/>
<http://www.standards-expositions.com/>
<http://bon-accueil.org/>
<http://www.lesateliersdoyent.org>
<http://www.grand-cordel.com>
<http://www.espace-mica.com/>
<http://www.leendroit.org>

PARTONS DE RÉPUBLIQUE

réalisé par
STANDARDS

Galerie
Omiris

École Européenne
Supérieure d'Arts
de Bretagne

Galerie
Mathalie
Clouard

Espace
Standards

DMA
Galerie

Musée
des beaux-arts

La Crice

Centre
Culturel de
Columbier

Le Endroit

Communes
Éduquées

<http://www.zoogalerie.fr/wp-content/uploads/2008/10/ShowMeWest.pdf>
http://www.rennes.fr/fileadmin/user_upload/Telechargements/Culture/artdanslaville.pdf



Vers le Sud

Traversez le bâtiment de la Poste, et 200 m plus loin, après les terrasses, orientez-vous vers votre droite pour accéder place Hervé Comereuc (les Halles) côté Criée. Voici le centre d'art de la ville de Rennes, dont la délocalisation est peut-être à prévoir.

Contournez ensuite les Halles par la droite en vous engageant rue de Nemours, puis rue Tronjolly. A ce croisement, notez sur le pignon de l'immeuble, une intervention de l'artiste Peter Downsborough.

Au bout de la rue, se trouve l'entrée du centre commercial du Colombier. Il va falloir vous y engouffrer, monter à l'étage et suivre l'indication de l'espace Hermès, pour enfin accéder à une cour intérieure où est isolé le **Centre Culturel du Colombier**. Un espace qui accueille de jeunes artistes issus de différentes formations.



Vers l'Est

Accompagnez donc le cours de la Vilaine vers l'Est. Vous apercevrez rapidement le massif **Musée des beaux-arts**, dont le patio a pris l'habitude d'abriter diverses interventions contemporaines.

Continuez votre chemin le long des quais pendant encore 600 m et vous trouverez **40mcube** à droite, après le bar-tabac-pressé. Cet espace est un des lieux d'art contemporain de la ville. Munissez-vous du prospectus *Show me the West* qui vous sera utile en complément de cette feuille de route.

Revenez maintenant vers les quais (qui dans le prolongement correspondent au parking) et continuez vers l'est sur l'avenue Sergent-Maginot jusqu'à atteindre le pont de Strasbourg. Prenez à droite le boulevard Villebois-Mareuil et dans 400 m une sorte de robot géant vous accueillera. Bienvenue à l'**Élaboratoire**, où plusieurs associations sont installées. Sur votre gauche, le bâtiment vitré est géré par le projet **Brigitte Industrie**, qui y développe de nombreux projets d'exposition. Pour un retour agréable vers République, je vous propose de regagner le pont de Strasbourg, et de prendre sur votre gauche, avant de traverser la rue Pierre-Amys. Vous pourrez longer à partir de là, la Promenade des Bonnets-Rouges, où sont présentées plusieurs sculptures de Daniel Dewar et Grégory Gicquel.



Et par le bus

La Galerie Art et Essai : accès par le métro, descendre à **Villejean Université**. Vous vous dirigerez vers la BU et descendrez l'escalier sur votre droite.

Le Grand Cordel : prendre le bus **1** et s'arrêter à **Joseph-Turnel**.

L'Espace Mica : l'idéal est d'y aller en voiture, et de prendre la direction de Saint-Malo, puis la fameuse route du meuble. Mica sera indiqué.

Le Frae : Oui, il rouvrira au printemps. Pour pourrez le visiter en prenant la ligne **4**, arrêt Beauregard. Profitez-en pour aller voir les **Alignements d'Aurélien Nemours**, dans le parc face au nouvel édifice.



Vers le Nord

Dirigez-vous tranquillement vers la place de la Mairie. Si vous avez de la chance, de gros blocs noirs sous alarme vous présenteront une exposition de grandes photographies. Poursuivez votre chemin par la rue Le Bastard et arrêtez-vous plus haut, au 38, rue d'Antrain.

Voilà la **Galerie Oniris** qui depuis longtemps y a installé son activité commerciale, toujours fidèle à une certaine école : l'art concret. Revenez légèrement sur vos pas et prenez à gauche, rue Saint-Melaine afin d'arriver sur la place Hoche. En dépassant la façade du centre commercial de la Visitation, vous apercevrez, aux allures de couvent, l'**École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne**.

Malgré la récente fermeture de son lieu d'exposition, les différents ateliers, locaux et même la bibliothèque restent ouverts au public. Dans la même rue vous trouverez plus bas, au n°22, la toute fraîche **Galerie Nathalie Clouard**. Descendez à nouveau, et discutez un moment avec le libraire à gauche, puisque c'est important de le faire. Ensuite, passez à droite, pour accéder au **Chercheur d'Art**, où vous trouverez en effet ce que vous cherchez en matière de livre d'art.

Vous pouvez continuer votre descente vers la Place du Parlement, et vous diriger dans la rue Edith-Cavell, où vous verrez une fontaine signée Parmiggiani.



Vers l'Ouest

Longez maintenant les quais Duguay-Trouin vers l'Ouest. Vous allez pouvoir, 300 m plus loin prendre à droite, par la rue Le Bouteiller et vous enfoncer dans le centre historique. Continuez par la rue Georges-Dottin, puis Saint-Guillaume, et profitez-en pour visiter la Cathédrale Saint-Pierre en y accédant par l'arrière. Vous pouvez désormais sortir par la porte principale et vous engager dans la petite rue qui vous fait face, la rue des Postes-Mondelaises. Entre deux crêperies, voici le tout nouvel espace **Standards!**

Traversez donc le pont-levis pour gagner la place des Lices. À noter que dans le parking souterrain, vous pourrez bénéficier (je le conseille lors d'une nuit calme) de l'installation de Laurent Saksik.

Pour une longue balade : marchez en direction de la tour des Horizons et prenez les quais Saint-Cast sans traverser le canal. 2 km de halage vous mèneront vers le **Bon Accueil**, espace davantage dédié aux pratiques sonores.

Pour une simple marche, vous pouvez gagner la place de Bretagne, où, réastiquées depuis quelques mois, les baigneuses de Gérard Collin-Thiébaud luisent tranquillement.

Vous pouvez ensuite traverser la place en diagonale pour prendre la rue de La-Motte-Picquet, puis celle de Redon pendant 600 m. Prenez à gauche, rue Claude-Bernard, pour enfin tourner à droite, rue Alexandre-Duval jusqu'au n° 59 où sont installés les **Ateliers du Vent**.





Un vernissage à la galerie Art & Essai en 2007 : « situations locale »s (Photo Mathieu Harel-Vivier)

STANDARDS, le lieu des jeunes artistes et étudiants

Place Publique a demandé à l'association STANDARDS de réaliser une image cartographiée des lieux de l'art contemporain à Rennes (voir pages précédentes). STANDARDS est aussi un nouvel espace d'exposition ouvert depuis octobre. Depuis 2008 l'association rassemble des jeunes artistes ainsi que des étudiants issus d'une formation dans les métiers de l'exposition. Son but : mettre en place des temps de travail dans des lieux donnés en envisageant l'exposition comme une pratique à part entière. Cette pratique permet un va et vient constant entre approches artistiques et théoriques. Au-delà de cet aspect expérimental, l'objectif de STANDARDS est de favoriser la diffusion et l'aide à la production de jeunes artistes. La programmation de la saison 2011-2012 est une réflexion autour de la notion du « commissaire-artiste » et la porosité entre à ces deux activités.

C'était question de dire, en octobre, interrogeait les modes de médiation, textuels ou oraux, entourant habituellement le travail d'un artiste au sein d'une exposition.

Seul et Grégaire, en décembre, part d'une réflexion autour de l'apprentissage artistique, par la mise en place d'une rencontre entre sept jeunes artistes issus des écoles d'art d'Annecy et de Rennes.

En février 2012, STANDARDS proposera une exposition consacrée à Jean-Pierre Dolveck, sculpteur breton décédé en 1990. Ce projet rendra possible un travail sur l'archivage d'une œuvre inconnue. Une mise en espace et des recherches sur la question du socle sera élaborée en collaboration avec Virginie Vallée, jeune designer.

En avril 2012, Aurélie Godard, et David Tramut, sont invités à travailler en collaboration sur l'espace même de la galerie pour une exposition *in situ*. Ces deux jeunes artistes, qui ne se connaissaient pas, ont été mis en relation par l'association. Enfin, pour clôturer cette saison, une carte blanche sera confiée à l'artiste Julien Prévieux.

- Standards, 2, rue des Portes Mordelaises, ouvert du mercredi au samedi de 14 h à 18 heures. Contact : www.standards-expositions.com



Les arts plastiques à Rennes 2 : une filière en vue

RÉSUMÉ > À l'université de Rennes 2, l'art est en vedette : on y trouve les arts du spectacle (cinéma, théâtre), l'histoire de l'art (où l'art contemporain est très présent avec un master réputé concernant les métiers de l'exposition) et enfin les arts plastiques. Cette dernière filière est forte de près de 1 000 étudiants. Christophe Viart, plasticien est professeur à Rennes 2 et à l'École des beaux-arts. Il nous présente cette filière de formation.



PLACE PUBLIQUE > Quel est l'esprit de la formation arts plastiques à l'université de Rennes ?

CHRISTOPHE VIART > Sa création date de 1971 et elle fut parmi les premières en France. Depuis, l'attractivité de l'offre de formation en arts plastiques n'a cessé de croître, voyant ses effectifs augmenter dans un contexte de baisse généralisée. Elle représente aujourd'hui près de 1 000 étudiants inscrits sur le campus de Villejean¹. Fondé sur l'esprit des humanités, l'enseignement des arts plastiques a pour objectif l'acquisition d'une double compétence, pratique et théorique. D'un côté, il s'agit de travailler en situation concrète, de concevoir autant que d'acquérir des compétences techniques, d'éprouver l'art comme expérience. Et d'un autre côté d'élaborer un discours interprétatif sur la base des connaissances enseignées en sciences de l'art, en esthétique, en histoire de l'art.

PLACE PUBLIQUE > Qu'apprend-on en « arts plastiques » à Rennes 2 ?

CHRISTOPHE VIART est artiste et enseignant à Rennes 2 et à l'École des beaux-arts. Responsable du laboratoire arts plastiques dans l'équipe « Arts : pratiques et poétiques », il dirige le programme de recherche « L'actualité de la peinture ». Il est également associé à un programme soutenu par l'Agence nationale de la recherche portant sur le thème « Filmer la création ». Ses travaux portent sur les liens entre les arts visuels, la fiction, la reprise, et l'humour.



1. « Au total, 2 861 étudiants en art dont 912 en arts plastiques, 739 en histoire de l'art, 839 en arts du spectacle et cinéma, 371 en musique. »





« Ce que viennent chercher les étudiants qui s'inscrivent en arts plastiques est beaucoup moins indécis que ce qu'on veut leur prêter. »

CHRISTOPHE VIART > La filière des arts plastiques développe ses offres de formation du côté des pratiques innovantes et des technologies numériques autant que du côté des débouchés professionnels. Intégrée à une unité de formation et de recherche vouée aux arts, elle consolide cet aspect grâce à des mutualisations et à des échanges scientifiques, grâce à une équipe d'accueil reconnue et particulièrement productive: l'équipe « Arts: pratiques et poétiques ». Si la licence en trois années porte sur une formation généraliste, les spécialités développées en master permettent d'acquérir une formation de haut niveau.

PLACE PUBLIQUE > On y prépare surtout les étudiants à devenir professeurs d'arts plastiques ?

CHRISTOPHE VIART > Pas seulement, il est aussi impossible aujourd'hui de réduire l'offre de formation des arts plastiques à la seule préparation aux concours du Capes et de l'agrégation qui ont beaucoup comptés dans l'entrée des arts plastiques à l'université. Outre la licence et le master arts plastiques dits « indifférenciés », cette offre comprend actuellement un master spécifique en arts et technologies numériques et deux formations professionnelles: une licence et un master spécialisés respectivement dans la conception graphique et multimédia et dans la création de produits multimédias, artistiques et culturels.

PLACE PUBLIQUE > Que viennent chercher les étudiants au départ ?

CHRISTOPHE VIART > Ce que viennent chercher les étudiants qui s'inscrivent en arts plastiques est beaucoup moins indécis que ce qu'on veut leur prêter. S'ils n'affichent pas une foi sans faille quant à leur avenir – qui le ferait aujourd'hui ? –, ils sont animés d'un sentiment qui n'est pas substituable dans notre discipline: leur profond attachement à l'art et un enthousiasme analogue à partager leur passion. L'amour de l'art n'a pas moins de sens pour celui qui le transmet que pour celui qui l'étudie, pour celui qui le pratique et celui qui se forme à son contact. Les capacités d'adaptation professionnelle dont font preuve les étudiants ne reposent pas moins sur leurs compétences que sur l'enthousiasme qu'il mobilise dans leur projet.

PLACE PUBLIQUE > Quels débouchés trouvent-ils à la sortie ?

CHRISTOPHE VIART > Les débouchés concernent les champs professionnels suivants: champ de la création: artiste plas-

ticien, concepteur-créateur en design, graphiste, maquettiste...; champ de la diffusion artistique: critique, médiateur culturel, chargé des publics, régisseur...; champ de l'enseignement et de la transmission des savoirs artistiques: professeur, intervenant en milieu scolaire, culturel ou hospitalier... Entreprendre des études en arts plastiques peut également ouvrir la voie à d'autres parcours, vers les pratiques curatoriales dans le master « Métiers et arts de l'exposition » à Rennes 2 ou à l'école du Magasin à Grenoble par exemple, ou vers un diplôme en écoles d'art par exemple, à l'école nationale supérieure des arts décoratifs, à l'école nationale supérieure de la photographie à Arles... Des enquêtes témoignent de l'excellent taux d'intégration des étudiants dans le monde du travail: régisseur dans un centre d'art, animatrice dans une collectivité locale, vidéaste, monteuse vidéo, infographiste intégrateur, web designer, photographe, enseignant en collège, taille-douceuse, assistante dans une galerie...

PLACE PUBLIQUE > Quel est le rôle de la galerie Art & Essai installée au sein du campus ?

CHRISTOPHE VIART > À la fin des années 1960, l'entrée des arts plastiques à l'université est aussi emblématique de l'élargissement de la notion de l'art que la manière dont l'art contemporain s'est fait jour en dehors des musées pour investir l'espace public. C'est à partir d'un constat de manque sur les campus universitaires qu'un artiste enseignant-chercheur comme Gilbert Dupuis a conçu le projet exemplaire de créer la galerie Art & Essai installée d'abord à l'intérieur de la bibliothèque universitaire avant de disposer d'un espace autonome. En bientôt trente ans, cette structure a constitué un patrimoine culturel vivant d'une grande exigence. Son histoire est le reflet des interrogations artistiques contemporaines. Elle dispose aujourd'hui d'une notoriété fondée sur la valeur de son travail artistique et scientifique. Exemple d'un partage intelligent entre des missions artistiques, des fonctions universitaires et des objectifs professionnels, elle représente un modèle singulier dans le paysage culturel et universitaire.

PLACE PUBLIQUE > Rennes 2 est en pointe sur la notion d'exposition ?

CHRISTOPHE VIART > Il y a une réflexion autour de l'exposition au travers de la formation des étudiants aux « mé-

« Des enquêtes témoignent de l'excellent taux d'intégration des étudiants dans le monde du travail. »

Montage de l'exposition « Richard Fauguet » à la galerie Art & Essai, en 2006 (Photo Christophe Pichon)

tiers de l'exposition » en histoire de l'art contemporain. Tout cela a inspiré une forme de dialogue exemplaire entre investigations théoriques et expérimentations artistiques. C'est parti en même temps que la création de la galerie Art & Essai à l'initiative de Jean-Marc Poinso: ce fut d'abord le musée d'application aujourd'hui transformé en master professionnel. Toujours avec ce projet d'un enseignement tourné vers des finalités concrètes.

PLACE PUBLIQUE > Quelles sont les relations des « arts plastiques » avec les autres lieux rennais ?

CHRISTOPHE VIART > En arts plastiques, nous avons toujours voulu rompre l'isolement de l'université dans la ville. Les exemples ne manquent pas: ce sont les expositions coordonnées dans le cadre de partenariats associant diverses institutions d'échelle différente, dans le respect des spécificités et des attributions de chacune. En 2003, l'invitation de l'artiste Ugo Rondinone réunissait lors du festival « Mettre en scène » la Criée centre d'art contemporain, la galerie Art & Essai, la galerie du TNB dont le bâtiment accueillait en outre, trônant sur le toit de l'Ubu, un arc-en-ciel lumineux. Il faut souligner le privilège d'une ville comme celle de Rennes de se prévaloir d'une pluralité de structures distinctes, en situation de travailler « en bonne intelligence », sans être ni superposables ni concurrentielles. Cet équilibre n'en demeure pas moins fragile et doit être l'objet de la plus grande attention. Les structures d'art contemporain sont paradoxalement précaires en dépit de la générosité et du dévouement dont font preuve les femmes et les hommes qui en ont la véritable responsabilité. L'énergie qu'a placée Leszek Brogowski dans l'implantation du Cabinet du livre d'artiste sur le site de l'université en est un dernier heureux exemple. On citera pareillement les nombreuses collaborations et conventions mises en place à la galerie Art & Essai en lien avec la pédagogie des arts plastiques et le Frac Bretagne, la Criée, l'école des beaux-arts, le musée ou encore avec le Triangle, le Colombier, 40mcube, la galerie Pictura à Cesson-Sévigné.

PLACE PUBLIQUE > Quelles relations ou collaborations avec les autres filières d'art, comme l'École des beaux-arts ?

CHRISTOPHE VIART > Les relations entre les différentes formations fonctionnent au sein même de l'université mais également avec d'autres partenaires, comme le master « Métiers et arts de l'exposition » et l'école européenne su-



périure d'art de Bretagne. Ce fut le cas à l'occasion de l'invitation faite de travailler avec Sarkis au printemps 2009 et, cette année, avec Delphine Coindet. Ou encore les projets de recherche et les événements organisés avec la filière d'études cinématographiques sur la question de « Filmer la création »: la programmation intitulée *Écrans variables* consacrée au « Cinéma d'artiste », au Tambour, qui permettra au public rennais de découvrir un film inédit en France de l'artiste américain Allan Sekula, en avril 2012 à la Criée; le festival *Transversales cinématographiques* associant plusieurs établissements, l'université, le TNB, les Champs libres, l'ESAB, sur la thématique « Filmer les œuvres d'art dans le cinéma de fiction » en mars prochain.

PLACE PUBLIQUE > Y a-t-il des projets artistiques en commun ?

CHRISTOPHE VIART > Les relations les plus riches entre les arts plastiques et les autres structures existant à Rennes reposent sur le terrain de l'expérience de l'art que nous donnent à vivre les artistes. Pour des étudiants, pouvoir travailler lors d'un workshop avec Julie Fortier, Benoît-Marie Moriceau, Laurent Duthion, Briac Leprêtre, Benoît Laffiché – pour citer quelques artistes émergents récemment soutenus par la Criée, le Frac, 40mcube –, est une occasion sans précédent d'appréhender l'art dans un temps pratique, non détaché de la vie.

« Privilège d'une ville comme celle de Rennes de se prévaloir d'une pluralité de structures distinctes, en situation de travailler « en bonne intelligence »





Beaux-arts – arts plastiques : quelle différence ?

Christophe Viart explique ici ce qui différencie la formation universitaire « arts plastique » et la formation dispensée à l'École des beaux-arts.

« L'histoire des arts plastiques et des écoles d'art en France est différente. Leur fonctionnement n'est pas comparable, ni leurs objectifs, quand bien même ils peuvent se croiser. À la différence des programmes universitaires généralistes, la singularité de la recherche de l'étudiant est au cœur de la formation soutenue par les écoles. La spécificité des enseignements de l'école vise ce que l'on pourrait appeler avec Jacques Rancière une « logique d'émancipation » qui est essentielle dans la formation des jeunes artistes comme des futurs acteurs de la vie culturelle. Contrairement à une idée reçue, l'école ne

privilegie pas la seule pratique aux dépens de la théorie; de son côté, l'université n'a pas le monopole de la pensée théorique.

En revanche, de nombreux artistes passent d'une institution à l'autre, s'enrichissant au contact des enseignants artistes et chercheurs engagés à l'école ou à l'université dans le champ artistique national et international. Les exemples de Damien Marshal et de Benoît-Marie Moriceau sont à cet égard emblématique des formations complémentaires que présentent les écoles d'art et les départements d'arts plastiques. L'un et l'autre qui ont été exposés à Rennes récemment, à la criée lors des Ateliers de Rennes et à 40mcube, ont obtenus un master d'arts plastiques et un DNSEP. »

PROPOS RECUEILLIS PAR > **GEORGES GUITTON**

L'École des beaux-arts à l'heure européenne

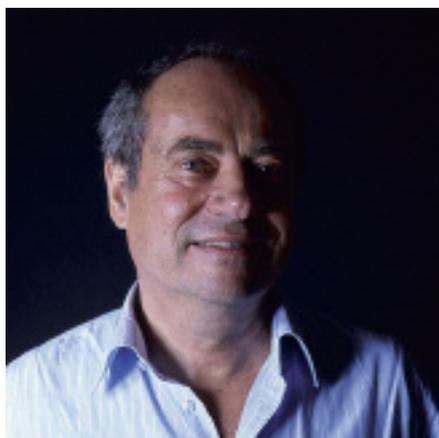
CONTEXTE > *Derrière ses vieux murs, l'institution de la rue Hoche bouge. Elle devient École européenne supérieure d'art de Bretagne. Réunie avec Brest, Quimper et Lorient, elle acquiert une dimension nouvelle. Forte de près de 1 000 étudiants, elle peut engager le dialogue avec la Finlande ou l'Écosse. Point commun entre ces régions d'Europe, selon le directeur Philippe Hardy, elles ont quelque chose à dire sur les territoires de l'extrême.*



Ne dites plus École des beaux-arts de Rennes.
Ne dites plus École régionale des beaux-arts.
Dites École européenne supérieure d'art de Bretagne (EESAB). Désormais, elle regroupe quatre sites : Brest, Quimper, Lorient et Rennes autour d'une direction générale unique dévolue à Philippe Hardy. Tour d'horizon avec lui du nouvel âge de l'École.

Le site de Rennes compte 350 étudiants.

Philippe Hardy, dirige l'École depuis deux ans
(photo Marie de Crécy)



Près de 1 000 étudiants

L'École compte 350 étudiants à Rennes pour un cursus de 5 ans dans trois domaines possibles : l'art, la communication, le design. À noter deux spécialités : l'édition de livres d'artistes et le design graphique sur support numérique. Les autres sites de Quimper, Brest et Lorient comptent 200 étudiants chacun. « Au total on approche les 1 000 étudiants, cela veut dire que l'on commence à nous regarder avec considération ». Les écoles européennes tournent toutes autour de ce chiffre de 1 000.

Un statut municipal

Les écoles sont toutes municipales « à trois exceptions près. À la fin du 19^e siècle, il y eut des moments très vio-





Atelier de sérigraphie (EESAB, site de Rennes)



lents où les villes exigèrent que les écoles ne fassent pas partie du système universitaire. Tous les professeurs sont donc des employés de la Ville avec un financement qui est à 85 % municipal. Le reste, c'est l'État et, désormais avec l'EESAB, la Région. »

Un regroupement salutaire

Cela découle des accords de Bologne de 1994, instituant un diplôme unique en Europe. « Il faut dire que vingt ans après, la Bretagne et la première et sans doute la dernière région à réaliser l'union souhaitée, ce qui est la preuve que nous avons toujours ici une volonté de rassembler nos forces. Il y a 59 écoles en France dont les effectifs vont de 150 à 200 étudiants, ce qui est ridicule à l'échelon européen. Ici, nous ne partons pas de rien : il y avait depuis quinze ans une association entre nos quatre écoles, avec notamment un recrutement aux Halles Martenot et des voyages d'études en commun. Le force du regroupement réside aussi dans la spécificité des sites : par exemple le design maritime développé à Brest ou la formation en céramique contemporaine que nous allons créer à Quimper. Le regroupement permet aussi aux professeurs de réfléchir et travailler ensemble. Cela nous permet de manifester notre identité. »

« Ce qui nous caractérise, c'est peut-être la notion de territoire extrême ».

L'identité d'un « territoire extrême »

« Ce qui nous caractérise, c'est peut-être la notion de territoires extrêmes. Je suis Breton et Rennais, je me sens très bien avec mes origines bretonnes. Il ne s'agit pas de revendiquer une altérité, mais de savoir d'où l'on vient. Je me suis rendu à Glasgow qui est une très bonne école et se trouve en Ecosse, un pays assez proche de la Bretagne. Je reviens d'Helsinki qui a le même caractère « extrême » que nous. On va ouvrir des collaborations ensemble. Le fait de retrouver ses racines est une condition de l'ouverture. L'ouverture nous la pratiquons au sein même de notre conseil d'administration de l'école, où entrent des personnalités d'autres pays par exemple un représentant de la Rickjfeld Academy d'Amsterdam, ou encore Christian Besson, de Genève. »

Ce qu'apprennent les étudiants

« La base de notre pédagogie, c'est la maïeutique. Les étudiants qui arrivent ne savent pas trop pourquoi ils sont là. Mais ils ont quelque chose en eux. Ils sont capables de sortir cette chose si on les y aide. Ici, l'on apprend qui l'on est. C'est pourquoi, en partant, après cinq années, ils trouvent du travail, les statistiques le prouvent. Concrètement, la première année, ils acquièrent les fondamentaux : ils se confrontent à l'art, à la bibliothèque, font des voyages. À partir de là, ils déterminent leur propre voie de recherche. Plus tard, ils ont six mois obligatoires en Erasmus. Ils mettent en place un travail personnel. C'est assez lourd. Avec une évaluation tous les deux mois et des expositions en interne. »

Les relations avec les autres universités

« À Rennes, nous avons des relations avec les filières scientifiques davantage qu'avec Rennes 2, finalement. Nous avons développé des choses intéressantes pour les Tombées de la Nuit avec l'École supérieure de chimie, avec l'École supérieure d'ingénieurs. Personnellement, je travaille beaucoup avec les entreprises. Nous avons une convention avec Yves Rocher, une autre avec la Chambre de commerce et d'industrie. Il faut que nous travaillions ensemble. Révolu le temps des esprits romantiques avec des artistes solitaires... »

Le retour du savoir-faire manuel

Même si nous sommes connus comme établissement

Atelier de design graphique (EESAB, site de Rennes)

d'études supérieures, j'ai tenu à garder les cours publics. Nous souhaitons aussi être davantage présents dans les quartiers. Et puis je voudrais que les étudiants deviennent aussi des artisans. Dans les années 80, on a travaillé sur le matériau « concept » et l'on a abandonné le rapport au savoir-faire, le rapport à la matière. Aujourd'hui, les étudiants le réclament, ils veulent apprendre à faire des choses. Je voudrais que l'EESAB devienne une école expérimentale pour le rapprochement avec les métiers d'art. C'est important pour l'avenir, nous manquons de spécialistes.

Rennes et l'art contemporain

« Revenu à Rennes en fin de carrière, je retrouve les mêmes caractéristiques : Rennes est une ville sérieuse, une ville où l'on travaille, une ville où l'on expérimente. Mais, on ne fait pas de clinquant. Il y a comme une fausse humilité. On refuse de se faire valoir. Il faut dire aussi que Rennes est prise en sandwichs entre Paris et la Bretagne : les artistes préfèrent s'installer du côté de Quimper. Dommage pour Rennes, où il y a des artistes intéressants mais où la plupart sont absorbés par l'attractivité de Paris. »

Philippe Hardy

Le retour aux sources d'un bourlingueur

Philippe Hardy, originaire de Rennes, y fait ses études de lettres et de philo et part très vite aux Pays-Bas. Il a un côté bourlingueur, toujours au contact de l'art et des artistes. Une année à Florence, plusieurs années en Californie, puis dans les années 80, retour à Rennes en tant que délégué aux arts plastiques de la Ville. Jusqu'en 1995, il mène ici une politique active d'art dans la ville liée à la commande publique (statue de Leperdit, la fontaine de Parmiggiani, etc.). Ensuite, il part à Dijon comme conseiller aux arts plastiques à la Drac de Bourgogne, puis s'en va diriger le Centre culturel français de Turin et ensuite la Maison Descartes à Amsterdam. Enfin, il intègre le ministère de la Culture, comme inspecteur général à la Direction des arts plastiques pendant quatre ans. Fin 2009, il est nommé directeur de l'École des beaux-arts de Rennes où il succède à Jacques Sauvageot. « Pour mon dernier poste, dit-il, je rêvais de revenir en Bretagne et de diriger une école d'art ». C'est chose faite.



Atelier de design (EESAB, site de Rennes)

<TEXTE > GEORGES GUITTON





La fontaine de Parmiggiani, place de Coëtquen

Grâce à la commande publique et au 1 % artistique

Une forêt d'œuvres à ciel ouvert

RÉSUMÉ > *Des œuvres d'art dans la rue, sur les places, au fronton des bâtiments... Rennes est une championne de la commande publique et du 1 % artistique. C'est le fruit d'une volonté municipale affirmée depuis trente ans mais aussi d'une forte tradition née à l'université de Rennes. Double intérêt de la démarche: elle permet aux artistes de vivre et de se confronter aux architectes et à la population de rencontrer l'art contemporain sans se forcer.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Quand cela a-t-il commencé? En fait, la frénésie créatrice au coin des rues est récente. Ironie du sort, Rennes n'a quasiment aucune statue ancienne. D'ailleurs, les sculptures ont toujours été malmenées: que l'on songe à la statue équestre de Louis XIV, place du Parlement, rayée par la Révolution, à la statue du maire Leperdit, fondue par les Allemands puis réinstallée en 1994 ou encore à la statue d'Anne de Bretagne par Jean Boucher, dynamitée dans sa niche de l'hôtel-de-ville par des nationalistes bretons en 1932.

Est-ce pour combler ces lacunes qu'Edmond Hervé et son adjoint Martial Gabillard se firent un devoir d'introduire l'art dans la ville? Pas seulement. C'est aussi affaire de conviction politique. À partir de 1981 et sous l'impulsion de Jack Lang, la notion de « commande publique » entre dans le vocabulaire. On est dans la lignée du Front Populaire et de Malraux. N'oublions pas Jean Zay, ministre de 1936 et initiateur du 1 % artistique. « Ses objectifs restent les nôtres, indique l'actuel adjoint à la culture René Jouquand. Le premier est artistique: introduire l'art dans la cité. Le deuxième est pédagogique: faire en sorte que les habitants rencontrent les œuvres

Dans la lignée du Front Populaire et de Malraux





Il se tisse un rapport subtil entre l'auteur, le commanditaire et l'environnement urbain.

chaque jour dans leur parcours quotidien. Le troisième est social : aider les artistes en leur donnant des revenus et un lieu de travail »¹.

Une extension du 1 % artistique

Dès son élection en 1977, la municipalité insuffle cette dynamique. Et cela sous l'impulsion d'une conseillère municipale dont chacun s'accorde à reconnaître l'apport décisif : Janine Gislais. Dans son livre, *La politique culturelle à Rennes 1977-2008* (éditions Apogée), l'ancien adjoint Martial Gabillard rappelle que dès 1977, cette artiste-peintre « lançait un lieu municipal d'expositions dans (...) la rotonde du théâtre municipal. » Et, pour cela ajoute-t-il, « il a fallu bousculer les habitudes, mais à l'époque rien ne résistait aux "idées nouvelles". »

A partir de 1981, le programme va bon train. Il s'agit d'appliquer à l'espace de la ville le fameux 1 % artistique que la loi limite normalement aux écoles et aux bâtiments dépendant de ministères. Assez vite, pour conduire cette politique d'œuvres urbaines² la Ville crée un poste de conseiller aux arts plastiques.

Philippe Hardy, actuel directeur de l'École des beaux arts, occupa cette fonction à partir de 1988 : « Je me rappelle qu'à l'époque nous passions des commandes sans marché public ni appel d'offres. Le choix était totalement subjectif. Nous ne demandions pas d'argent à l'État. Le maire me faisait confiance pour le choix », a-t-il raconté lors d'une conférence sur « l'art contemporain en libre accès », aux Champs Libres en mai dernier.

Les fontaines revisitées

C'est ainsi qu'est née en 1993 la superbe fontaine du grand Claudio Parmiggiani, place de Coëtquen : une mélancolique tête de muse couchée sur un miroir d'eau, rappelant le feu, à l'endroit même où démarra l'incendie de 1720. Un symbole et une manière contemporaine d'interpréter un classique du mobilier urbain. Une autre fontaine fit tousser les élus l'année suivante car elle était sans eau jaillissante : c'est la *Chrysalide* de Sylvain Dubuisson installée sur la place Rallier-du-Baty, avec ses deux petits trous mystérieux invitant le flâneur à y appliquer ses yeux.

Au fil des ans, la politique de l'art dans la ville est devenue plus encadrée. À partir de 1997, « la procédure d'appel d'offres fut de règle », rappelle Odile Lemée qui

succéda à Philippe Hardy en 1995. « On suggère alors aux artistes de candidater. » Une commission municipale fait le choix. Et prenant soin d'écarter les « professionnels attirés du 1 % » qui furent pendant un certain temps envahissants.

À partir d'un cahier des charges préalable, l'artiste et le projet sont choisis. Alors commence le travail de la commande proprement dit. Il se tisse dans un rapport subtil entre l'auteur, le commanditaire et l'environnement urbain. À chaque fois, une aventure inédite et souvent passionnante. Philippe Hardy rapporte un souvenir parmi d'autres. Le drôle d'*Arc de triomphe pour figurois et figurennes* du Suédois Erik Dietman, installé dans la coulée verte du collège du Landry en 1989, arc recouvert de mosaïques façon Odorico. « C'est un artisan de salles de bains qui a posé ces mosaïques pendant deux mois. Il s'est pris au jeu. Après cela, il ne voulait plus faire de salles de bains ».

La métamorphose du Magicien de la gare

Souvenir fort aussi que celui d'Odile Lemée pour l'édification de l'imposante statue *Le Magicien* sur le parvis de la gare. Pas une sine cure car l'artiste angevin Jean-Michel Sanejouand est parti de deux cailloux assemblés faisant « 26 cm de haut ». Imaginez le travail pour passer de cette figurine « à un bronze de 6 mètres de haut » avec la construction d'une étape à « un format intermédiaire qui d'ailleurs fut raté dans un premier temps. Pour arriver à l'œuvre finale, ce fut une belle histoire collective. »

La liste est longue, très longue des œuvres installées depuis trente ans aux quatre coins de Rennes. Un vrai musée à ciel ouvert ! Générant, au choix, enthousiasme ou grincements de dent. Au bout du compte, l'insolite finit toujours par s'imposer. Le temps banalise tout. C'est à peine si l'on remarque aujourd'hui l'*UNITÉ* de Peter Downsborough (1990), inscrit sur l'immeuble situé à l'angle de la rue du Tronjolly et du boulevard de la Liberté. Même chose pour *La ligne et le point du jour* de François

1. La Ville possède 35 ateliers d'artistes dont 8 ateliers-logements. Ils sont mis à la disposition d'artistes plasticiens pour un loyer modéré. Les candidatures sont examinées par un comité d'attribution tous les six mois. Les artistes retenus ont un bail de deux ans renouvelable seulement une fois. En novembre 2011, a eu lieu l'opération Ateliers Porte Ouverte qui permet au public de rencontrer ces artistes *in situ* et de découvrir leur travail.

2. L'actuel conseiller est Pedro Pereira qui a succédé en 2009 à Odile Lemée.

Au bout du compte, l'insolite finit toujours par s'imposer.

Le « Magicien » de la gare. Photo Thierry Nectoux

Morellet au carrefour Alma-Clemenceau (1989). Ils font désormais partie du décor. Combien d'œuvres? À la mairie, on ne sait plus trop, 60 ou 80. En tout cas, la Ville vient de sortir un livre qui recense 40 de ces œuvres et invite à découvrir l'art public à Rennes, miroir de la création depuis trente ans.

L'ère de l'éphémère et du virtuel

Pourtant, à se promener dans la ville, on peut avoir le sentiment que cette commande publique s'est un peu ralentie depuis les années 2000. Erreur, dit-on à la mairie. Simplement, aujourd'hui les choix sont différents. Au grand dam de certains, il y a désormais moins de statuaire, moins de monumental, moins de spectaculaire. L'heure est plutôt au virtuel, parfois même à l'éphémère et finalement à la discrétion. Exemple : dans le hall du Liberté, l'œuvre numérique du collectif lyonnais Trafik appelé *Oni* (2009) : des diodes sans cesse en mouvement, dessinant des visages. Une œuvre informatique fondue dans l'univers des enseignes lumineuses de la ville. Ou encore les *Clous de l'esplanade*, long poème déambulatoire imaginé par les créateurs de l'Oulipo (2010) et que les passants, mais pas tous, découvrent sous leurs pas sur l'Esplanade Charles-de-Gaulle. Tout près de là, au « 4-bis », le Crij du cours des Alliés, il faut aussi baisser les yeux pour découvrir tapissant le sol les carrés de peinture de la Barcelonaise Margarita Andreu. Dans le même ordre d'idées, il faudrait parler des parkings souterrains dont les murs sont devenus un support de la création contemporaine : celui des Lices avec Laurent Saksik (*Sans titre*, 2001), le parking Kléber avec les images de Jocelyn Cotencin (2004) ou encore celui de l'esplanade De Gaulle avec les images de Valérie Jouve (2006).

Mais ce choix d'œuvres de moindre visibilité n'est pas systématique. N'est-il pas démenti d'une manière spectaculaire par l'ouvrage majeur qui marque la décennie 2000 : les 72 colonnes de *l'Alignement du XXI^e siècle* d'Aurélie Nemours, à Beaugard. La commande publique reste donc bien inscrite dans la politique rennaise. À chaque équipement accueillant du public, à chaque opération de Zac, une part « commande artistique » est prévue dans le budget. La prochaine opération concerne le pôle éducatif ou groupe scolaire de la Courrouze pour lequel 150 000 euros ont été réservés.





L'anneau de Möbius, de Paul Griot, devant l'entrée de Rennes 1 à Beaulieu.



Rennes 1, berceau historique de l'art public

Mais la Ville n'est pas la seule à alimenter Rennes en objets d'art. Des entreprises privées prennent de plus en plus d'initiatives en la matière. Et puis, il y a l'université. Ce n'est pas un hasard si, début novembre, le ministère de la Culture a choisi Rennes pour accueillir le colloque national « L'art pour tous » organisé à l'occasion des 60 ans du 1 % artistique. Plus précisément Rennes 1 perçu comme une sorte de berceau de ce dispositif imaginé sous le Front Populaire. Instauré par décret en 1951, ce « un pour cent du montant hors-taxes du coût prévisionnel des travaux » affecté à la décoration des bâtiments scolaires a permis de constituer un patrimoine évalué à 12 300 œuvres. Une exception française !

L'université de Rennes en fut précurseur. Dès avant-guerre, le directeur de l'Institut de géologie, Yves Milon, qui deviendra maire de la ville de 1945 à 1953, commande au peintre Mathurin Méheut un ensemble de 25 toiles grand format évoquant les paysages, la faune, la flore. Cet ensemble remarquable qui ne fut inauguré qu'après-guerre est aujourd'hui visible à Beaulieu.

En 1941, le même Yves Milon, qui est alors doyen de la Faculté des sciences, commande au sculpteur François Bazin un monument à la gloire de la science, « l'air, l'eau et le feu au service de l'homme pour conquérir les richesses de la terre ». Achievé en 1943, cet imposant bas-

relief est installé dix ans plus tard rue du Thabor et est toujours visible sur un mur latéral du bâtiment de la Présidence de Rennes 1. Le catalogue du 1 % à Rennes 1 est impressionnant, que ce soit sur le campus de Beaulieu ou sur le campus santé de Villejean, difficile de ne pas tomber en plein air ou dans les bâtiments sur ces œuvres parfois énigmatiques, symboles d'une modernité très « datée » pour certaines d'entre elles. Fresques murales et sculptures de Francis Pellerin (un des grands « abonnés » du 1 %), tapisserie de Jean Lurçat ou de Yves Millecamps, mosaïque d'André Lanskoj, sculpture d'Antonio Volti... Toutes les formes sont ici requises, ménageant son lot de surprises. Elles contribuent à l'animation du campus et offre à l'université rennaise une sorte d'identité bien marquée. Première étape d'un plan d'action sur plusieurs années.

Mais ces dernières années, les budgets artistiques se sont sans doute un peu tassés. Surtout, il faut désormais réserver une part de l'argent à la restauration de ce patrimoine parfois vieillissant. L'entretien coûte cher et peu freiner l'arrivée d'œuvres nouvelles. Ainsi récemment, Rennes 1 a consacré une somme à la restauration de *L'anneau de Möbius*, de Paul Griot, sculpture installée en 1967 à l'entrée sud du campus de Beaulieu.

Rennes 2, un foyer actif

Moins fournie en œuvres pérennes et davantage tournée par les expositions temporaires, l'université de Rennes 2 n'est évidemment pas en reste. Il faut découvrir le *Jardin* de Claire Lucas (2000) au centre du campus de Villjean. Ou encore le puissant *Chemin des antiques* (1993), ces pierres issues de fouilles archéologiques dans le centre-ville et couchées dans le Pôle langue. Plus ancienne, la mosaïque abstraite de Jacques Swoboda, *Opus Incertum*, de 1969 sur la façade sud du bâtiment E de Louis Arretche. Personne ne peut aujourd'hui manquer à la sortie du métro, place du recteur Le Moal, *Aleph, Alpha, A*, la réalisation monumentale du sculpteur Jean-Paul Philippe.

Université, centre-ville, quartiers... Il est évident aussi qu'elle participe à la démarche volontariste de commande publique tous azimuts n'est pas seulement un facteur d'embellissement du « cadre de vie » de la ville. Bien ancrée à Rennes, elle appartient désormais à sa culture. On peut penser aussi qu'elle participe grandement à cette « éducation du regard » souhaitée par tous ses promoteurs. Raison de plus pour ne pas laisser retomber ce beau mouvement ascendant.

Dès les années 40, l'université de Rennes fut précurseur grâce à Yves Milon.

Trois guides pour découvrir l'art public

40 œuvres dans la ville



Le guide de l'art public à Rennes vient de sortir. Sur la quantité d'œuvres, les auteurs n'en ont retenu que 40. Elles témoignent évidemment de l'ambition politique rennaise continue en la matière, mais aussi de la diversité des formes d'expression. Il vise à « faire découvrir ou redécouvrir ce patrimoine vivant ». Chaque œuvre fait l'objet de deux pages : une page photo et, en regard, un plan localisant parfaitement son emplacement. Et un commentaire à la fois descriptif et subjectif, écrit par Christophe Pichon, critique d'art et directeur de l'école

municipale des beaux-arts de Saint-Brieuc. À l'occasion de la sortie de ce guide, 10 000 plans de la ville avec localisation des œuvres sont mis à la disposition des Rennais (à l'Office de tourisme, notamment). Par ailleurs, le guide est en libre accès sur le site internet de la Ville.

L'art, chemin faisant (Rennes 1)



Ce guide sur « les œuvres de l'université de Rennes 1 » a été publié pour la première fois en 2003. De présentation très soignée, il présente les principaux artistes : Pellerin, Méheut, Lansky, Le Merdy, Lurçat, Patkaï, Volti... Des plans des campus de Beaulieu et de Villejean situent parfaitement les œuvres. Chaque réalisation fait l'objet d'une présentation précise par le texte et la photo. Le livre permet d'évaluer la richesse souvent insoupçonnée

du patrimoine artistique de Rennes 1. Dans la préface, le président de l'université Guy Cathelineau, souligne combien « la puissance symbolique » de ces œuvres d'art « est inséparable de l'esprit qui anime nos activités d'enseignement et de recherche. »

Art, artistes, images (Rennes 2)



Sorti début 2006, le guide *Art, Artistes, Images* offre un tour d'horizon des interventions artistiques à l'université de Rennes 2. Pas seulement les œuvres « pérennes » disséminées sur le campus, mais la relation à l'art de cette université. À commencer par l'architecture de ses bâtiments successifs qui offrent depuis ceux de Louis Arretche dans les années soixante la vision d'un demi-siècle de gestes novateurs. La Maison de la recherche en sciences sociales de Catherine Daumas (1997) ou le bâtiment Erève conçu par deux agences de Bordeaux (2005) partici-

pent, par exemple, d'une vision très contemporaine. *Art, artistes, images* fait aussi la part belle aux résidences d'artistes, aux expositions, à la galerie Art et Essai, aux éditions Incertain Sens, au travail du CREA...





Jean-Marc Poinot dans le nouveau local des Archives de la critique d'art qu'il préside depuis sa création en 1988



Rennes, capitale de la critique d'art

RÉSUMÉ > Depuis quelques mois, Rennes abrite les Archives de la critique d'art installées depuis vingt ans à Châteaugiron, dans l'ombre du Frac. Institution hors-norme, et même unique au monde, les Archives se situent au carrefour de l'art et de la recherche universitaire. Rencontre avec son « président-fondateur » Jean-Marc Poinsot et sa directrice Marie-Raphaëlle Le Denmat.



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Mais qu'est-ce donc que cet étrange personnage nommé « critique d'art »? Jean-Marc Poinsot pose un dossier défraîchi sur son bureau. Des papiers jaunis tapés à la machine, des photographies, un vieux programme, un badge de congressiste... Sur la couverture, un exotique « Congrès extraordinaire des Critiques d'art internationaux. Brasilia. 1959 ». Il vient juste de recevoir en dépôt cette antique chemise et son œil jubile. Après examen, traitement et classement, la liasse va rejoindre les 1 400 mètres linéaires d'archives dans la salle d'à côté.

Nous sommes ici au troisième étage d'un bâtiment tout neuf, près du lycée Mendès-France, du côté de Saint-Grégoire. Dans la salle de lecture lumineuse et paisible quelques étudiants sages consultent ouvrages et revues.

Qu'est qu'un critique d'art? « C'est quelqu'un qui écrit sur l'art et qui en général a une autre activité. Il peut être journaliste, professeur, conservateur de musée, commissaire d'exposition ». Dans les années 80, il y avait un problème: manque de considération pour le travail du critique, négligence quant à la conservation de ses écrits, risque de voir les archives filer aux États-Unis...

Mais qu'est-ce donc que cet étrange personnage nommé « critique d'art »?





Toutefois, existait l'AICA France, l'association des critiques d'art présidée par Jacques Leenhardt, forte aujourd'hui de 350 adhérents soit les trois quarts de la profession. Devant la situation, Jean-Marc Poinot, historien de l'art contemporain à Rennes 2, Jacques Leenhardt et quelques autres (Ramon Tio Bellido et Daniel Soutif) créent l'association Archives de la critique d'art. Ils reçoivent différents soutiens et s'installent à Châteaugiron.

« Je considérais aussi que c'était important pour les milliers d'étudiants rennais en art de pouvoir travailler sur une documentation digne de ce nom », explique le président Poinot. Par ailleurs, souligne-t-il, « nous étions à une époque où des initiatives similaires se faisaient jour, comme les Archives de l'architecture moderne, l'Imec (l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine ou encore les Archives du marché de l'art à Cologne. En même temps, la fondation Getty, en Californie avait commencé à collecter des textes de critique d'art ».

But des Archives de Châteaugiron : collecter, conserver et mettre en valeur les ouvrages accumulés par messieurs et mesdames les critiques : leurs ouvrages, leurs articles, leurs préface, leurs papiers, leurs catalogues et même leurs bibliothèques. Des films, des bandes sonores, des tapuscrits. Les donateurs affluent, le premier d'entre eux fut l'écrivain Michel Ragon qui offrit toute sa bibliothèque. Puis vinrent les archives de François Pluchart sur l'Art corporel et surtout celle de l'immense critique Pierre Restany (1930-2003) : « A terme, nous aurons 20 000 ouvrages lui appartenant », indique Marie-Raphaëlle Le Denmat.

La directrice peut aussi aligner d'autres chiffres. Les Archives de la critique d'art, ce sont aujourd'hui : 60 fonds d'archives, 80 000 imprimés, 40 000 photographies, 24 000 exemplaires de périodiques, 10 000 lettres d'artistes... Chacune de ses pièces fait l'objet d'un travail de description. Un travail effectué par 4,5 personnes auxquelles s'ajoutent des universitaires bénévoles, avec parfois des renforts ponctuels : par exemple ces deux personnes « prêtées » pendant quelques mois par la fondation Getty.

L'auteur au centre du dispositif

Un principe sacré a cours dans ce centre ressource : « c'est l'auteur, le critique qui est central. Notre méthode de travail est conçue dans ce sens. Notre chance est d'avoir pu disposer dès notre naissance d'un catalogue informa-

tique sans être passés par l'étape « papier ». Il faut dire qu'à l'époque papier, le nom de l'artiste et le nom de la galerie étaient indexés, mais en troisième position, le nom du critique d'art passait parfois à la trappe. »

Qui fréquente cette « mémoire vivante » de la critique d'art ? Pas seulement des étudiants en arts plastiques, en histoire de l'art ou en cinéma. Également les enseignants. Et Jean-Marc Poinot signale au passage l'exceptionnel potentiel de Rennes 2 qui concentre plusieurs hauts spécialistes en histoire de l'art : « Entre dix et quinze personnes pointues dans leur domaine et reconnues au niveau national ». Viennent aussi, des professionnels en quête de documents à intégrer à des expositions, comme ce fut le cas pour celle consacrée aux *Nouveaux réalistes*. La fréquentation peut être aussi internationale. Normal, « nous archivons dans toutes les langues et avons des archives de l'Association internationale des critiques d'art » (4 500 adhérents).

Un avenir souriant

Aujourd'hui tout semble donc sourire au Archives de la critique d'art. Les nouveaux locaux de 600 m² vont permettre à l'institution de se développer, d'accueillir de nouveaux dons et donc d'accroître sa notoriété. Certes il a fallu faire un sérieux tour de table pour cette nouvelle implantation : Drac, Région, Rennes Métropole et Rennes 2, laquelle est propriétaire du nouveau local, y ont mis de leur poche¹. Certes, il reste à trouver de l'argent pour permettre une collecte internationale.

Mais un cap semble franchi. Des secteurs entiers des archives sont confiés à de jeunes enseignants-chercheurs. Un séminaire doctoral international de la critique dirigé par Jean-Marc Poinot tourne de Madrid à Rennes en passant par Buenos-Aires. La revue *Critique d'art* attachée aux Archives est en phase de rénovation totale (*voir par ailleurs*). L'institution poursuit son travail d'édition et réaliser « une anthologie de textes de critiques de ces cinquante dernières années ». Elle va pouvoir organiser des séminaires grâce à une salle désormais prévue à cet effet...

Renouveau actuel de la critique

Et puis, c'est une chance, « la critique d'art se ré-

1. Le fonctionnement des Archives est financé à 50 % par le ministère de la Culture, à 30 % par la Région et à 10 % par la Ville de Rennes.

Les donateurs affluent, le premier d'entre eux fut l'écrivain Michel Ragon qui offrit toute sa bibliothèque.

veille », se réjouit Jean-Marc Poinso. Et d'expliquer : « Elle subissait une crise liée au développement d'une presse magazine qui présentait les expositions aux lecteurs avant que ces dernières n'aient lieu. On était dans une optique promotionnelle et plus du tout critique. Heureusement, nous voyons apparaître aujourd'hui une génération de jeunes critiques qui souhaitent renouer avec le commentaire de l'actualité et cela, d'une façon sa-

vante. » Conclusion : les Archives de la critique d'art - lieu de mémoire, de transmission, de formation et de débat - ont un bel avenir devant elles.

Les Archives de la critique d'art, Cap Nord, 4, allée Marie-Berhaut, bâtiment B, 35000 Rennes.
Tél. 02 99 37 55 29. Site : www.archivesdelacritiquedart.org

La revue Critique d'art fait sa mue

La revue *Critique d'art*, conçue et réalisée au sein des Archives de la critique d'art, en est sa « vitrine » la plus connue. Né en 1993, ce semestriel de 128 pages vendu 8 € est diffusé à environ 1 000 exemplaires. En cet automne 2011, il arrive au numéro 38. On ne trouvera pas *Critique d'art* dans les maisons de la presse, seulement dans des librairies spécialisées comme Le Chercheur d'art à Rennes, ou sur le site internet et par abonnement. La diffusion est internationale, les articles étant tous traduits en anglais.

Placé sous la responsabilité rédactionnelle de Sylvie Mokhtari, *Critique d'art* « recense et analyse de manière complète l'actualité des publications de langue française consacrées à l'art contemporain, à la critique ainsi qu'à la théorie de l'art ». Un outil irremplaçable pour les chercheurs, les professionnels de l'art, les bibliothèques ou les simples amateurs qui trouvent ici à se repérer « dans une masse éditoriale croissante ». Chaque année, la revue rend compte de 500 livres, ce qui fait qu'elle offre depuis le début un total de 9 000 notices bibliographiques et critiques !

Dans chaque numéro, figure aussi un dossier thématique réalisé en partie grâce au fonds des Archives. Par exemple, l'Art corporel, Marcel Duchamp, l'Art cinétique, Supports-Surfaces, le féminisme dans l'art ou la Figuration narrative. On trouve également des portraits de personnalité de l'art contemporain. Ainsi dans le n° 38, un profil est-il consacré à Larys Frogier, critique, universitaire et directeur de la Criée de Rennes, actuellement sur le départ.

9000 notes de lecture sur internet

En cette année 2012, *Critique d'art* s'apprête à une grande mutation. La mise en ligne sur le site revues.org de la totalité des 9 000 notices parues dans la revue. Ce travail est déjà en cours grâce au soutien du mécène Art Norac. Toutes les notices étant Internet, la version papier va elle aussi subir une révolution à compter de son numéro 40 (à l'automne). Elle pourra se consacrer à des articles plus longs. Autre changement, la revue s'internationalisera en rendant compte des publications parues dans les autres pays, quelle que soit la langue, alors que jusqu'à maintenant elle ne



s'intéressait qu'au champ francophone.

Critique d'art est rédigé à 40% par des étudiants thésards, qui travaillent pour la première fois aux côtés des critiques, des philosophes, des artistes et autres lecteurs avisés à qui la revue confie ses sélections. L'aspect collectif de ce travail va encore être renforcé puisque qu'à partir du n°40, la revue sera dotée d'un comité de lecture et rejoindra les revues scientifiques de niveau européen.





Quelques uns des panneaux libres vus dans le quartier du Blois en 2011.

Au Blosne, 40 panneaux pour scruter le « sens commun »

RÉSUMÉ > *Une association: L'âge de la tortue. Un quartier: le Blosne. Un dispositif: 40 panneaux de libre expression. Un résultat: la publication d'un livre. Ainsi l'opération « Libre Affichage Libre » s'est-elle déroulée en 2010-2011, selon une démarche à situer entre recherche universitaire et expression artistique. Son objectif était de faire émerger ce que tout un chacun « a dans la tête » ou, dit autrement, de montrer « comment se fabrique le sens commun ».*



TEXTE > **NICOLAS COMBES**

Nicolas Combes, le coordinateur de L'âge de la tortue



Depuis 2006, l'association *L'âge de la tortue* mène ses activités artistiques surtout au Blosne, un quartier cosmopolite dont la vitalité associative est une des premières richesses. Notre équipe d'artistes et de chercheurs de toutes disciplines va régulièrement à la rencontre des personnes qui vivent ou travaillent au Blosne. Il s'agit de collecter auprès des habitants des rêves, des opinions et des doutes, en lien avec des questions d'actualité qui concernent le quartier: les migrations, les transformations urbaines...

À partir de là, nous produisons des livres, des expositions et des spectacles. Dans le cadre d'un projet d'intervention artistique dans l'espace public « Libre Affiche Libre », nous avons essayé de perturber certaines routines du quotidien du quartier. Objectif: stimuler et mettre en lumière une diversité de réactions sociales.

En avril 2010, le plasticien Romain Louvel et l'association *L'âge de la tortue* ont installé une quarantaine de panneaux en bois de 2,50 mètres sur 2 mètres sur l'ensemble du Blosne, avec l'aide des services techniques de

NICOLAS COMBES est coordinateur de l'association L'âge de la tortue





Des photographies donnant à voir l'état des panneaux et la nature des éléments affichés, gravés ou tagués.

la Ville de Rennes. Très rapidement, de nombreuses personnes se sont rendues à la mairie de quartier, curieuses, en quête d'explications. De notre côté, nous avons choisi de ne produire aucun discours public, aucune explication pour sur les raisons de cette installation et les fonctions de ces « objets en bois ressemblant étrangement à des panneaux ». En revanche, nous nous sommes mis à écouter tout ce qui se disait sur cette étonnante apparition afin d'essayer de découvrir certains des processus de fabrication du sens commun à l'œuvre sur le quartier.

Pour dévoiler l'arrière-plan

Nous avons fait l'hypothèse que ce procédé d'intervention dans l'espace public profiterait au dévoilement de l'arrière-plan qui structure les relations sociales dans un quartier. Cet aspect central de notre démarche artistique nous a conduits à rechercher les indices qui viendraient valider ou invalider cette hypothèse. Pour saisir concrètement les réactions et les interprétations suscitées par l'apparition des panneaux, nous avons mis en place un observatoire. Un site internet permettait également de rassembler les observations réalisées par toute personne désireuse de participer : les agents de la ville, les acteurs associatifs et les personnes qui vivent dans le quartier, etc. Ces observations étaient en grande partie des photographies donnant à voir l'état des panneaux et la nature des éléments affichés, gravés ou tagués. Nous avons aussi conservé tous les courriers, les échanges d'emails, les réflexions écrites, les conversations téléphoniques, les réactions obtenues lors d'enquêtes effectuées *incognito* dans les cafés et les parcs, etc.

Cette intervention plastique trouvait là sa propre justification, sa raison d'être : stimuler l'émergence d'opinions et d'interprétations divergentes dans un espace social et politique contrôlé ; proposer un instrument d'observation et de rupture des mécanismes qui régissent et structurent l'ordre social. Autrement dit, au-delà de l'installation ostensible des panneaux, c'est surtout la collecte des réactions, des rumeurs, des dessins et des messages écrits suscités par cette colonisation énigmatique de l'espace public qui a constitué le cœur de notre travail. Un livre édité par *L'âge de la tortue* dix-huit mois plus tard, en novembre 2011, a cherché à rendre visible cette partie immergée de l'iceberg.

Sur le plan esthétique, l'aspect actuel des quarante panneaux est plutôt inégal. Trois d'entre eux ont été ra-

pidement vandalisés. Certains autres ont accueilli des messages d'amour, des revendications politiques ou des dessins d'enfants. Un autre encore, au pied d'un îlot d'immeubles, est devenu le support d'une jardinière collective dont les pots de fleurs sont minutieusement entretenus par les voisins. Les graffitis, apparus ici ou là, n'ont pas été systématiquement nettoyés, contrairement à ceux qui visent régulièrement les infrastructures urbaines officielles.

Les affiches se sont empilées

Sur les panneaux proches des axes routiers, des affiches commerciales, associatives ou militantes, se sont empilées les unes sur les autres mois après mois. Certaines d'entre elles ont suscité de nouveaux débats : alors que des artistes locaux ont réalisé des collages sur le thème de l'avenir du quartier, des organisations anarchistes ont appelé à « la révolte contre l'exploitation capitaliste ». Les pouvoirs politiques majoritaires n'étaient pas en reste : le Parti Socialiste nous a appelés en pleine campagne électorale pour les régionales de 2011 afin de savoir où trouver le plan d'implantation des panneaux, tandis que des autocollants des Jeunes de l'UMP ont été retrouvés sur plusieurs d'entre eux.

Au fil des semaines, une partie des personnes qui fréquentaient le quartier semblait s'être approprié ces panneaux, à la manière des fourmis qui s'activent quand on plante un bâton au beau milieu de leur fourmilière. Notre dispositif artistique s'est finalement avéré être un prisme d'observation et de perturbation de plusieurs routines de la vie ordinaire, tels que des protocoles administratifs (entretien des espaces verts, communication institutionnelle), ou certains usages de l'espace public (graffitis, détournements de chemins dus à l'implantation de panneaux gênants). Il a parfois rendu visible ce que cet objet à caractère *a priori* non identifié avait généré dans l'espace social.

Un processus d'attribution du sens

En effet, quand une « chose inconnue » apparaît aux yeux de tous, et de façon manifeste, un sens ou une fonction lui sont nécessairement prêtés en réponse à sa présence physique. Nous postulons que notre dispositif artistique était en capacité d'activer et de mettre en lumière ce processus d'attribution de sens. Ce mécanisme a déjà sa place dans la manifestation habituelle de l'art, mais il est souvent trop vite cerné, soit par le contexte d'exposition

Notre dispositif artistique s'est avéré être un prisme d'observation et de perturbation...

Romain Louvel, le plasticien du projet



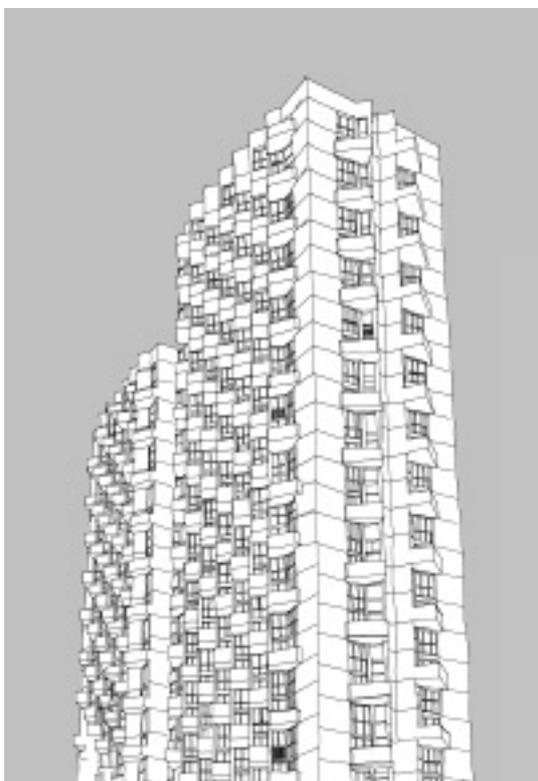
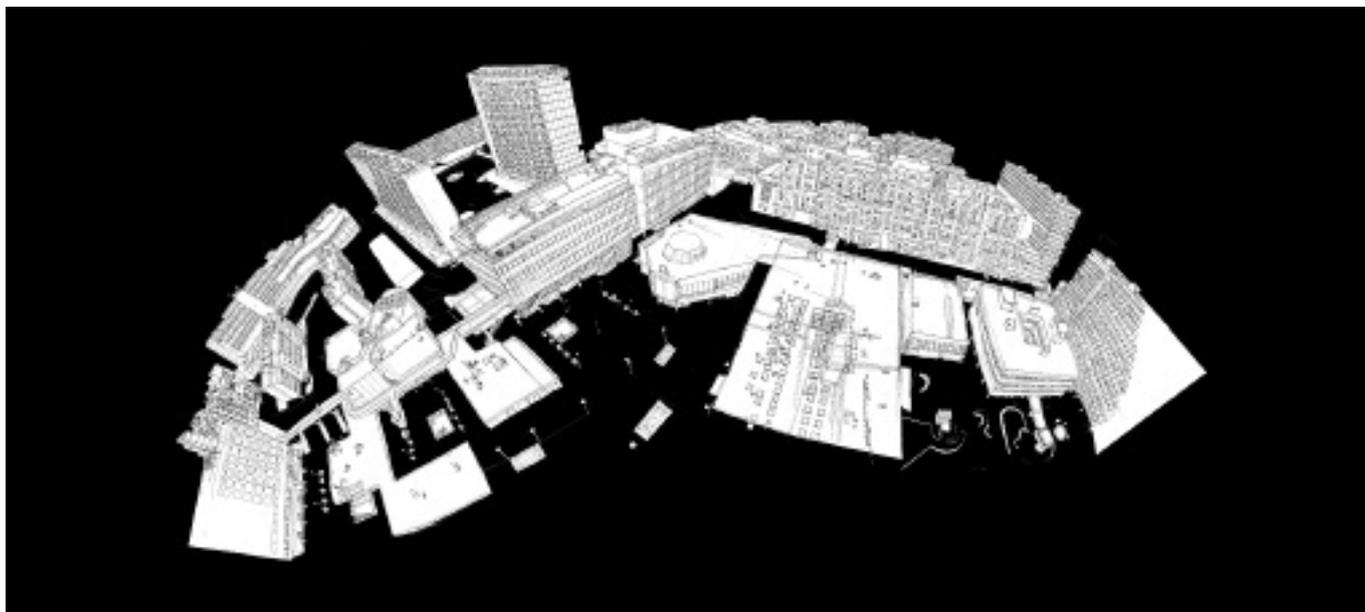
et de médiation – lequel attribue une signification préalable à l'œuvre, soit par les aspects formels classiques qui caractérisent l'art dans l'espace public la plupart du temps (sculpture, peinture, etc.). C'est pourquoi la forme du panneau dans l'espace public est un choix qui permettait d'éviter l'identification trop rapide du caractère artistique de l'opération. Nous cherchions à assurer une certaine pérennité à notre expérience en introduisant, sous des apparences familières, quelque chose d'irrationnel, de partiellement inutile, de provisoire, voire d'inefficace : des matériaux pauvres et fragiles (du bois, des vis) dans des lieux inattendus (un parc d'enfants, un rond-point, le long d'un chemin peu fréquenté...).

Depuis novembre 2011, le livre dans lequel nous avons présenté nos observations est disponible auprès de l'association : agedelatorque@gmail.com (500 exemplaires). Il sera largement diffusé aux personnes qui vivent et travaillent au Blosne, ainsi que dans les collèges du quartier. Une exposition itinérante, réalisée en 2012, visera à faire connaître ce travail à l'échelle nationale.





Depuis l'Éperon, Antoine Ronco a notamment réalisé cette vue panoramique du quartier du Colombier



L'artiste Antoine Ronco a séjourné six semaines au 20^e étage de l'Éperon

C'est dans le quartier que l'œuvre rencontre la réalité

CONTEXTE > *Jean-Jacques Leroux est le directeur du Centre culturel Colombier. Cet équipement associatif se consacre essentiellement aux arts plastiques et visuels : expositions (6 par an), résidences d'artistes, ateliers, édition... Sa galerie d'exposition attire 5 000 personnes par an. Jean-Jacques Leroux explique comment il conçoit le lien entre l'art contemporain et le territoire du quartier.*



PROPOS RECUEILIS PAR > **CATHERINE GUY**

PLACE PUBLIQUE > À partir de quelle définition de l'art contemporain invitez-vous des artistes à intervenir ?

JEAN-JACQUES LEROUX > Un peu comme on distingue un comédien amateur d'un comédien professionnel, il s'agit de soutenir des artistes qui se positionnent dans le champ de l'art, qui revendiquent certaines filiations. Il apparaît primordial que ces artistes engagent leur œuvre dans un rapport avec le monde d'aujourd'hui. D'où leur contemporanéité, à la fois dans la réalité de la production artistique, dans ses formes, et dans le discours qui conduit à son élaboration. Nous avons dépassé les questions du beau, du savoir-faire de la main. Un excellent savoir-faire ne peut occulter une interrogation sur les dynamiques d'un territoire. Un artiste contemporain a donc les deux pieds dans le réel et sa démarche questionne le social, le politique, l'architecture, la culture, les réseaux... aussi bien que l'histoire de l'art elle-même. La production de l'artiste est telle qu'elle provoque une rupture par rapport à ce que chacun connaît. Finalement, si l'œuvre se définit comme de « l'art », c'est parce qu'elle ne produit pas seulement une esthétique mais qu'elle interroge les évidences, qu'elle fait débat : dans sa genèse, dans sa réception.

« Nous avons dépassé les questions du beau, du savoir-faire de la main. »





« Un territoire de quartier permet d'amener un télescopage entre le processus, l'œuvre et la réalité. »

PLACE PUBLIQUE > Comment peut-on faire se rencontrer territoire et intervention artistique ?

JEAN-JACQUES LEROUX > L'art contemporain a toute sa place dans les galeries d'exposition, comme en proposent à Rennes plusieurs équipements de quartier. C'est le cas bien sûr du Centre culturel Colombier. Toutefois, un projet artistique ne se résume pas à la monstration d'une œuvre : si dès le processus de création se produit une rencontre entre artiste et public, ce dernier, ayant été invité à participer dès cette étape, percevra l'œuvre finale comme une composition des traces de ce dialogue.

Un territoire de quartier permet donc d'amener un télescopage entre le processus, l'œuvre et la réalité. C'est une échelle que l'art contemporain peut parfaitement s'approprier. Comme l'a dit Tolstoï, « Si vous voulez parler d'universel, parlez de votre village ». Ma façon d'opérer est de problématiser le territoire, à travers ses espaces, ses populations, son histoire, sa culture, etc. et de le proposer comme toile de fond à un artiste pour qu'il engage un processus de création et parvienne à une œuvre qui reviendra vers le public et ouvrira de nouveaux horizons, esthétiques, mentaux, ici et bien plus loin.

PLACE PUBLIQUE > Avez-vous des exemples à l'échelon de ce quartier ?

JEAN-JACQUES LEROUX > En 2009, nous avons accueilli Alain Michard et Mathias Poisson. En composant à partir des récits d'habitants la carte d'une « Promenade dans les architectures modernes et labyrinthiques du quartier », minutieux dessin assorti d'un mode de déambulation originale, ils ont proposé des promenades à l'ensemble des Rennais dans cet espace urbain. De son côté, Antoine Ronco a habité six semaines au 20^e étage de la tour de l'Éperon, d'où il a dessiné un point de vue panoramique et décalé sur le quartier, présenté ensuite au centre culturel puis imprimé en un poster distribué gratuitement aux habitants de l'immeuble, du quartier, de la ville de Rennes.

PLACE PUBLIQUE > Comment approfondir cette présence de l'art contemporain dans les quartiers ?

JEAN-JACQUES LEROUX > Il faut garantir à l'artiste le respect de son travail, ne pas l'instrumentaliser, s'attacher à expliciter un contexte dans lequel il puisse intervenir, ce qui requiert de prendre le temps de le connaître, lui et son

travail. D'un autre côté, un même respect est dû aux habitants qui se mobilisent autour d'un projet artistique. Ce qui nécessite ainsi un double positionnement, à la fois dans le champ artistique et dans le champ du développement social.

Sur ce point, les politiques dites « de la ville » menées dans les « zones urbaines sensibles », avec le soutien de l'État et des municipalités, l'impulsion de ministres de la Culture comme Catherine Trautmann, a permis de développer des angles innovants d'intervention artistique où l'art dialogue différemment avec la société. Ainsi en 2000, dans le quartier du Blosne, au Triangle, la culture culinaire a servi de support à Joël Hubaut lorsqu'il a demandé « Que faut-il goûter au moins une fois dans sa vie ? » Adressé à des habitants d'origines géographiques très diverses, ce questionnement a débouché sur un banquet de 800 personnes, une sorte de sculpture sociale composée de tous ces éléments culinaires associés pour partager une fois au moins le même repas à la même table. Ce type d'opération tisse des liens riches, inédits et interroge les évidences de la quotidienneté et les modes de citoyenneté.

PLACE PUBLIQUE > Comment voyez-vous l'avenir de ce travail au plus près des quartiers ?

JEAN-JACQUES LEROUX > On peut être inquiets sur l'avenir de ces interventions artistiques dans les quartiers. Le poids des grandes institutions culturelles n'est-il pas déséquilibré par rapport aux autres modes d'action qui demandent durée et proximité, tels que les résidences d'artistes. Demander aujourd'hui aux grandes structures de se tourner vers ces quartiers plutôt que soutenir les projets qui s'y développent, qui émergent, ne change-t-il pas la perspective de l'intervention artistique pour la réinscrire dans des logiques passées et cela malgré les bonnes intentions. Alors que des voies intermédiaires étaient apparues, riches de sens commun, celles-ci ne risquent-elles pas d'être fragilisées, plus que d'autres par les éléments de la crise, les repositionnements institutionnels réamorçant des lignes de frontières et des clivages que nous pensions pour partie obsolètes.

À lire sur cette question : Paul Ardenne, *L'art contextuel* (Flammarion-Champs), Nicolas Bourriaud, *L'esthétique relationnelle* (Les Presses du Réel).

Centre Culturel Colombier. Ouvert du lundi au vendredi de 13 h à 19 h 30, 5 place des Colombes 35000 Rennes tél 02 99 65 19 70 <http://www.centrecolombier.org>

« On peut être inquiets sur l'avenir de ces interventions artistiques dans les quartiers. »

Les artistes d'« Au bout du plongeur » font revivre Tizé

RÉSUMÉ > *L'association Au bout du plongeur s'est établie au manoir de Tizé. Au bord de la Vilaine, aux confins de Thorigné et Cesson, des artistes y viennent passer quelques jours ou quelques semaines, échanger avec d'autres artistes, avec le public, avec les membres de l'association. Ce centre d'aide à la création artistique est classé « équipement culturel d'intérêt communautaire » par Rennes Métropole.*



TEXTE > **BERNARD BOUDIC**

Au bout du plongeur... Quel drôle de nom pour l'association qui a investi le joli domaine de Tizé, aux confins de Thorigné-Fouillard et de Cesson-Sévigné! Il est vrai que la Vilaine borde ce manoir du 13^e siècle connu pour sa façade percée d'élégantes arcatures qui éclairent un bel escalier à vis. Mais ici pas de piscine, ni de plongeurs. Juste un centre d'aide à la création artistique qui redonne vie aux bâtiments sauvés de la ruine par la commune de Thorigné qui les mura en 1984 dans l'attente d'une renaissance.

Celle-ci est venue d'un groupe de neuf personnes, unies par une même conception de l'art et de la vie, soucieuses d'éclairer les processus de la création et de la favoriser. Cinq sont artistes, metteurs en scène, marionnettiste, scénographe. Quatre viennent d'autres univers, très proches tout de même : programmatrice de films, commissaire d'exposition, ancien directeur d'équipement culturel et psychologue en hôpital psychiatrique où l'on connaît bien l'apport des arts comme moyen thérapeutique.

BERNARD BOUDIC est membre du Comité de rédaction de *Place Publique*

Un groupe de neuf personnes unies par une même conception de l'art et de la vie





«Être les acteurs du côtoïement, du frottement entre plusieurs pratiques.»

Un projet utopique

« J'étais le seul à connaître tous les autres, raconte Dominique Chrétien, qui fut pendant treize ans directeur de l'Aire Libre à Saint-Jacques-de-la-Lande. On se croisait dans des expositions, à la sortie d'un cinéma, dans le hall d'un théâtre. Et on se disait que ce serait formidable si, dans ce monde très cloisonné de l'art, acteurs et musiciens, metteurs en scène et plasticiens, chanteurs et chorégraphes pouvaient se rencontrer, échanger, se connaître, s'apprécier et travailler ensemble ». Au bout du plongeoir était né. Ne restait qu'à... plonger.

« Mais en 2005, quand on nous a proposé de nous installer ici, tempère Dominique Launat, notre projet était jugé tout à fait utopique, voire irréalisable ! On devait avoir bonne mine : les gens nous ont suivi, mais personne ne pensait qu'on réussirait ».

Les acteurs du côtoïement

La création artistique – c'est de cela qu'il s'agit, pas de diffusion – reste en effet, dans bien des cas, un acte intime et solitaire à l'instar de l'écrivain, seul devant sa page blanche. « C'est souvent vrai, dit Mirabelle Fréville. Mais prenons le cas de Marc Loyon, un photographe avec qui nous travaillons sur les environs du manoir. Il opère seul avec son appareil. Il fait de la photo. Pourtant, si nous lui proposons de passer ses photos à un réalisateur, à un comédien, à un musicien, il va en sortir autre chose, un diaporama par exemple où vont se conjuguer plusieurs talents. Voilà ce que nous voulons favoriser ».

« Nous avons voulu être les acteurs du côtoïement, dit Dominique Chrétien, du frottement entre plusieurs pratiques, du mélange interdisciplinaire. Notre intuition était bonne. Beaucoup d'artistes souffrent de ne pas connaître le travail des autres. Au manoir, nous offrons justement un lieu de résidence, de rencontres, des salles de travail, de répétition où des artistes de disciplines différentes peuvent se croiser, se fréquenter, se parler, échanger, s'enrichir du travail des uns et des autres. Mais si un artiste souhaite rester seul un moment pour réfléchir à son travail, bien sûr c'est possible ! » A Tizé, tout est proposé, rien n'est imposé. Tizé est un lieu ouvert.

Pas de barrière, pas de sonnette

« Ici, on rentre et on sort facilement. Pas de barrière, pas de sonnette. Quand les artistes sont présents, les portes

sont ouvertes, dit Mirabelle Fréville. Les joggeurs font le tour des bâtiments. Les promeneurs vont et viennent. L'autre jour, deux personnes âgées qui passaient à vélo se sont arrêtées pour écouter pendant un quart d'heure une répétition de musiciens. » Les artistes le savent : ils peuvent tout d'un coup se trouver face à un visiteur qui a poussé la porte. Parfois, ils ont même besoin de cette présence du public, de ses questions, de ses hochements de tête approbateurs ou de ses moues de perplexité même si l'on est ici dans la phase de recherche, parfois très en amont de l'œuvre aboutie. C'est la deuxième forme du côtoïement qui n'est pas réservée à un public de connaisseurs ou de spécialistes.

Ces rencontres avec le public peuvent être le fruit des hasards de la promenade. Elles peuvent aussi être provoquées, organisées comme lors des « 7 ouvert ! » chaque 7 du mois à 18 h 30 ou selon des rythmes plus aléatoires annoncés par le journal de l'association ou bien lors de manifestations programmées comme lors de la Journée du patrimoine où deux cents personnes ont participé à une visite chorégraphiée du manoir.

« La metteur en scène Marie Lelardoux, raconte Mirabelle Fréville, avait besoin de rencontrer, pour un travail sur la notion de ruines un maçon, un archéologue et un psychiatre. Nous l'avons aidée. Elle les a d'abord rencontrés seule, puis lors d'une réunion publique où une cinquantaine de personnes ont échangé. Des gens peuvent venir s'immiscer à un moment donné dans le processus de création, le questionner et l'enrichir ».

Des artistes très entourés

Artistes entre eux, artistes avec le public, mais aussi artistes et association. C'est le troisième côtoïement. Quel bonheur parfois, pour un artiste qui se remet en cause, qui cherche sa voie, qui se trouve bien seul... au bout du plongeoir d'avoir à sa disposition la solide expérience d'un... « maître-nageur », qu'il soit metteur en scène ou ancien directeur de salle ou psychologue !

« Un artiste qui vient à Tizé a généralement été choisi par nous, précise Dominique Chrétien. Les moyens mis à sa disposition, non seulement en matériels, mais aussi en possibilité de dialogue, de contacts, de réseaux ont été définis. Comme nous ne pouvons pas offrir de bourses trop conséquentes, nous essayons de mutualiser les moyens de plusieurs associations de notre connaissance qui vont chacune apporter sa compétence ».

Les rencontres avec le public peuvent être le fruit des hasards de la promenade.

Dominique Chrétien devant le manoir de Tizé. Photo Marc Loyon



Ainsi entourés, « coachés » oserait-on, les artistes en résidence à Tizé peuvent mener leurs recherches jusqu'à la production d'œuvres abouties qui iront s'exposer ailleurs, signes concrets d'un bouillonnement créatif qui ajoute d'autres étapes à celles qui ont marqué l'évolution du manoir.

Les neuf compagnons du départ sont toujours là

Sept ans après la création de l'association, les neuf compagnons du départ sont toujours là. Ils sont quatre, ce jour de novembre, autour d'un café, dans les bureaux conçus au-dessus de l'ancienne étable par le plasticien britannique Charlie Jeffery. Escalier en bois brut, meubles en carton : l'équipement est... rustique. Mais l'ambiance

souriante et chaleureuse. Chacun écoute l'autre avec un grand respect, parle avec douceur et cherche sans esbroufe à faire avancer la discussion.

« C'est une satisfaction, dit Dominique Chrétien. Notre association existe et elle dure ! C'est dans des choses très simples, quotidiennes que se mesure l'harmonie d'un groupe ». Nathalie Travers complète « Nous avons inventé un fonctionnement démocratique. Il n'y a ni hiérarchie ni rôles cristallisés. Nous modifions les règles du jeu quand elles ne nous conviennent plus. La liberté de parole est totale. Les désaccords se disent tranquillement. Et nous avançons ».

Restaurer Tizé, imaginer ViaSilva

En hiver, Au bout du plongeur se met au chaud dans





des établissements amis qui l'hébergent chacun un semaine ou quinze jours : au Théâtre de poche de Hédé, au lycée agricole du Rheu, au centre culturel Le Quartz à Brest... Ce nomadisme est aussi une autre forme de côtoiement. Au printemps, l'association réintègre le manoir de Tizé. 2012 sera seulement la deuxième année de vie de la convention triennale signée en 2010 avec Rennes Métropole. Aidé aussi par le conseil général et le conseil régional, soutenu par la ville de Thorigné et la Direction régionale de l'action culturelle, Au bout du plongeur vit avec un peu plus de 100 000 € de budget annuel et un salarié à temps partiel. « Notre souhait, dit Mirabelle Fréville, ce serait de mieux accompagner les artistes et de mieux accueillir le public ».

Au bout du plongeur a aussi d'autres rêves : celui de s'engager dans la restauration du manoir (« Nous sommes très respectueux du passé », dit Dominique Chrétien) et celui d'être partie prenante du futur écoquartier ViaSilva. La restauration se prépare avec trois architectes qui travaillent à préciser les propositions que l'association présentera à Rennes Métropole. Quant à la nouvelle ville qui s'annonce pour 2040, on y est déjà : Au bout du plongeur s'est associé à Cesson-Sévigné et Thorigné-Fouillard (en partenariat avec les associations Cesson Mémoire Patrimoine et Cité Art Patrimoine) pour faire découvrir leur patrimoine bâti et naturel. L'avenir a tellement besoin du passé...

La galerie Mica met en valeur artistes et artisans de la région

C'est un lieu modeste qu'on trouve, avec un peu d'attention, à La Brosse, au bout d'une impasse, à droite de la route du Meuble en direction de Saint-Malo. Michael Chéneau a créé là, il y a dix ans, un commerce d'antiquités et de brocante qui s'est peu à peu transformé en galerie d'art contemporain et de design. « Qu'on soit situé en périphérie de Rennes est significatif, dit-il. Ici, on peut se garer ou venir en bus. Il y a de l'espace (250 m²). Du coup, on peut y exposer de très grands formats ».

C'était le cas par exemple en fin d'année dernière avec quatre grandes toiles de Karim Ould, un peintre rennais qui a fait ses études d'arts plastiques à Rennes 2 et continue par ailleurs à travailler dans un centre pour handicapés. Quatre toiles très colorées, géométriques et abstraites mais pourtant venues d'une réalité (façades d'im-

meubles, codes chromatiques d'emballages ordinaires) que l'artiste agrandit démesurément et ainsi transfigure avec une précision pourtant millimétrique.

Matali Crasset, le plasticien et les artisans

Jusqu'au 25 février, Matali Crasset, grande figure du design contemporain, a pris la suite avec Infrasons. En association avec le rennais Damien Marchal qui se définit comme « plasticien sonore » et utilise le son comme matériau, elle présente des objets inédits inspirés de l'univers du son (haut-parleur, porte-voix, corne de brume...) et réalisés en sycamore par trois artisans de la région, Alain Larcher, tourneur sur bois à La Chapelle-Bouëxic, Xavier Bonsergent (Prototype Concept), ébéniste à Mordelles, et Olivier Guilbaud, doreur à Rennes.

Suivra – Michaël Chéneau, on l'a compris, veut promouvoir les artistes de la région – une exposition de travaux communs d'étudiants des Beaux arts de Rennes, Brest, Quimper et Lorient avec le centre d'art verrier de Meisenthal en Moselle.

On l'imagine, Michaël Chéneau ne donne pas dans la facilité : « Mica est une entreprise privée... Oui, consent-il, c'est difficile. Par ailleurs, j'ai créé une association, Libre art bite, dont le siège est à Rennes. Elle présente chaque année une exposition dans plusieurs lieux publics pendant trois ou quatre mois. En 2011, nous avons investi le centre commercial Colombia, les halles centrales, la chambre de métiers et, ici, la galerie ». Libre arbitre fonctionne grâce à quelques subventions et surtout grâce au mécénat d'entreprises (une quinzaine, de la région rennaise et de Vannes, d'un à trois mille salariés) qui lui apporte environ 80 % de son budget.

La galerie est ouverte du mercredi au samedi de 15 h à 19 h. Il faut y aller et s'y attarder : Michaël Chéneau présente volontiers, dans un langage humble et simple, ses amis artistes et artisans.

Galerie Mica Route du meuble La Brosse
35760 Saint-Grégoire (en direction de Saint-Malo, tourner à droite, 50 m après le magasin Cuisinella ; par le bus, ligne 68, arrêt La Brosse. Tél. 06 77 74 35 31 ou 09 79 09 17 31 contact@galeriemica.com

Au bout du plongeur rêve aussi de s'engager dans la restauration du manoir

Un « musée éphémère » dans l'immeuble désert avant destruction

RÉSUMÉ > *Le Balleroy est un immeuble de 116 logements voué à disparition. Cet automne, on y a installé un « musée éphémère », lieu d'exposition né de la rencontre féconde entre locataires et artistes sous le signe du souvenir. Quand l'art donne sens au passé, sans larmes mais dans la joie d'une humanité reconquise.*



TEXTE > **CLAUDE SCHOPP**

Ce grand immeuble de Maurepas dans le quartier du Gast s'écroulera au printemps pour faire place à une station de métro. Il s'agit d'un bâtiment de logements sociaux emblématique des années 60 et de la population ouvrière que Rennes accueillit en ces temps de décentralisation industrielle. Le Balleroy est un condensé de l'histoire de ce premier quartier de « grands ensembles » urbain que fut Maurepas.

En avril 2011, un an avant la disparition annoncée, l'association l'Étincelle a pu investir cinq appartements vides. Une véritable aventure. « Les habitants les artistes font de leur immeuble un lieu de mémoire », proclamait l'affiche invitant les voisins à entrer dans la danse !

Plusieurs mois de travail, de création et de rencontres. Et le moment fort arrive. Du 17 septembre au 13 novembre, 5 000 visiteurs ont pu découvrir en famille ou en groupes ces « traces d'humanité » comme disait l'un d'eux. Les appartements transformés de manière ludique avec, au passage, des informations sur les chamboulements que connaîtra Maurepas dans les quinze ans à venir.

CLAUDE SCHOPP est
président de l'association
Étincelle





« Le musée éphémère voulait apporter sa contribution à la dynamique du quartier. »

Construire une manifestation culturelle pour parler et pour faire parler du projet urbain, certes, l'idée n'est pas neuve puisque Lorient, Saint-Quentin et Joué-lès-Tours avaient précédé Rennes. Mais pour parvenir au résultat "musée éphémère", une mobilisation importante a dû se mettre en œuvre. À commencer par le soutien financier d'une palette d'institutions dont la Caisse des dépôts constituait la tête de pont. Surtout, le réseau associatif de Maurepas fut sollicité. On sensibilisa les habitants lors des événements de quartier tels que la Fête du voisinage. Le musée éphémère voulait vraiment s'inscrire dans la vie culturelle du quartier et apporter sa contribution à la dynamique du quartier.

Trois mois d'ateliers

Le premier temps printanier fut consacré à la mise en place de groupes d'expression collective avec une artiste. C'est là qu'émergèrent les idées, les thèmes qui plus tard serviront de supports aux ateliers de création. Quinze thèmes reflètent de la vie communautaire du Balleroy, les joies, les peines de plusieurs générations : l'information envahissante, laisser son empreinte, le jardin d'intérieur, la case à voyages, les vêtements du Balleroy, 60, années rock n'roll, Maurepas quartier avant-gardiste... et bien d'autres encore.

Ensuite, les trois mois d'ateliers furent un bouillonnement intense d'émulation collective entre artistes et habitants. L'Étincelle avait souhaité que les habitants jouent un rôle majeur dans la définition des thèmes. C'est ainsi que les quinze artistes professionnels engagés à leurs côtés ont su traduire ces expressions. Leur rôle a été déterminant pour mettre de la couleur artistique dans les projets tout en y ajoutant la touche personnelle de leur démarche artistique. Les ateliers furent aussi, pour les habitants des lieux d'apprentissage de techniques, de confortation de potentialités de création.

Un art vivant

Après de longues discussions le choix artistique a été de privilégier l'expression visuelle, d'où l'importance dans les réalisations des productions graphiques et plastiques en particulier. Les mots étaient forts, ils se retrouvent parfois sur les murs, mais nous ne voulions pas nous la jouer trop nostalgiques !

Le livre d'or où de nombreux habitants ou anciens

locataires ont laissé une trace de leur visite parle « d'une œuvre d'art visuelle et sonore de grande qualité, d'un voyage d'une grande humanité ». On note surtout cette remarque : "la mémoire est une gardienne fantasque qui pourra nourrir l'imaginaire de chacun."

Les visiteurs s'arrêtent devant cette sculpture représentant un habitant en "prise de tête" devant un mur de lamentations médiatiques ou face aux mots éparses. Ou devant les silhouettes qui semblent vivantes dans la salle « laisser son empreinte », la tiédeur paisible de la chambre d'enfant ou le futur quartier de 2025 en trois dimensions... Plus que des discours, ce sont ces émotions ressenties, de la vie qui passe, des moments frileux ou délicieux qui sont évoqués à travers ces fresques des migrations "de la campagne à la ville" ou de l'accueil des travailleurs venus d'ailleurs.

La dimension artistique, atout majeur

Le « musée » devint vraiment une belle récompense pour les habitants qui ont porté le projet, mais aussi pour les artistes : peintre, calligraphe, scénariste, couturière, sculpteur, cartoniste, créateur d'innovation technologique, chorégraphe... qui ont contribué à faire vivre ces pans de vie et les interrogations multiples.

« Musée éphémère », la banderole de quinze mètres barrant le fronton du Balleroy était parfois regardée avec circonspection par les riverains. Sans doute le mot « musée » faisait-il un peu hésiter à pousser la porte... Et pourtant, elles y sont souvent revenues les familles, avec leurs amis ou leurs voisins. En découvrant qu'avec de l'art on peut aussi parler d'eux, de leur environnement avec humour et fantaisie. Peut-être ces visites auront-elles déclenché chez eux l'envie de nouvelles découvertes ?

Le concept de musée éphémère et l'utilisation de ces pratiques artistiques pour aborder des choses aussi sérieuses que le projet urbain, le fait que l'Étincelle le présente comme un outil pédagogique a sans doute surpris. Au bout du compte, le plus grand bonheur aura été de recevoir ces nombreux habitants. Et si nous avons contribué à semer des interrogations, ce n'est que cerise sur le gâteau !

« Ils découvrent qu'avec de l'art on peut aussi parler d'eux, avec humour et fantaisie. »

Dans un appartement, un travail calligraphique de Mohammed Idali





L'artiste Yves Trémorin rayonne à partir de Rennes

RÉSUMÉ > *Artiste renommé et très actif dans le champ de l'art photographique, Yves Trémorin ne renie pas son ancrage rennais. Au contraire, il l'a toujours revendiqué. Dans cet entretien, il souligne aussi la « chance » de Rennes d'être dotée de multiples ressources dans le domaine de l'art. Mais il se fait aussi l'écho des inquiétudes du milieu quant à l'avenir.*



PROPOS RECUEILLIS PAR > **CHRISTINE BARBEDET**

Yves Trémorin s'est fait un nom dans la photographie contemporaine tout en restant Rennais. Photo Christine Barbedet



Rencontré en novembre, Yves Trémorin œuvrait à la dernière présentation en France, de l'exposition *La dérivée mexicaine*, fruit d'une résidence menée au Mexique dans le cadre du projet Breizh-Mex. Il prépare une exposition de photographies prises au microscope électronique et une commande pour le Pôle image de Haute-Normandie, autour des Vikings et des mythes et traditions des Normands. « Je travaille sur l'image. Je m'interroge sur la photographie et son sens, en développant une pensée pour représenter le monde. Je travaille sur la forme où je joue de la pensée préconçue de celui qui regarde. Je suis un artiste et un photographe, l'un n'exclut pas l'autre ».

Né à Rennes en 1959, Yves Trémorin a suivi des études supérieures de mathématiques et a commencé sa carrière de photographe dans les années 80. En 1986, il crée le groupe *Noir Limite*, un collectif qui fonctionnera plusieurs années. Travaillant la vidéo et la photonumerique, il est l'auteur de nombreuses expositions à Caen, Rouen, Paris, Le Mans, mais aussi en Bretagne.

Expositions actuelles : *La dérivée mexicaine*, centre photographique d'Ile-de-France à Pontault-Combault (Sente-et-Marne), du 28 janvier au 15 avril 2012 ; *Soleils noirs*, galerie Michèle Chomette, 24 rue Beaubourg, 75003 Paris, du 11 janvier au 3 mars 2012.

PLACE PUBLIQUE > Vivre et travailler à Rennes, est-ce difficile en tant qu'artiste contemporain ?

YVES TRÉMORIN > Au cours des années 80 et encore aujourd'hui, ce n'était et ce n'est pas simple, vu l'État centralisé dans lequel nous vivons. En termes de recherches de financement, c'est plus complexe. D'autant plus que je travaille beaucoup à Paris. Au départ, j'ai tout de suite voulu montrer mon travail ailleurs, en France, en revendiquant le fait de vivre à Rennes. Je fréquente les vernissages et je rencontre de nombreux artistes. Gilles Mahé est un exemple. Il vivait à Saint-Briac, loin de la scène parisienne, tout en motivant la scène bretonne et en gardant des liens parisiens. À l'international, cela ne change rien d'être Rennais. La difficulté est d'être artiste français à l'étranger, avec une politique de représentation des artistes français peu efficace. C'est peut-être aussi lié à une certaine spécificité de l'art français.

PLACE PUBLIQUE > Quelle place a Rennes au niveau de l'art contemporain ?

YVES TRÉMORIN > Une impulsion supplémentaire et une pensée à long terme seraient nécessaires. Les lieux existent, mais faut-il encore qu'ils puissent fonctionner. Il y a cette réforme des écoles d'art, qui se met en place et, si elle est bien menée, elle semble prometteuse. On peine à comprendre certaines décisions, comme ce qui se passe autour de La Criée et du Frac : comment et pourquoi sont-elles prises ? Par exemple, les Champs-Libres, pour moi, c'est une fausse bonne idée. Le regroupement des entités en diminue la qualité. Quel rapport entre la bibliothèque et l'espace des sciences. L'abonné de la bibliothèque, va-t-il voir une exposition ? C'est un centre commercial de la culture. Je préfère le rayonnement à la concentration.

PLACE PUBLIQUE > Comment Rennes pourrait rayonner ?

YVES TRÉMORIN > Nous avons la chance d'avoir un centre d'art, un musée, un Frac, une biennale, une université, une école d'art, des structures comme Lendroit, des galeries privées, des jeunes qui montent des galeries, ... il faut les soutenir et leur faire confiance. Nous avons la chance d'avoir des équipes de professionnels bien ancrées et qui font un travail très pointu sur le terrain. Mettons les ensemble à travailler, ce qui ne veut pas dire diviser leurs moyens, mais les augmenter pour leur permettre de dé-

velopper des projets intéressants, en faisant le lien. Si on compresse, cela devient du MP3.

PLACE PUBLIQUE > Existe-t-il un marché de l'art à Rennes ?

YVES TRÉMORIN > Il y a quelques collectionneurs. Le marché de l'art est surtout lié à la commande publique. On pourrait citer l'astuce nantaise, d'avoir transformé les œuvres d'art en patrimoine touristique, avec Estuaires, un public nombreux et des budgets pharamineux. Nous sommes dans un monde de communication. La mise en valeur de l'art contemporain demande une bonne communication.

PLACE PUBLIQUE > L'art contemporain ne souffre-t-il pas des querelles de chapelles ?

YVES TRÉMORIN > Querelles de chapelles, individualisme... pour les artistes sans doute, mais aussi pour le public. Ce qui me frappe est le manque de passerelle entre les différents milieux. Quand il y avait l'espace d'exposition du Frac au TNB, le public des spectacles n'avait pas la curiosité d'aller voir les œuvres présentées. Plus que le discours ce qui prime ce sont les œuvres. Écoutons, regardons, pensons les œuvres !

« On peine à comprendre certaines décisions »





Raphaële Jeune, commissaire d'exposition « Une ville crée de la valeur quand elle est audacieuse »

RÉSUMÉ > *Raphaële Jeune est arrivée en 2007 à Rennes pour diriger les deux premières biennales d'art contemporain. Quatre ans plus tard, son contrat terminé, elle a choisi de rester dans la capitale bretonne. Elle témoigne de son expérience de travail dans cette ville et des qualités de sa scène artistique. Toutefois, elle plaide pour davantage d'audace et de lisibilité.*



TEXTE > **RAPHAËLE JEUNE**

C'est après avoir remporté un concours international pour la création d'une biennale d'art contemporain à Rennes que je m'y suis installée, en 2007. J'avais proposé un projet qui allait au-delà d'une simple exposition et interrogeait la notion de valeur d'un acte de production par la rencontre entre des artistes et le monde de l'économie et du travail. Ce qui allait devenir les Ateliers de Rennes était dû à l'initiative d'un mécène rennais, le groupe Norac, et il fallait créer toute l'infrastructure pour organiser cette nouvelle manifestation, ce que j'ai fait avec mon association Art to be.

La première édition, intitulée *Valeurs croisées*, a eu lieu en 2008, et la seconde, *Ce qui vient*, en 2010. Toutes deux se sont tenues au Couvent des Jacobins, rouvert spécialement après des années d'inoccupation, et dans de nombreux autres lieux: le Musée des Beaux-Arts, l'École des Beaux-Arts, la Criée, le Triangle, le Centre culturel Colombier, l'Université Rennes 2, le Grand Cordel, 40mcube, et dans l'espace public. L'événement a accueilli environ 40 000 visites la première fois et 50 000 la deuxième.

RAPHAËLE JEUNE est commissaire d'exposition indépendante, basée à Rennes, où elle a dirigé les deux premières biennales d'art contemporain (*Valeurs croisées* en 2008 et *Ce qui vient* en 2010) avec son association Art to be. En 2011, elle a organisé *En attendant la montée des eaux* à l'Espace Art Contemporain de La Rochelle et a été commissaire invitée de la Maison populaire de Montreuil. Raphaële Jeune est présidente de l'association nationale C-E-A (Commissaire d'exposition associés) dont la vocation est de faire connaître et de structurer l'activité des commissaires d'exposition en France. Elle mène une recherche sur la notion philosophique d'événement dans l'art contemporain et dirige l'association Art to be.

Venue à Rennes diriger les deux premières biennales d'art contemporain (2008, 2010), Raphaële Jeune s'y est installée.



Je connaissais Rennes de réputation

Avant cette aventure, rien ne me prédisposait à venir dans cette ville, où je n'avais jamais mis les pieds. Je la connaissais de réputation, comme un lieu de vie agréable, une cité culturellement active, sans toutefois m'y intéresser spécifiquement. Ayant vécu à Berlin, Cologne et Paris, où les scènes artistiques sont foisonnantes et internationales, je n'avais pas encore connu cette échelle urbaine où l'art se joue sur un périmètre forcément plus concentré et moins cosmopolite. Je suivais bien sûr de loin en loin l'activité des lieux rennais d'art contemporain, la plupart du temps de qualité, mais sans avoir l'opportunité de les visiter, et je connaissais le travail de quelques artistes, critiques d'art ou chorégraphes qui y étaient installés.

C'est donc avec un regard neuf sur les réalités locales que je suis arrivée, et la mission qui m'était confiée m'a d'emblée amenée à nouer des relations avec la plupart des acteurs de l'art contemporain.

La manière dont j'ai été accueillie par la scène artistique rennaise se confond avec la manière dont la biennale elle-même était accueillie: une attente forte, une grande disponibilité à l'échange et à la collaboration, une accessibilité très appréciable des décideurs, mais aussi des interrogations sur le devenir du paysage de l'art contemporain rennais avec cette nouvelle venue. La biennale allait-elle faire de l'ombre aux acteurs plus petits: associations, centres culturels, etc. ou au contraire, allait-elle renforcer leur visibilité en attirant un public nouveau?

Les financements qui devaient lui être alloués par les instances publiques territoriales n'allaient-ils pas être soustraits à des projets moins spectaculaires mais tout aussi importants pour l'équilibre culturel à long terme?

Il me semble que ces inquiétudes légitimes des premiers instants ont été apaisées par l'installation progressive de l'événement dans le paysage, et cette tendance devrait se poursuivre avec sa troisième édition en 2012, organisée par une nouvelle association, Lucidar, dirigée par Anne Bonnin.

Contribuer à l'attractivité culturelle

En effet, obéissant à une norme internationale implicite, une biennale a pour vocation de toucher un pu-

blic élargi, bien au-delà de la région et du petit cercle des amateurs et des spécialistes, ce qui contribue à accroître le rayon de visibilité d'une scène locale, phénomène dont bénéficient les artistes et les lieux de diffusion de l'art qui y sont implantés. Il est à parier que d'ici cinq ou dix ans, on pourra dire que la création des Ateliers de Rennes a contribué à l'attractivité culturelle de la capitale bretonne, tout comme Estuaire sert celle de Nantes. Il faut donc souhaiter qu'ils perdurent.

Concernant les deux projets que j'ai eu la chance de mettre en place, s'ils s'inscrivaient dans un tel format de biennale, c'est-à-dire d'événement « spectaculaire » d'une certaine ampleur (de nombreux artistes exposés en même temps, avec des œuvres inédites la plupart du temps, et parfois monumentales), ils étaient aussi empreints d'un désir d'aborder des préoccupations de fond, directement en prise avec notre système économique actuel et les représentations sociales, culturelles et politiques que celui-ci véhicule: pour *Valeurs croisées*, les quelque soixante artistes portaient un regard critique sur la marchandisation du monde, dont les différents composants sont de plus en plus ouvertement évalués sous l'angle du chiffre et de la rentabilité, et pour *Ce qui vient*, je proposais à presque autant d'artistes d'interroger notre relation à l'avenir, devenue problématique avec la fin du progrès et l'inquiétude devant la transformation des conditions d'existence sur notre planète.

Dans les deux cas, il s'agissait de voir comment les créateurs traduisent ces états de fait dans leurs œuvres, et aussi de leur proposer un contexte conceptuel spécifique pour produire de nouvelles formes. Afin d'établir un dialogue avec leurs productions, j'ai invité des penseurs à alimenter la réflexion en amont, en aval et pendant le temps de l'événement. Il s'est ainsi construit autour de ces deux projets une forte impulsion intellectuelle propice à enrichir des processus d'écriture artistique ainsi que deux importantes publications.

Cette ville a un potentiel

Aujourd'hui toujours basée à Rennes, car y appréciant la qualité de vie et des artistes qui y sont implantés, je travaille comme commissaire indépendante dans différentes géographies mais j'ai aussi le désir d'œuvrer sur place. Il me semble que cette ville a un potentiel pour accueillir des projets déployant une intensité critique et in-

« J'avais proposé un projet qui allait au-delà d'une simple exposition. »

À Rennes, « une attente forte, une grande disponibilité à l'échange et à la collaboration »





telle, touchant des préoccupations ancrées dans les grands questionnements artistiques de l'époque, dans les modes de vie et les rapports sociaux, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs.

Si on la trouve dans le champ chorégraphique grâce au Musée de la danse de Boris Charmatz, cette dimension manque un peu dans le champ de l'art contemporain, installé dans une certaine routine. Je pense que la scène artistique ne souffrirait pas d'être plus expérimentale, plus ambitieuse dans ses interrogations sur la place de l'art dans le monde d'aujourd'hui. Les Ateliers de Rennes peuvent y pourvoir tous les deux ans, mais que se passe-t-il dans l'entre-temps? Comme c'est le cas pour la danse, il faudrait parvenir à mieux déconstruire les habitudes, créer un contexte qui permette de prendre des risques artistiques et intellectuels, où se croisent de multiples enjeux et de multiples énergies venues de tous horizons.

« Je pense que la scène artistique ne souffrirait pas d'être plus expérimentale, plus ambitieuse. »

De l'audace!

Pour finir, à l'instar de beaucoup de mes confrères du champ artistique, j'éprouve le besoin d'une plus grande lisibilité de la politique culturelle de la Ville, car les derniers développements (incertitudes sur le sort de la Criée, restructuration du projet de la Brasserie Kronenbourg en salle d'exposition polyvalente sans direction artistique) ne sont pas des signes très moteurs. Comme eux, je reste persuadée qu'une ville crée de la valeur à moyen et long terme quand elle est audacieuse et sait exprimer ses visions propres, ses convictions et un engagement auprès des créateurs et de leurs intuitions, lesquelles ne sont pas toujours confortables ni directement solubles dans la médiation et l'action sociale.

Et tous les ingrédients sont là: une scène d'artistes émergents issus des écoles de la région, des artistes confirmés de grand intérêt, de jeunes commissaires issus du Master des métiers de l'exposition de l'Université Rennes 2, formation unique en son genre, des Archives de la critique d'art, des lieux de diffusion et des associations engagés auprès des artistes ainsi qu'une manifestation d'ampleur comme les Ateliers de Rennes.

Une nouvelle scène artistique rennaise émerge

RÉSUMÉ > *Une nouvelle génération de jeunes artistes est en train d'émerger à Rennes. Ceci grâce à un écosystème (lieux, instances, réseaux) qui favorise la création. Aujourd'hui, la « scène rennaise » de l'art contemporain s'exporte un peu partout en France et dans le monde, contribuant à l'attractivité de notre métropole. Raison de plus pour ne pas relâcher l'effort, plaide Patrice Goasduff.*



TEXTE > **PATRICE GOASDUFF**

« Vit et travaille à Rennes »

Ils ont entre 25 et 35 ans et présentent leur travail au niveau local, régional et national. Ils ont des pratiques novatrices, parfois déroutantes, et participent tous activement à cette scène émergente rennaise qui s'exporte. Ils se nomment Antoine Dorotte, Laurent Duthion, Julie-Christine Fortier, Nikolas Fouré, Angélique Lecaille, Briac Leprêtre, Damien Marchal, Benoit-Marie Moriceau, Samir Mougas, Yann Sérandour pour n'en citer que quelques uns.

Ils ont été formés dans des écoles d'arts ou des universités de Bretagne ou d'ailleurs et chacun à sa manière développe un travail singulier qui fait écho à l'architecture, l'urbanisme, l'archive, l'histoire de l'art, la conquête de l'espace, la mythologie, les mutations biologiques, le tag, la BD, les jeux vidéos...

Ils font partie de ces artistes qui n'ont pas choisi un médium unique comme moyen d'expression mais préfèrent en expérimenter plusieurs, passant aisément de l'aquarelle à la sculpture (Briac Leprêtre), de l'installation à la photographie (Benoit-Marie Moriceau), de la gravure à la vidéo (Antoine Dorotte), de la manipulation génétique à l'art culinaire (Laurent Duthion), de l'eau-forte à la mosaïque (Nikolas Fouré).

PATRICE GOASDUFF est artiste, réalisateur et dirige avec Anne Langlois l'espace d'exposition 40mcube à Rennes.

Patrice Goasduff





Une œuvre de Benoît-Marie Moriceau : un hôtel particulier de l'avenue du Sergent-Maginot enrobé de noir en novembre 2007 avant sa destruction.



Ces jeunes artistes, comme on les nomme également, ont des points communs : celui de pratiquer le dessin - qu'ils manient avec virtuosité - sous toutes ses formes, dans tous les formats et sur tous les supports. Ils font partie d'une génération en mouvement qui ne cesse de circuler, de se déplacer ici et là où l'art contemporain se montre. Ils exposent en France et à l'étranger, dans des espaces associatifs, alternatifs, des galeries privées, des centres d'art, des Fonds régionaux art contemporain, des musées, des institutions prestigieuses comme le Musée d'art

moderne de la Ville de Paris ou le Palais de Tokyo, devenus des références en termes d'art contemporain en France. Ils exposent également dans des espaces extérieurs publics ou privés, répondent à des commandes publiques et des « 1 % artistique ». Ils sont pour la plupart représentés par des galeries de Nantes, Bordeaux ou Paris qui diffusent leur travail auprès de collections publiques et privées et ce, pour certains d'entre eux, au niveau européen.

Ces artistes, indépendants et entreprenants, qui en-

tiennent des réseaux professionnels et médiatiques nationaux, proposent une production artistique que l'on peut qualifier d'émergente.

L'émergence, un phénomène artistique

Le terme d'émergence est généralement lié à des secteurs de la recherche comme la physique, la biologie, l'écologie, la socio-économie, la linguistique et autres systèmes dynamiques comportant des rétroactions. Ce terme désigne l'apparition soudaine de nouvelles caractéristiques à un seuil critique de complexité. On peut qualifier un phénomène « d'émergent » lorsque l'ensemble fait plus que la somme de ses parties. Ce terme est également utilisé dans le champ de l'art pour qualifier de jeunes artistes qui « émergeraient » de la masse, en quelque sorte. Or il me semble que la définition peut être élargie et que ce terme peut être employé pour qualifier ce que produit un artiste au sein de son travail d'une part et au sein de la société d'autre part.

L'intégration du mot « émergent » au vocabulaire utilisé dans le champ de l'art induit l'idée selon laquelle la recherche existe dans le domaine culturel. La culture peut donc être apparentée à un domaine de recherche et les artistes à des chercheurs non spécialisés, ou plutôt pluri-spécialisés. À l'instar de Laurent Duthion qui développe depuis dix ans avec l'Institut national de recherche agronomique des recherches sur le polygreffage, technique qui consiste à associer par greffe plusieurs variétés et espèces d'arbres fruitiers (mirabelle, prune, abricot, amande, pêche).

Ces recherches ont abouti et les arbres fruitiers polygreffés sont aujourd'hui visibles au château d'Oiron (Deux-Sèvres). Cette collaboration fut possible parce que la finalité des recherches de l'artiste étaient esthétiques et non commerciales : l'Inra considérant comme supérieur l'échanges d'informations liées à cette recherche, ils ont décidé d'aider l'artiste dans sa démarche.

Le travail et la position de l'artiste sont complexes. L'artiste rassemble et réunit des sources et des domaines différents qu'il confronte dans ses œuvres et dans son travail. C'est un chercheur d'idées et de formes permanent. Il utilise les matériaux disponibles sur le marché, anciens ou nouveaux (parfois tout nouvellement commercialisés), nobles ou pauvres, neufs ou de seconde main, matériels ou immatériels. Il crée des rapprochements inattendus, com-

pile, lie et délie, analyse les rétroactions dans un but de recherche intellectuelle, esthétique, formelle, émotionnelle, pouvant d'ailleurs provoquer attirance ou rejet.

L'artiste choisit un matériau non seulement pour ce qu'il est mais aussi pour ce qu'il représente, pour l'information qu'il véhicule, et le rapproche d'un autre matériau pour des raisons similaires, opposées ou complémentaires. Leur rapprochement ne se réduira pas à une somme de matériaux mais à une somme d'informations. Le sens de l'œuvre n'est alors pas uniquement lié à sa forme, à ce qu'elle donne à voir, mais à un conglomerat d'informations.

Ainsi, selon notre définition, la proposition artistique produit de l'émergence, l'ensemble faisant plus que la somme de ses parties et adoptant un comportement caractérisable sur lequel la connaissance détaillée de ses parties ne renseigne pas complètement.

Cette manière de faire et de produire des œuvres, entretenue par un système de l'art local structuré en lien avec le réseau national et international, contribue à créer ce que l'on peut nommer une scène artistique rennaise.

Des atouts

Dans le système de l'art contemporain, la vitalité d'une scène artistique locale, comme régionale, dépend en partie de la qualité et de la diversité des infrastructures opérantes sur son territoire. Elle se mesure également au nombre d'artistes, de commissaires d'exposition, de critiques d'art et de galeristes qui choisissent d'y résider.

Rennes est une ville universitaire et d'études supérieures qui concentre plusieurs cursus en art contemporain (histoire et critique des arts, arts plastiques, École européenne supérieure d'art de Bretagne, écoles d'arts appliqués) accompagnés d'outils exceptionnels comme les Archives de la critique d'art. Des professionnels (artistes, critiques, commissaires d'exposition) sont formés sur ce territoire avant de s'envoler vers d'autres horizons. De nombreux directeurs de centres d'art et de Frac qui exercent aujourd'hui en France ont ainsi été formés en histoire de l'art à l'Université Rennes 2.

Différentes infrastructures publiques et privées défendent la création sur ce territoire : un centre d'art, une Biennale d'art contemporain, 40mcube, Standards, deux galeries privées, une galerie universitaire, un Fonds régional d'art contemporain, un Fonds communal, un

« On peut qualifier un phénomène « d'émergent » lorsque l'ensemble fait plus que la somme de ses parties. »





Fonds départemental, des centres culturels et autres structures satellites non dédiées. Parallèlement des dispositifs de soutien aux artistes et à la création existent. Ils ont été mis en place par les différentes collectivités territoriales et la Direction régionale des affaires culturelles (bourses à la création, aides à l'installation, ateliers...).

Malgré ces atouts, les artistes s'implantent peu sur le territoire et migrent vers Paris ou Nantes. On remarque également la quasi-absence d'un marché de l'art contemporain au niveau local, les collectionneurs se rendant à Paris pour faire leurs achats.

S'il est sain que les jeunes professionnels formés à Rennes partent de la ville et/ou de la région où ils ont étudié, la possibilité d'y revenir pour exercer sur et depuis ce territoire doit être envisageable pour eux. Ceci peut se faire s'ils trouvent un atelier à loyer modéré (ce qui est notamment permis avec les ateliers de la Ville de Rennes), s'ils trouvent des coproducteurs pour produire leurs œuvres, s'ils peuvent montrer leur travail dans des espaces d'exposition disposant de réseaux nationaux, bénéficier de résidences rémunérées, et s'ils ont la possibilité de vendre leur travail. Ce sont les conditions nécessaires pour convaincre les jeunes artistes de rester sur un territoire. Si les territoires n'offrent pas ces possibilités, les créateurs migrent vers ceux qui leur paraissent plus attractifs.

Pour retenir et attirer les artistes plus confirmés, les villes se doivent d'avoir d'autres qualités. Les artistes confirmés ont des besoins plus précis. Ils s'intéressent à la qualité des ateliers, des professionnels, de l'enseignement dispensé, des moyens de communication, à la diversité et surtout au savoir-faire des corps de métier présents...

Une scène artistique émerge quand, sur un même territoire, artistes confirmés, jeunes artistes, représentants d'institutions, collectionneurs et publics se côtoient et se rencontrent dans des lieux fédérateurs.

Aujourd'hui, ce dispositif, ce maillage de structures complémentaires permet l'émergence d'une scène artistique à Rennes. Sachons la développer, la défendre et la valoriser. Permettre son développement et empêcher son évasion représente un véritable enjeu de territoire car l'émergence créatrice participe à l'émergence économique et inversement.

Un enjeu pour le territoire

Si l'art et la culture sont, de manière générale, des vecteurs de développement territorial, la présence d'une scène artistique émergente forte dans le domaine de l'art contemporain représente un véritable enjeu local. Ces artistes sont des chercheurs qui bousculent ce qui se fait et la manière de le faire. Ils multiplient les techniques et technologies qu'ils utilisent. Ils ne peuvent de fait pas les maîtriser toutes. Ils réunissent donc des spécialistes et des compétences dans le but de développer leurs œuvres, à la manière d'un réalisateur qui s'entoure d'un cadreur, d'un monteur ou d'un preneur de son. Lorsque Benoît-Marie Moriceau réalise *Psycho*, et recouvre intégralement de peinture noire un hôtel particulier du centre-ville de Rennes, il travaille avec des producteurs, s'entoure de spécialistes en peinture biodégradable, d'alpinistes et d'un photographe afin de conserver les traces de cette œuvre.

Les artistes travaillent avec tous les corps de métier et font appel aux compétences de chercheurs spécialisés, d'industriels et d'artisans auxquels ils demandent souvent l'irréalisable dans un souci de précision et de perfection. Leurs interlocuteurs s'adaptent, font évoluer leurs techniques et process afin de répondre à leurs attentes. Dans ce réseau, chacun trouve son intérêt. L'artiste réussit à réaliser l'œuvre telle qu'il l'a imaginée. L'artisan, le chercheur ou l'industriel, grâce à la recherche artistique, fait avancer sa propre recherche et bénéficie d'un transfert de technologie qu'il pourra valoriser dans le secteur marchand. L'œuvre produite puis exposée devient alors une forme de vitrine pour l'artiste, le chercheur, l'artisan ou l'industriel. Elle montre une recherche et une maîtrise de techniques innovantes. Ce réseau est créateur d'intelligence ajoutée et contribue à l'identification d'un territoire comme un espace d'innovation.

Aujourd'hui le public rennais amateur d'art contemporain est de plus en plus nombreux. Il est demandeur d'expériences sensibles et novatrices que les artistes sont en mesure de lui offrir.

Un soutien amplifié à la création constituerait un véritable investissement productif et représenterait un signe pour les artistes de demain qui viendront à leur tour contribuer à faire de Rennes une place incontournable dans l'art contemporain d'aujourd'hui.

« Sachons développer, défendre et valoriser l'émergence d'une scène artistique rennaise. »

Ce qu'Alignement du XXI^e siècle apprend aux collégiens

CONTEXTE > *Professeur d'arts plastiques, Serge Bouvier entraîna ses élèves de Saint-Brice-en-Coglès dans l'aventure de l'« Alignement du XXI^e siècle » d'Aurélie Nemours, dans le quartier de Beauregard. Il raconte cette expérience d'appropriation de l'art contemporain par les enfants... C'est aussi une ode à la vertu des puissants monolithes de Rennes*



TEXTE > **SERGE BOUVIER**

Serge Bouvier (photo Yves Rousseau)

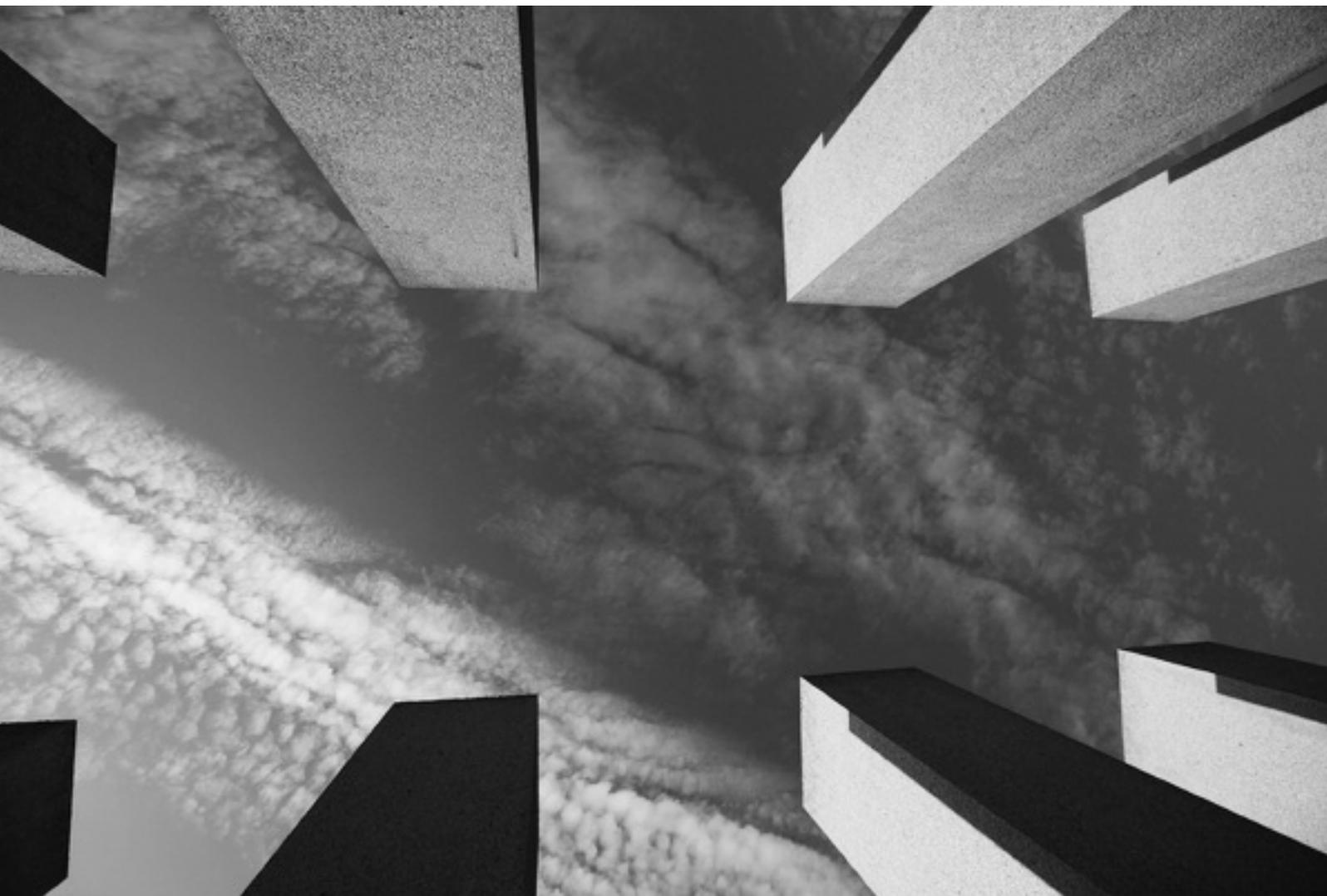


Au collègue Angèle Vannier, à Saint-Brice-en-Coglès, nous avons eu très tôt, dans les années 1980, un atelier de pratique artistique. Cette structure permit une ouverture sur le monde extérieur. Ainsi pour le projet de sculpture destiné à l'autoroute A84, tout proche, avons-nous sollicité un sculpteur de renom, Bernard Pagès qui avait plus que frôlé le mouvement Support(s) Surface(s) dans les années 60-70. Cela prit la forme d'un échange épistolaire intense entre les élèves et l'artiste. L'expérience dû s'arrêter en raison du veto de certains élus politiques locaux. Mais la maquette finale de Bernard Pagès est toujours là !

Cet épisode ne découragera pas d'autres aventures. Sans relâche, au collège, et nous exposerons des artistes de haute volée dans la galerie d'art à vocation pédagogique : Jacques Villeglé, Geneviève Asse, Aurélie Nemours, Véra Molnar, Jean-Paul Riopelle, François Morellet. Toujours dans les années 90, nous reçûmes le critique d'art Pierre Restany.

SERGE BOUVIER fut professeur d'arts plastiques et conseiller pédagogique arts plastiques à l'IUFM de Rennes. Plasticien, il a illustré des recueils de poèmes (Angèle Vannier, Kenneth White...). Il est président du pôle artistique et culturel du collège « Angèle Vannier » à Saint-Brice-en-Coglès.





Favoriser la parole

Quel intérêt, dira-t-on ? Celui de favoriser chez les élèves, leurs parents voire la population, la verbalisation, des prises de paroles étayées, l'écoute de l'autre dans un esprit de tolérance. On en arrive à Aurélie Nemours. Tous ces éléments nourriciers insufflèrent en effet une démarche pédagogique exaltante autour de l'œuvre d'Aurélie et de son ensemble sculptural à la Zac Beauregard de Rennes.

Je connaissais cette artiste et les rencontres que j'ai eues dans son atelier se faisaient sous le signe de la fulgurance, de la clairvoyance ponctuées de tonitruance – mais charpentée. J'avais rencontré son œuvre lors de confrontations qu'elle avait désirées avec Henri Michaux et Jean Tinguely. Ces rencontres seront une mine au niveau des références artistiques lors de mon enseignement usuel d'arts plastiques ou des séances à l'atelier.

Désenclaver la culture

Avec la Ligue de l'Enseignement, son secrétaire général à l'époque René Jouquand, avec la galerie Oniris et Yvonne Paumelle, avec Martial Gabillard inlassable défenseur de l'art contemporain à Rennes, avec Adalberto Mecarelli, fils spirituel d'Aurélie... je tissais un maillage favorable à lancer un projet de grande ampleur. Je m'appuyais sur l'école « Sonia Delaunay » à deux pas de l'ensemble sculptural et en particulier avec sa directrice, Danièle Buttifant, toujours prête à saisir les opportunités. J'étais aussi soucieux de mettre sur pied un axe ville-campagne afin de favoriser le désenclavement culturel, le brassage socioculturel, l'esprit de tolérance, l'écoute aiguë de l'autre.

Cela se traduira par des lectures d'œuvres à Saint-Brice et à Rennes, avec des déplacements croisés d'élèves. Compte tenu de la vivacité de l'entreprise, Aurélie me légua nombre d'estampes. L'une d'entre elles est déterminante. Il s'agit d'un « rythme du millimètre » qui est le ferment même de son ensemble sculptural. En effet, l'enfant capable de concevoir une élévation volumétrique, en se basant sur cette estampe imaginer la conception de l'œuvre.

L'aventure nous conduira aussi dans le bassin granitique de Louvigné-du-Désert d'où les blocs de granite ont été extraits – granite choisi par Aurélie Nemours avec des desiderata fermes au sujet des arêtes des blocs !

Dans le granit de Louvigné

L'entreprise « Générale du granit » nous accueillit avec bienveillance, mesurant que des élèves seraient des ambassadeurs de l'art contemporain. Ces petits ruraux allèrent aussi au Musée des beaux-arts de Rennes, découvrir les œuvres de l'artiste et la situer dans la veine artistique de l'art concret. Cette immersion dans la ville était plus que salutaire. Les collégiens mesuraient ainsi le vœu d'Aurélie : une œuvre inspirée des alignements de Camac en zone citadine car l'art du 21^e siècle serait, selon elle, essentiellement urbain. Ils pouvaient aussi jauger le tissu dont la ville est faite. Parfois, ils connaissaient la périphérie marchande. D'un seul coup, ils pouvaient happer un quartier en devenir, la commande publique avec l'*Alignement*, le métro, le centre historique, le musée... L'art lançait des ramifications en instruction civique avec « Qu'est-ce que la commande publique ? » et surtout avec ce débat : « L'art dans la rue, à quoi ça sert ? ».

« L'art épuise le doute »

Il ne s'agissait pas non plus de démolir les idées « prêtes à penser » du type : « j'en ferai autant, combien ça coûte... », mais d'ensemencer pour le futur, de débattre... Aurélie Nemours ne disait-elle pas : « L'art épuise le doute ». Lors de l'inauguration orchestrée par Odile Lemée, très impliquée dans l'érection de l'œuvre, les enfants entrèrent naturellement dans l'ensemble sculptural de façon très ludique. Un premier pari était gagné et des enfants gagnaient ce droit à la ville, ce droit à l'art.

Il me semblait qu'il fallait aller plus loin en creusant davantage la didactique des arts plastiques. Je déposais un projet de DVD près du Centre régional de documentation pédagogique de Bretagne. Il fut accepté. Il fallait s'adjoindre une autre structure scolaire. Outre le collège Angèle Vannier et le groupe scolaire Sonia Delaunay, nous avons coopté le lycée Jean Guéhenno de Fougères où le professeur d'arts plastiques, Gilbert Delaunay excellait.

Un DVD pédagogique

Il fallait se méfier de rigidifier le produit voulu, avec les tournages vidéo. Il fallait solliciter les mathématiques, la poésie, retourner sur le terrain. Il fallait surtout démontrer que les démarches pédagogiques étaient transférables. Nous désirions avec le réalisateur Frédéric Hullin que le document CD/Vidéo jette des bases de réflexion trans-

Des élèves seraient
ambassadeurs de l'art
contemporain





posables : ici avec Pagès ou Garouste, là avec Morellet ou Buren – bref, la commande publique avec tous et pour tous. Le sujet est en fait éminemment politique et la volonté de Edmond Hervé et de ses diverses équipes municipales devaient insuffler à la base, cette démocratisation de l'art.

Pour affiner cet exposé, il nous faut quelque peu entrer dans le cours usuel d'arts plastiques arrimé le plus souvent à l'art contemporain. Cet élément est d'ailleurs bien spécifique à cette discipline. Elle va de pair avec la contemporanéité des productions artistiques. C'est peut-être un cas unique dans l'enseignement en France. Il faut donc beaucoup de perspicacité et d'engagement à l'enseignant d'arts plastiques. Il y a de plus, à chaque époque, des rejets par rapport à la novation. L'impressionnisme, le fauvisme, « DADA », le surréalisme ... entre autres, ont connu en leur temps mépris et ricanements, pour ne pas dire davantage. Il en est de même à notre époque – l'installation, les productions vidéos, la performance... sont décriées et l'enseignant doit néanmoins s'emparer de ces faits de société, si possible en les confrontant à des œuvres modernes ou plus anciennes.

Quelle charpente pour le cours ?

L'enseignant aura bien entendu la latitude de varier les situations d'enseignement et ce que nous allons proposer n'est ni figé, ni empesé. Il introduira une proposition auprès des élèves en se démarquant d'un sujet trop balisé. Cette proposition, pas simple à formuler, devra interpeller l'élève et l'inviter à produire plastiquement sans modélisation, bien sûr. Le résultat escompté est un ensemble de productions diverses, répondant néanmoins à l'incitation. Cette dernière peut-être une phrase, ou un groupe de mots bien frappés, bien pensés ou une référence plastique, un tessou de poème...

L'incitation sera entourée d'un lot de consignes et de contraintes. Le temps d'effectuation sera évidemment indiqué. Cette réalisation pourra être ponctuée d'arrêts pour la classe entière et toujours, pendant ce temps de travail plastique, l'enseignant pourra s'entretenir individuellement avec les élèves.

Suivra le temps de l'accrochage des travaux qui, petit à petit, peut être effectué par les élèves. Pourquoi ne pas investir l'espace de la classe ? Le temps de verbalisation consacré aux productions des élèves interviendra. Il faudra, là aussi à pas menus, tendre vers une circulation de

la parole libre et respectueuse de l'autre. On s'évertuera à dépasser la simple oralisation et on demandera à l'élève de bien charpenter ses dires sans les fragiliser.

Une mine de réflexion

Des présentations d'œuvres, non hâtives, pourront clore le cours et seront, elles aussi, sujettes à débat. Ces références artistiques peuvent varier selon le déroulement du cours. Une erreur (et le statut de l'erreur est important en arts plastiques), une remarque d'élève, une production en cours de réalisation peuvent infléchir le choix des références artistiques.

Ce schéma de cours doit varier car l'élève apprenant, peut se couler trop aisément dans un moule intangible. Il faut modifier le déroulé du cours pour éviter une certaine sclérose préjudiciable à tous, élèves et enseignant.

Pour aller plus avant, vous pouvez vous plonger dans le DVD publié par le CRDP Bretagne¹ qui fourmille d'exemples, de démarches pédagogiques, d'entretiens. Ces derniers permettent de formuler de nouvelles incitations pour des cours, d'étayer ses réflexions, de conforter ses convictions et ne pas sombrer dans des certitudes.

Alignement du XXI^e siècle d'Aurélie Nemours avec bientôt à ses côtés le FRAC Bretagne, est une mine de réflexions pour tous : art concret au 20^e siècle et de nos jours, de Malévitch et Mondrian à Morellet..., statut du socle dans la statuaire au fil des siècles, étude du manifeste de l'art concret, etc.

Vous jetterez aussi inévitablement des ponts avec l'histoire, la mathématique, la poésie. Dans ce dernier versant, je pense à Guillevic dans « Carnac »...

Une incomparable horloge solaire

Je privilégie à titre personnel, ces pontages et vous livre un poème de Aurélie Nemours qui sied bien à cet exposé :

« rythme du millimètre
frémissement de la grille
le signe et le sens
charge du silence
le nombre illuminé

1. Ce double DVD coordonné par Serge Bouvier comprend une vidéo sur « L'art contemporain en classe » et le film « Entre ciel et terre » consacré à l'« Alignement du XXI^e siècle ». En vente 29 €, dans les librairies ou sur www.scren.com

Jeter des ponts avec
l'histoire, la
mathématique, la poésie.

L'Alignement (photos Jean-Paul Kerbart – CRDP de l'Académie de Rennes)



cœur de la forme
secret de la figure »
in « Oscillatoire » 1991.

Invitons-nous les uns les autres, à nous passionner pour l'art contemporain. Les entrées sont multiples, parfois délicates mais libèrent du carcan quotidien. La passion n'est pas une faute de goût dans notre univers. Il faut de temps à autre prendre du recul, s'appuyer sur du tangible, rejeter les scories et repartir. Il faut accompagner l'élève dans ce cheminement, attendre et guetter de futures productions soumises à la commande publique à Rennes. Que les décideurs pensent entre autres à Véra Molnar...

Quant à nous, collège et son pôle artistique, il nous faut sans cesse remettre l'art sur le métier. C'est ainsi qu'avec

le collège qui initie des classes de ville, nous retournons régulièrement visiter le quartier de Beauregard et son *Alignement*, horloge solaire incomparable quand le beau temps est avec nous. Il en va de même avec le pôle artistique et culturel du collège. Régulièrement, nous mettons sur pied des visites à Rennes. À ces occasions, au programme, nous proposons des œuvres issues de la commande publique.

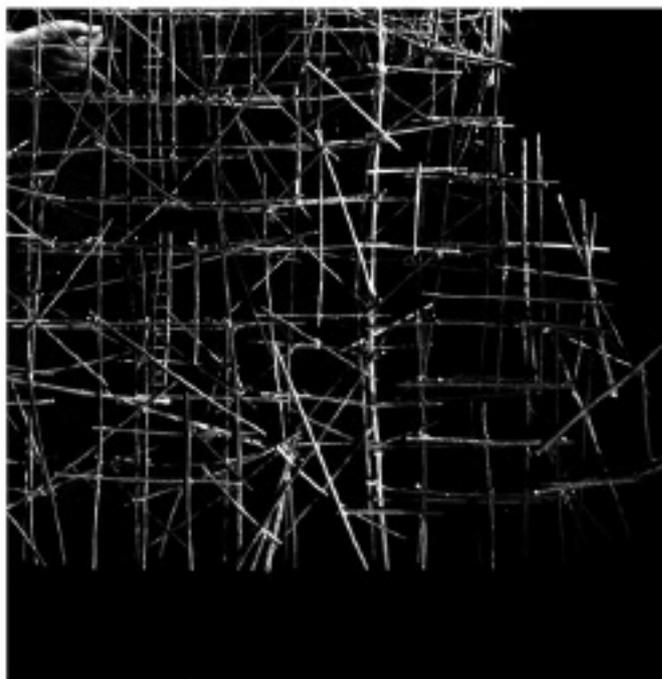
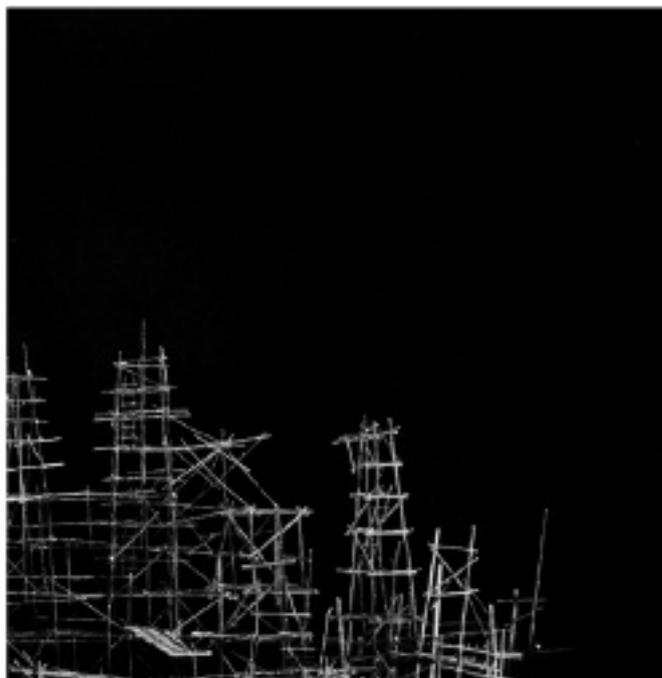
« Il restera toujours une fenêtre
où se pencher, des promesses à tenir,
un arbre où prendre appui »
Andrée Chedid

Saisissons-nous des fenêtres sur la vie.





« Gulliver VIII », une photographie de Pascal Mirande



La photographie : territoire foisonnant mais dispersé

RÉSUMÉ > *La photographie tient son rang à Rennes. Multiples talents, multiples lieux, multiples initiatives. Pourtant, on s'accorde à dire que la ville manque d'un espace d'exposition permanent et d'un événement fédérateur. Tour d'horizon avec deux observateurs impliqués, Mirabelle Fréville et Claude Tible.*

TEXTE > **GEORGES GUITTON**



La photographie est à Rennes un vaste continent. En témoigne dans ce numéro de *Place Publique*, l'article d'Alain Croix sur le patrimoine d'images que recèle cette ville (p. 88 et suivantes). « Que voulez-vous, la Bretagne est une terre de photographes depuis toujours », rappelle Claude Tible, conseiller artistique de la Galerie Carré d'Art¹. Premier paradoxe, la photo fourmille de partout et pourtant « il manque à Rennes un grand lieu dédié à la photographie ». Second paradoxe, relevé par la réalisatrice Mirabelle Fréville², Rennes est un « vivier de photographes » talentueux et connus et pourtant on ne voit pas ici « de figures émergentes ou spectaculaires ». Pas d'équivalent du Jean Dieuzaide de Toulouse ou du Lucien Clergue d'Arles.

Rennes est un « vivier de photographes » talentueux et connus

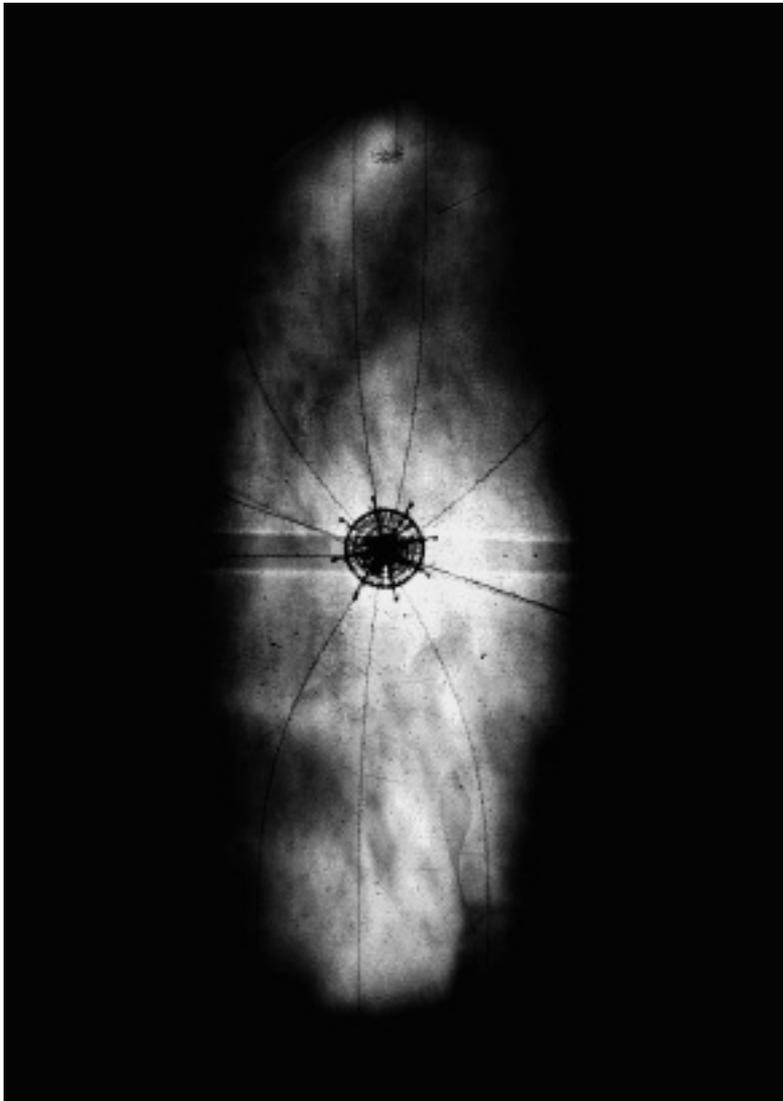
1. Claude Tible est le conseiller artistique de la galerie « Le Carré d'Art », située au Pôle Sud à Chartres-de-Bretagne, une galerie municipale existant depuis 25 ans. Claude Tible a longtemps collaboré au Triangle. Pratiquant la photo de longue date, il s'intéresse aussi à l'histoire de la photographie. Voir www.galerielecarredart.fr

2. Mirabelle Fréville, arrivée à Rennes il y a 16 ans, elle intervient dans le champ de la littérature, du cinéma et de la photo : programmation de Travelling, exposition « Bretagne et cinéma », programmation des photos grand format sur la place de l'Hôtel-de-ville, créations de Photoramas, procédé original entre le diaporama et le film court. À voir sur le site www.clairobcur.info





Un sténopé de Christophe Le Dévéhat



Ce n'est pas une raison pour pleurer. Balisons plutôt le paysage avec Claude Tible et Mirabelle Fréville. Inventaire non exhaustif. Dans un coin, on trouve des piliers comme Georges Dussaud, Jean Hervoche ou encore Claude et Marie-Jo Carret. « Ce sont des autodidactes formés dans les photo-clubs, ils ont créé une œuvre. Ils appartiennent à l'héritage humaniste ».

Dans un autre coin du paysage, la génération des photographes issus de Rennes faisant carrière à Paris, par exemple, Richard Dumas, de l'Agence Vu, célèbre pour ses « portraits » bien qu'il récuse cette appellation, David Sauveur, 40 ans, également de l'Agence Vu³, Marion Poussier, prix 2010 de l'Académie des Beaux-Arts, photographe du quotidien (voir son travail dans *Place Publique* N° 13)...

Autre coin du paysage, celui des photographes, plutôt jeunes, plutôt en vue et habitant ici. Retenons sans souci du palmarès : Cédric Martigny, de Fougères (né en 1974), Delphine Dauphy (né en 1975), Élodie Guignard (née en 1979), et aussi Marc Loyon, Richard Volante, Christophe Le Dévéhat, Laurent Grivet...

Enfin, autre zone de créateurs, celle des artistes qui font de la photographie. Même s'il faut se méfier des catégorisations, il est sûr que « les jeunes ont une autre approche. Ils se revendiquent en tant qu'artistes, ont souvent fait les beaux-arts et ont pour atout de posséder une grande maîtrise technique », analyse Claude Tible. « Ils ont un regard, une vraie culture photographique qui n'existait pas dans les années 80 », estime Mirabelle Fréville. Et de citer ces plasticiens de formation que sont par exemple Pascal Mirande, ou Muriel Bordier (prix Arcimboldo 2010) ou encore David Zerah.

Tous ces créateurs composent un kaléidoscope où il serait vain de chercher une unité. Désolé, on ne peut pas vraiment parler d'« école rennaise ». Il y a ici une diversité de pratiques et d'usages « qui coexiste d'ailleurs souvent à l'intérieur d'une même personne. Certains conjuguent photo-reportage, publicité, enseignement et création personnelle », note Claude Tible. Autre trait caractéristique des « nouveaux photographes » rennais, selon Mirabelle Fréville, « ils s'organisent parfois en collectifs

3. David Sauveur, né en 1974 à Dinard, est lauréat de nombreux prix. Photographe de l'agence Vu, il a travaillé sur Jérusalem et en 2011 sur la révolution libyenne. En août dernier, alors qu'il était en vacances à Collioure, il a été très violemment agressé par des voleurs et se trouvait toujours dans le coma à la fin 2011.

« Icare », une photographie de Pascal Mirande

formés autour de goûts communs avec le désir de revivifier la photo ». Par exemple, le groupe « Il pleut encore » qui rassemble 9 photographes de la ville (Voir leur travail sur le portrait des habitants de Rennes Métropole dans *Place Publique* n° 8). Ou encore les 7 photographes de BIP (Bureau d'investigation photographique (www.bipagence.com)).

L'attente d'un lieu

Mais où ces photographes montrent-ils leurs photos ? On a parlé plus haut de l'absence de lieu-phare sur la ville. En revanche, la photo essaime partout : dans l'édition avec par exemple les éditions de Juillet et Lendroit Éditions. Beaucoup sur Internet, car les photographes sont logiquement les premiers à s'être emparés de cet outil. Et dans des lieux « physiques » tels que le Carré d'Art à Pôle Sud (Chartres) qui expose 6 fois par an, l'Éclat à Thorigné, la galerie Pictura à Cesson. Dans les bars, les centres culturels (au Colombier, au Triangle), sur la place de l'Hôtel-de-ville, dans l'escalier de la médiathèque des Champs Libres, à la Galerie de l'Escalier, 9, rue Poullain-Duparc, à la Galerie librairie Exercice de Style, 6, rue Victor-Hugo. À l'université de Rennes 2 où l'universitaire Nathalie Boulouch, spécialiste de la photographie, anime la galerie La Chambre Claire...

Reste un lieu aimé par dessus tout : l'Orangerie du Thabor. Un endroit idéal pour la photo. Certains, comme Claude Tible, aimeraient bien qu'il soit voué d'une manière permanente à l'exposition de la photo à Rennes. Du côté de la mairie, l'adjoint à la Culture René Jouquand évoque aussi l'espace d'exposition en projet dans la Brasserie Saint-Hélier, qui pourrait servir ponctuellement. Ou encore un futur équipement du nouveau quartier Baud-Chardonnet qui serait dédié à l'image.

L'attente d'un événement

En tout cas, la réflexion est dans l'air. Personne ne nie qu'il faille donner une meilleure « visibilité » à la photo, cet art à la fois populaire et créatif. Mais le lieu ne suffira pas. « Un lieu, plus un contenu, plus des acteurs », telle est la recette, tranche Claude Tible. Bref, ce qu'il faut pour la photo à Rennes, c'est un événement fédérateur et « forcément collectif » avec une « thématique forte ». Une bonne base a été jetée en 2010 avec l'animation au-



tour des sténopés, ces boîtes avec un trou permettant de capter des images. « Cela s'est fait à l'échelon de la métropole, dans de multiples lieux et en fédérant de nombreux acteurs. Le public a circulé. Il y a eu une dynamique prometteuse ».

À la mairie aussi l'on plaide pour un « grand événement ». Dans la foulée du festival « Image publique n° 5 », organisé par Photo à l'Ouest à l'automne dernier, l'adjoint René Jouquand aimerait bien que l'on s'achemine vers « quelque chose de plus consistant, qui pourrait être l'« Octobre de la photographie à Rennes » ».





Les Ateliers de Rennes, troisième édition à l'automne 2012

CONTEXTE > *La troisième Biennale de Rennes dénommée Les Ateliers de Rennes se déroulera de 15 septembre à 9 décembre 2012. Pour la prochaine manifestation, la commissaire d'exposition Anne Bonnin a choisi la figure du pionnier.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Ce matin-là, Anne Bonnin¹ se frotte les mains. Elle vient d'avoir l'assurance que « sa » biennale se déroulera dans deux lieux rennais majeurs : la salle d'exposition du tout nouveau Frac (Fonds régional d'art contemporain) à Beaugerard et l'ancien Centre des télécommunications, avec sa célèbre tour antenne quai de la Prévalaye. « Cela me ravit que les Ateliers de Rennes prennent place dans des constructions d'époques et de conceptions différentes, en particulier dans ce bâtiment de Louis Arretche emblématique de l'architecture septuagintaire, appelé aujourd'hui *Newway Mabilais*, et dans le futur bâtiment du Frac, conçu par Odile Decq, car j'ai pensé mon projet artistique en rapport avec l'architecture et l'environnement urbain. Quand je suis venue à Rennes pour préparer le concours de la Biennale 2012, j'ai regardé la ville actuelle, non pas le cœur ancien, mais un urbanisme mélangé qui s'est développé depuis les années 60 et compose un panorama architectural contemporain ».

Entre le Frac de l'architecte Odile Decq, témoin de l'actuel, et la tour d'Arretche, témoin de l'architecture

Anne Bonnin dans les locaux des Ateliers de Rennes installés dans la maison de l'ancien maire François Chateau, décorée de fresques, avenue Sergent-Maginot



1. Anne Bonnin est critique d'art et commissaire d'exposition. Elle enseigne à l'École supérieure d'art de Clermont-Ferrand. Elle a organisé en 2009, l'exposition *Pragmatism & Romantism* à la Fondation Ricard à Paris, et l'exposition *Sauvagerie domestique* à Gennevilliers. Pour la biennale, elle a créé l'association Lucidar qui comprend également Marie Cantos, historienne de l'art et Joëlle Folch, administratrice. Voir www.lesateliersderennes.fr

des années 70, la biennale va donc permettre « à travers l'art, de porter un regard à la fois sur une ville contemporaine et sur une architecture moderniste – non pas un modernisme héroïque mais tel qu'il a été mis en œuvre dans les grands programmes de construction après la guerre en France et en Europe. » Ces nouveaux habits de la Biennale tranchent évidemment sur les deux premières éditions qui eurent pour écrin le vieux Couvent des Jacobins, aujourd'hui en attente de transformation en Centre des congrès.

Grâce au mécénat d'Art Norac

Créée en 2006, la Biennale a joué dès le départ un rôle de catalyseur des forces artistiques locales puisque les Ateliers de Rennes s'associèrent à de multiples partenaires (40mcube, Musée des Beaux-Arts, La Criée, etc.). Le public fut au rendez-vous : 50 000 visiteurs pour chacune des deux éditions en 2008 et 2010, dirigées par la commissaire Raphaëlle Jeune. Comme prévu, un nouvel appel d'offre a été lancé pour les deux prochaines éditions, appel remporté par Anne Bonnin.

La grande originalité de la Biennale de Rennes est qu'elle est portée par une entreprise privée du secteur agroalimentaire : Norac, une holding forte de 3500 salariés avec à sa tête le rennais Bruno Caron, collectionneur d'art contemporain. Ce passionné fait le choix du mécénat mettant dans l'affaire plus d'un million d'euros soit 55 % du budget auxquels s'ajoutent environ 45 % d'argent public (Etat, Région, Ville). Et parce que Bruno Caron a la conviction que l'art et l'entreprise doivent faire bon ménage, la commissaire a répondu à l'appel d'offre en élargissant cette approche de l'art : « j'ai pris le terme « entreprise » au pied de la lettre », précise Anne Bonnin.

Pour les deux précédentes éditions, certains artistes ont réalisés leurs œuvres au sein d'entreprises de la région. Ce ne sera pas le cas cette année, même si le travail au sens artisanal, ouvrier, artistique sera évoqué. Ainsi, « une vingtaine d'œuvres originales seront produites ». Pour trouver des artistes, Anne Bonnin a « sillonné l'Europe ». Des noms ? Guillaume Leblon, Pierre Leguillon, Dove Allouche, Ian Kiaer, Marie Voignier, Katinka Bock. Pas impossible que deux œuvres s'installent dans l'espace public. La commissaire rêve de quelque chose en rapport avec prairies Saint-Martin.

Le thème du pionnier

Et le thème 2012 ? Quelques mots. À prendre comme des pistes : « c'est une figure de conquête, positive et négative, si l'on songe à sa violence. Une figure ambivalente qu'il s'agit de déplier dans ses aspects contradictoires. Au sens courant du terme, « pionnier » désigne un défricheur, un découvreur, un inventeur, quelqu'un qui élargit les limites d'un domaine de connaissance. Il s'agit de porter un regard sur une histoire de la modernité élargie, du pionnier américain au migrant post-colonial. La thématique propose un horizon d'interprétation à des pratiques actuelles dans leur diversité : œuvres environnementales, sculptures, peintures, vidéo, utilisation de l'archive, etc. Le projet se déploie autour de plusieurs axes de recherche, tels que l'architecture, l'anthropologie, l'histoire individuelle et collective. »

En cet automne, les choses s'esquissent mais sont loin d'être bouclées. La commissaire est enthousiaste. Elle prévoit de solliciter une cinquantaine d'artistes. Et il lui reste encore beaucoup à défricher d'ici au mois de septembre pour offrir aux Rennais leur troisième Biennale.

Bruno Caron a la conviction que l'art et l'entreprise doivent faire bon ménage





40mcube, sur fond imaginé de décor exotique, avec la stèle de Nicolas Milhé. Photo Patrice Goasduff.



La galerie 40mcube cultive l'avant-garde

RÉSUMÉ > *Galerie associative, 40mcube est à la pointe de la jeune création contemporaine. Insolites, parfois dérangeantes, ses propositions se veulent ancrées dans le matériau et l'urbanisme d'aujourd'hui.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

L'aspect extérieur n'a rien d'affriolant. Mais, avec la sévérité de son architecture d'entrepôt industriel, c'est comme une marque de fabrique que 40mcube offre au regard de l'avenue Sergent-Maginot. Le cubage chiffré de son titre semble confirmer cette intention technophile. Tout comme, avant d'entrer dans les lieux, la vue du jardin devenu parc de sculptures urbain où trône une stèle en béton armé signée Nicolas Milhé.

Depuis dix ans que la galerie existe, elle n'a cessé d'encourager à travailler les matériaux ou à intervenir sur les chantiers de construction. « Très vite, on s'est tourné vers l'espace public et avons incité à travailler sur l'urbanisme », indiquent Anne Langlois et Patrice Goasduff, deux « purs produits de Rennes 2 », qui ont créé cette structure associative aidée par la Ville.

La galerie a migré. Au début, c'était à l'entrée de la rue de l'Alma. En face du chantier du parking, près de la prison des femmes. « Le Québécois Yves Gendreau a travaillé sur le parking en y créant des constructions, se souvient Patrice Goasduff. Nous nous sommes toujours interrogés sur « Qu'est qu'un chantier? » avec des œuvres qui essaient de questionner les habitants ».

Depuis deux ans, 40mcube occupe l'ancien garage Volvo et « s'y trouve très bien ». Son travail? « Prospector





Une vue du parc de sculptures de 40mcube. Stéphanie Cherpin, *Suburban Relapse*, 2011, maisonnette en bois, crépi (à droite) et Briac Leprêtre, *Obstacle*, 2011 (à gauche). Photo André Morin



nissant 12 plasticiens des deux villes, pour montrer « la complémentarité des deux scènes artistiques », tout cela dans le cadre de la fameuse coopération Rennes-Nantes.

Et le public dans tout cela? 12 000 visiteurs par an, affichent Anne Langlois et Patrice Goasduff. « On fait des démarches volontaristes pour inviter des constructeurs de chantiers ou des publics liés aux projets ». C'est le cas depuis 2003 pour la série d'expositions intitulée « Chantier public ». La galerie travaille aussi vers les scolaires, l'hôpital, les accueils de jour. Avec un budget annuel est de 120 000 euros, elle finance notamment deux postes celui d'Anne Langlois et de Cyrille Guitard (Patrice Goasduff, lui, est bénévole). Le financement est public à 80 %, assuré par la Ville, la Région, la Drac et Art Norac.

40mcube ajoute une autre activité aux résidences et aux expositions: la galerie représente en effet les Nouveaux Commanditaires pour les départements du Finistère, du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine. C'est-à-dire qu'elle joue le rôle d'intermédiaire ou de conseiller entre les acquéreurs et les artistes, entre les institutions et l'art contemporain. « Une position idéale », souligne Patrice Goasduff.

40mcube, 48, avenue Sergent-Maginot, 35000 Rennes. www.40mcube.org

des artistes, à Rennes ou ailleurs. Des choix subjectifs assumés, avec toujours la volonté de montrer de l'art contemporain pointu, les nouveaux matériaux », même si ça peut être très perturbant pour le public. » Tous les médiums sont bons: vidéo, béton, ou « concrete canvas », ce textile qui se transforme en béton. « Finalement, nous sommes toujours entre recherche et art contemporain ».

Les artistes viennent en résidence, travaillent dans le sous-sol et souvent en équipe, comme actuellement Antoine Dorotte dont le travail débouchera sur une exposition en février 2012. À croire que les intuitions de 40mcube sont bonnes: « Les commissaires d'exposition regardent de très près ce que nous faisons. Il n'y a dans le pays que trois ou quatre structures de l'émergence telles que la nôtre. Depuis dix ans, nous avons proposé des artistes qui comptent désormais sur la scène nationale comme Milhé, Dorotte, Gendreau, Denicolai, Moriceau... »

Ces créateurs, on a pu les retrouver en cette fin d'année 2011 pour l'exposition « RN137 ». Une présentation commune à Rennes et à Nantes – d'où le titre - réu-

« Les commissaires d'exposition regardent de très près ce que nous faisons. »

Le Musée dans l'attente d'un nouveau souffle

RÉSUMÉ > *Le Musée des beaux-arts de Rennes, qui est en train de changer de directeur, n'est pas absent de la scène de l'art contemporain. Même s'il n'est pas aux premières loges, il affiche une intéressante collection qui hélas ne s'est pas revitalisée ces dernières années. La vénérable institution a plutôt privilégié un travail en lien avec les autres acteurs rennais de l'art actuel (Université, Criée, Biennale).*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Laurence Imbernon, conservatrice chargée de l'art contemporain, devant une œuvre lumineuse de François Morellet, l'une des pièces maîtresses de la présentation d'art contemporain au musée de Rennes.



Disons le tout net, le Musée des beaux-arts de Rennes ne brille pas spécialement au firmament de l'art contemporain. Tout occupé à bichonner derrière son austère façade ses célèbres collections du 17^e siècle, notre musée aurait-il négligé le flux de l'actuel ? Parfois, le « milieu » rennais de l'art loue l'époque bénie où le jeune Laurent Salomé dirigeait l'endroit, entre 1995 et 2001¹, époque d'ouverture et d'acquisitions liées à l'art contemporain, notamment les œuvres de Geneviève Asse.

Si l'éclat ne semble plus au rendez-vous, il serait injuste de tout dénigrer. L'absence d'esbroufe est vertu rennaise. « C'est vrai que nous avons peu de grandes expositions, admet Laurence Imbernon, la conservatrice chargée de l'art contemporain. Mais nous menons un travail de fond et sommes très actifs en termes de partenariat et d'association avec les collègues de l'École des Beaux-Arts et des sections art de Rennes 2 ». Sans parler des liens amicaux créés avec le Triangle, le Frac et la Criée.

L'absence d'esbroufe est vertu rennaise.

1. Parti en 2001 diriger les musées de Rouen, Laurent Salomé est depuis 2011 le directeur scientifique de la RMN (la Réunion des musées nationaux).





Et d'énumérer une série d'aventures artistiques auxquelles le Musée des beaux-arts a pris sa part avec enthousiasme depuis quelques années. Deux exemples: l'événement créé en 2006 avec l'artiste suisse John Armleder produisant de grandes peintures murales style papier peint enserrant les tableaux du musée. Ou encore en 2007, l'exposition de plaques gravées de Laurent Pariente en lien avec le Triangle.

Une collection de 500 œuvres

La politique d'acquisition d'œuvres récentes reste modeste. Malgré tout, l'association des Amis du musée présidée par Sylvie Blottière a permis l'achat cette année d'un dessin d'Aurélie Nemours. Il va rejoindre un fonds d'art moderne très estimable: « Nous possédons environ 800 estampes et dessins, explique Laurence Imbernon. En ce qui concerne les peintures et sculptures contemporaines, nous avons environ 500 œuvres. »

Quatre-vingts pièces de cette collection sont exposées en permanence « dans un espace hélas un peu contraint, de 800 m² ». Mais ils font la joie des visiteurs, sensibles à la cohérence didactique de l'ensemble: Magnelli, Gris, Kupka, de Staël, Tanguy, Laloy, Morellet, Hains, Villeglé... Trois femmes sont particulièrement représentées: Geneviève Asse, Aurélie Nemours et Véra Molnar.

« Cette collection ne vient pas de nulle part », rappelle la conservatrice. « Souvent, elle est issue d'artistes qui ont créé et enseigné dans cette ville de Rennes ». Parmi eux, Francis Pellerin qui fut pendant trente ans professeur à l'École des Beaux-Arts. Une de ses sculptures métalliques trône dans l'escalier central du patio. Pellerin fit partie du groupe Mesure, proche du mouvement de l'abstraction géométrique. En 1961, la première exposition du groupe eut lieu à Rennes. Y figurait à l'époque Georges Folmer (1895-1977), lequel Folmer, grand nom de l'abstraction géométrique, eut droit à une grande exposition de 160 de ses œuvres dans ce même musée des Beaux Arts, tout récemment, en 2010.

Un tournant en 2012

Également professeur à Rennes, Adalberto Mecarelli. Cet artiste qui enseigne ici pendant vingt ans à l'École des Beaux arts est un maître de la lumière: il projette des éclairages et sculpte les formes avec ses rais. Son travail sera montré prochainement au musée. Autre projet, mais

celui-ci pour 2013, une exposition sur le groupe GRAV (Groupe de Recherche d'Art Visuel) créé dans les années soixante et où s'illustre depuis le début le Choletais François Morellet, dont les œuvres sont très présentes à Rennes.

D'ici là, le musée aura pris une part active à la Biennale de Rennes 2012 (voir article p. 70) en accueillant des œuvres dans son patio. Cette année 2012 devrait représenter un tournant pour la vieille institution rennaise. Francis Ribemont, le directeur, est parti en retraite. Laurence Imbernon assure l'interim en attendant le recrutement d'un nouveau conservateur en chef. Cette nouvelle donne permettra peut-être à l'art contemporain de trouver un nouveau souffle.

« Dans un espace hélas un peu contraint. »

Lendroit Éditions, là où s'imprime l'artiste

RÉSUMÉ > *Lendroit Éditions est une structure originale. Créée par Mathieu Renard, elle se voue à publier des œuvres d'artistes sous forme imprimée. « In print we trust », son slogan en dit long.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Lendroit est un drôle de lieu. Derrière la gare, dans un pâté du quartier Quineleu voué à démolition, une ancienne pharmacie à l'angle de la rue propose une médecine du regard. On peut y déguster des livres d'artistes et des posters comme en ce moment ceux du photographe Laurent Grivet. Ces affiches on les appelle des BOP comme Big Offset Poster.

Mathieu Renard, âme de l'endroit, artiste et ancien de la revue *L'œil électrique*, explique l'affaire : « Nous sommes à la fois un lieu d'exposition, de production et vente. Il y a dix ans, alors que je connaissais assez bien le milieu de l'édition d'art contemporain, j'avais constaté qu'il n'existait pas de lieu spécialisé pour que les artistes puissent montrer leur travail éditorial ».

Au départ, Lendroit vendait aussi des livres. Mais a renoncé car pour cette activité Internet suffit. Reste l'édition. Mais, précision : « Nous ne faisons pas de beaux-livres. Nous sommes dans la production d'œuvre d'artistes sous forme imprimée ». Badges, brochures, posters pliés, flip-books... Lendroit ne fait pas de la bibliophilie, « mais des productions à coût réduit. »

Cela veut dire des objets vendus entre 2 euros pour les moins chers et 100 euros pour trois des titres de la collection. En huit ans d'existence, la maison a ainsi sorti 60 références. Diffusion : entre 300 et 1000 exemplaires,

Pas des « beaux livres »
mais des « œuvres
d'artistes sous forme
imprimée ».

Mathieu Renard dans le local de la rue Quineleu





« Nous répondons à notre manière à la question de la commercialisation de l'art. »

surtout via le Net. Un des derniers « best-sellers » est l'affiche « Paris Rangé » d'Armelle Caron (80 euros).

« Notre ligne éditoriale, explique Mathieu Renard est d'offrir un panorama de l'art d'aujourd'hui, plutôt non figuratif et conceptuel. C'est un travail en commun que nous réalisons avec l'artiste. Nous privilégions l'expérimentation, avec toujours le souci de faire quelque chose qui ne ressemble à rien de déjà vu. »

Lendroit, association loi de 1901, subventionnée par la Ville, la Région et la Drac, s'est aujourd'hui fait un nom dans l'édition de l'art contemporain. Mathieu Renard est souvent sollicité pour des interventions à l'extérieur. Les propositions de publication ne manquent pas. Pour autant, on ne roule pas sur l'or. « Comment faire vivre des artistes dont 90 % sont au RMI. En ce sens, notre lieu est en lui-même un projet artistique. Nous répondons à notre manière à la question de la commercialisation de l'art. »

Qu'importe si la personne n'est pas connue, indique l'animateur de Lendroit, « pour nous; c'est l'œuvre qui compte et le travail que l'on peut accomplir ensemble ». Il y a un souci presque artisanal dans la démarche de Lendroit (2,5 salariés). Tout comme le travail avec l'artiste, l'impression souvent due aux Compagnons du Sagittaire, fait l'objet d'un suivi attentif.

Des coproductions locales

Désormais référence dans le pays, Lendroit occupe aussi une place de choix dans le réseau local. « Nous coproduisons avec quasiment toute les structures rennaises », se réjouit Mathieu Renard. Carré d'Art, Criée, 40cube, Frac... Le passage des artistes par la case Lendroit éditions est presque incontournable.

Seul bémol pour cette structure vraiment originale, « nous souffrons d'un manque de visibilité ». Lendroit aimerait qu'un public plus nombreux pousse la porte de la rue Quineleu pour feuilleter en toute liberté ses d'objets en papier. Il y avait bien le rêve de déménager non loin de là, dans l'espace contemporain de la Brasserie Saint-Hélier. Mais cette histoire-là n'est pas encore écrite.

Lendroit éditions, 23, rue Quineleu, 35000 Rennes
www.lendroit.org

Oniris, centre névralgique pour les artistes contemporains

RÉSUMÉ > *Tout le monde vous le dira. C'est là que les choses se passent. Pour qui s'intéresse à l'art, impossible de manquer la galerie Oniris. Elle est le cœur du contemporain à Rennes. Son rayonnement est incontestable. Son effet d'entraînement indéniable. Sa réputation nationale.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Rue d'Antrain, la nuit tombe. En face du cinéma l'Arvor, on pousse la porte. Les murs blancs vibrent de lumière. Grands tableaux aux teintes vives. Calligraphies géantes s'y lovant en larges rubans de couleurs primaires. Au sol, des lames de métal courbé répondent en sculpture à ces toiles aux lignes franches. Ce sont les derniers travaux d'Alain Clément, un habitué de la galerie. En ce mois de novembre 2011, c'est la huitième fois qu'il expose en ces lieux. Oniris est affaire de fidélité.

Ce que me confirme Yvonne Paumelle, la maîtresse des lieux. Un acheteur venu de Vannes a fait une pause sur le chemin de Paris. Il vient d'acquérir dans cette boutique mythique une œuvre sur laquelle « il vient de flasher ». Il est parti. Yvonne Paumelle respire bon sens et solidité. À l'observer, on se demande où se cache en elle le grain de folie qui l'a fait franchir le pas il y a juste un quart de siècle. Car il fallait une audace un peu folle pour ouvrir à l'époque un commerce de tableaux contemporains dans la bonne ville de Rennes.

« Vous savez, j'ai eu trois métiers, raconte-t-elle. Ma première vie fut d'être pendant dix ans directrice d'un établissement d'enseignement ménager. Ensuite, tandis

Yvonne Paumelle dans la galerie Oniris devant les œuvres d'Alain Clément, exposées en novembre 2011



Il fallait une audace un peu folle pour ouvrir à l'époque





que j'élevais mes quatre enfants, j'ai travaillé dans la littérature enfantine ». C'est alors que la mère de famille se lie d'amitié avec l'institutrice de l'un de ses enfants : « Elle m'a tout appris en art contemporain, elle m'a fait rencontrer des gens. » Yvonne se sent une vocation. Plutôt que de se complaire dans les regrets, du genre : « Ah si je n'étais pas née dans une famille paysanne du Morbihan, j'aurais étudié les arts plastiques plutôt que les arts ménagers », Mme Paumelle se lance dans une troisième vie. Et ouvre tout de go, une galerie rue d'Antrain. Nous sommes en 1986.

Une vingtaine d'artistes fidèles

D'emblée, Oniris frappe un grand coup. La galerie démarre avec François Morellet. Un nom de l'art contemporain dont la réputation n'a fait que croître depuis. Les Rennais n'en reviennent pas. C'est le début d'une aventure car Morellet amène ses amis. Le palmarès d'Oniris s'étoffe et devient, à l'Ouest, l'un des plus prestigieux. Une vraie famille d'habitues. Une vingtaine d'artistes que la galerie « représente ». Quelques noms : Geneviève Asse, François Dilasser, Claude Viallat, Jean-Pierre Pincemin, Véra Molnar, Christian Bonnefoi, Norman Dilworth, François Perrodin, Dimitri Orlac... Et n'oublions pas Aurélie Nemours, jadis. Pour en arriver là, il a fallu dix ans à Yvonne Paumelle, car le métier est dur.

Comment fait-elle ? « Je ne connais qu'un seul critère, indique la galeriste. À la base, il faut que j'aime ». C'est à partir de là qu'elle prend. Et qu'elle vend. D'évidence, son goût la porte vers le non-figuratif avec un appétit affirmé pour l'abstrait, la couleur, le minimalisme. Autre trait, qui pourrait être aussi la clef de tout succès : la relation humaine. « La relation avec l'artiste, la rencontre, c'est vraiment ce qui m'intéresse. » La récompense en est la fidélité. Troisième leçon : l'affaire doit se jouer sur place mais aussi en dehors de Rennes : « C'est pourquoi, je suis présente dans les foires internationales : à la Fiac depuis huit ans, à Art Paris, Art Elysées, Art Bruxelles, etc., car ici le marché serait trop étroit. »

Mais alors, pourquoi rester à Rennes ? La réponse fuse : « Parce que j'adore Rennes. Je n'aimerais pas vivre à Paris. C'est à Rennes que j'ai envie d'être ». Et puis un réseau d'affinités s'est créé ici au fil des cinq ou six expositions organisées chaque année. Les nombreux étudiants en art ne cessent de pousser la porte d'Oniris. Des sta-

giaires viennent travailler ici, jusqu'à 4 ou 5 par an. Le lien avec la fac, le Frac, la Criée est permanent et fécond. Tout le monde y trouve son compte. Parfois la Ville achète une œuvre ou accueille des grands artistes de la galerie. Laquelle joue un rôle de déclencheur, par exemple pour introduire Morellet ou, jadis, Aurélie Nemours, dans les autres lieux de la cité.

Un rôle formateur

Reste peut-être le plus important. Bien qu'entreprise privée, évidemment à but lucratif, Oniris n'est pas seulement fréquenté par les professions libérales aisées. Depuis toujours, la galerie s'est assignée une fonction de formateur. Elle affine le regard des futurs collectionneurs, mais aussi des enfants et des jeunes : « Nous accueillons des écoles maternelles. Au préalable, nous préparons leur visite avec les enseignants ». La réalité de l'art contemporain s'infuse dans le public. La galerie Oniris a un rôle fondateur pour ce qui est l'accès à l'art d'un nouveau public. On dit que Bruno Caron, le patron d'Art Norac, mécène de la Biennale, a fait son « apprentissage » de collectionneur auprès d'Yvonne Paumelle.

La nuit est tombée. Une jeune femme flanquée d'une ribambelle de gamins aux grands yeux, entre dans la galerie. Elle a pris rendez-vous. Pour faire découvrir aux enfants les splendeurs exposées. L'un d'eux s'apprête à caresser l'appétissante couleur d'une toile d'Alain Clément. Doucement, Yvonne Paumelle l'invite à « toucher avec les yeux... » Et sans doute avec le cœur.

Oniris – Yvonne Paumelle, 38, rue d'Antrain à Rennes. 02 99 36 46 06. www.galerie-oniris.fr - Ouverture du mardi au samedi de 14 h à 18 h 30. Jusqu'au 31 janvier, exposition de petits formats et œuvres sur papier des artistes de la galerie.

La galerie Oniris a un rôle fondateur pour l'accès à l'art d'un nouveau public

Thierry Nectoux

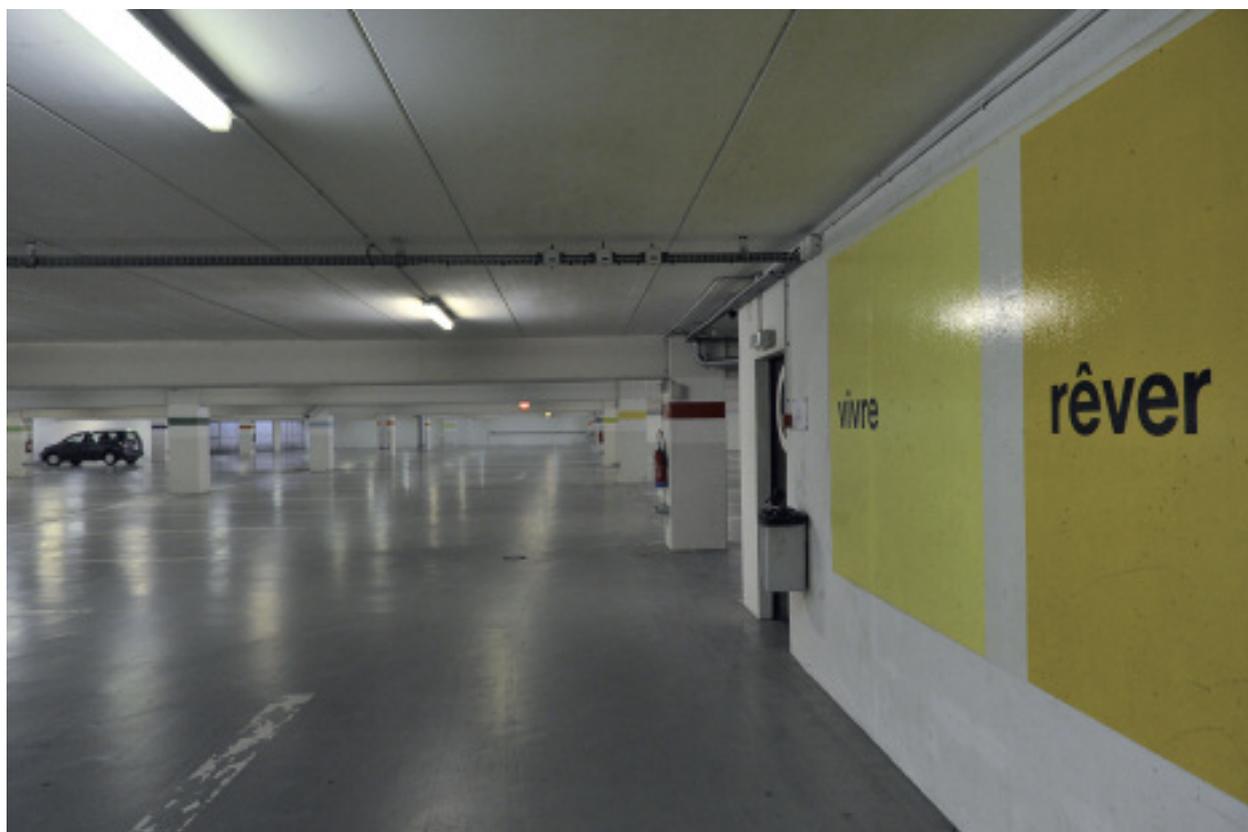
À notre demande, Thierry Nectoux a réalisé en août 2011 un travail sur les œuvres d'art de la commande publique à Rennes. Voici donc quelques œuvres visibles à Rennes, version « souterrain ». En effet, l'intervention dans les parkings de la Ville est devenue un point fort de la commande publique rennaise.

Thierry Nectoux est photographe indépendant depuis 1982. Après une formation de photographie à l'École Louis Lumière puis au sein du laboratoire professionnel Publomod'Photo, il s'est lancé avec passion dans le photojournalisme avec une prédilection pour le noir et blanc. Avec d'autres auteurs, il appartient à la coopérative Chambre noire (www.chambrenoire.com). Il enseigne à l'école SPEOS et fut pendant trois ans photographe à la Cinémathèque française. Engagé dans le social et dans les mouvements sociaux, Thierry Nectoux est aussi un insatiable voyageur, surtout en Amérique latine. Il a participé à de nombreuses expositions. En février 2011, il exposait au Carré d'art à Chartres-de-Bretagne un travail sur le Mexique dans le cadre du festival de cinéma Travelling Mexico. Thierry Nectoux est aussi l'auteur de livres, notamment : *Bernard Lavilliers – Escales, voyages, destin d'un chanteur de passage*, préface de Juliette Gréco (Flammarion) et *18^e : journal de campagne*, préface de Lionel Jospin (CDRII).





Question de niveaux/niveau de lectures par Philippe Cazal dans le parking de la place Hoche (1996).



Sans titre par Goettfried Honegger dans le parking Sud de la gare (1992).



Sans titre par Laurent Saksik dans le parking des Lices (2001)



Goettfried Honegger dans le parking Sud de la gare (1992)



La statue du maire Jean Leperdit par Emmanuel Dolivet (1854)
détruite et recréée, place du Champ-Jacquet (1994).

crêperie LA HAR...

PATRIMOINE

88 Alain Croix *Des photos par millions*



Des photos par millions : l'incroyable trésor rennais

RÉSUMÉ > *La capitale de la Bretagne possède un stock considérable de photographies témoins de l'histoire. Un patrimoine unique et méconnu, estime Alain Croix qui recense ici les lieux d'archives où ce trésor est conservé : Musée de Bretagne, Ouest-France, Archives départementales, Archives municipales... Selon l'historien, ce patrimoine d'images a un très bel avenir devant lui...*

TEXTE > **ALAIN CROIX**



Alain Croix, longtemps professeur d'histoire moderne à l'université de Rennes 2, est l'auteur notamment de *Culture et religion en Bretagne aux 16^e et 17^e siècles* (Apogée) et de *L'âge d'or de la Bretagne, 1532-1675* (Ouest-France). Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique Nantes*.

Quelle est la ville de France qui, hors Paris, possède les plus riches collections photographiques ? Rennes, très probablement. Très probablement, parce que les études en la matière font cruellement défaut¹...

Quel est le musée français qui, hors établissements spécialisés dans la photographie, a constitué la plus belle et la plus riche collection ? Le Musée de Bretagne, très probablement.

Et qui le sait, même à Rennes ? Personne, très probablement.

Mon propos naît de ce paradoxe dont il faut bien avouer qu'il est banal. Sauf pour les collectionneurs, ou lorsqu'il s'agit de photographes à la mode – souvent justifiée – comme Raymond Depardon ou Henri Cartier-Bresson,

1. *Place publique Nantes/Saint-Nazaire* a cependant publié une étude sur le patrimoine nantais dans son numéro 29 de septembre-octobre 2011.

1 – Photo anonyme, vers 1856. Depuis le port de la Salle Verte, le point de vue le plus « classique de Rennes », celui des estampes puis, à partir du milieu du 19^e siècle, celui des photographies. Album Souvenirs de Bretagne, Institut national de l'histoire de l'art, Paris.

le public s'intéresse bien moins à la photographie, même à caractère documentaire – la seule qui fait l'objet de mon propos – qu'à la peinture, par exemple. Au point même que la passion si répandue pour les cartes postales anciennes n'est que rarement perçue comme une passion pour la photographie. Et, il faut le dire aussi, sauf exception, les professionnels du patrimoine, si éminents qu'ils soient, n'ont pas toujours été formés au travail sur la photographie, un genre moins apprécié que les arts « nobles » dans le registre des beaux-arts, et un document moins classique que le texte sur papier dans le registre des archives.

Un album providentiel

Pour aggraver cette situation générale, la ville de Rennes, reconnaissons-le, n'est pas un sujet de prédilection dans l'histoire de la photographie, et les communes de la métropole moins encore, à la seule exception des cartes postales évidemment. Il y a bien, par chance, le providentiel « album de Rennes », aujourd'hui conservé à l'Institut national de l'histoire de l'art à Paris, qui propose de remarquables vues de la ville prises vers 1856 (voir la photo n° 1), il y a bien l'attrait des miroirs d'eau de la Vilaine et de l'Ille voire celui des tours de la cathédrale, mais rien qui soit comparable, même à beaucoup près, à l'attrait exercé par les côtes et leurs activités, ou même par des villes comme Nantes et Brest, pour rester en Bretagne. Retournons le fer dans la plaie : les plus anciennes photographies conservées à Rennes représentent d'autres lieux, à l'exemple de ce remarquable dagguéréotype de 1842 – trois ans seulement après l'invention du procédé – qui figure Châteaubriant.

Des photographes ont pourtant pignon sur rue à Rennes dès les années 1840², mais cela ne suffit pas, et laisse surtout des portraits. Est-ce l'effet d'une clientèle aisée moins curieuse que les officiers de Marine brestois et les négociants nantais ? Est-ce le fait d'une ville que l'historien Michel Denis osait qualifier de « belle endormie » ? Est-ce un retard à entrer dans la culture nationale ? Rennes, c'est vrai, n'accède au train qu'en



1857, seize ans après Nantes, à des dates – est-ce vraiment le hasard ? – où les deux villes laissent les premières traces dans la photographie ; et Rennes ne renonce

qu'en 1858 à son heure solaire locale pour se mettre à l'heure de Paris : ce n'est peut-être pas vrai qu'en horlogerie. Rennes, encore, n'a sa Société de photographie qu'en 1890, neuf ans après Nantes, qui apparaît incontestablement comme la « capitale photographique » de la Bretagne au 19^e siècle.

Or, s'il fallait attribuer le titre en 2012 – ou même cinquante ans plus tôt –, il irait tout aussi incontestablement à Rennes. C'est ce renversement qui interroge l'historien, tout autant que la banale méconnaissance des Rennais à l'égard de leur patrimoine photographique.

2 - Le moulin du Boël, par Georges Nitsch, Musée de Bretagne. Éminente personnalité culturelle rennaise, l'architecte G. Nitsch préside la Société de photographie à partir de 1927. Ce cliché illustre le regard très proche de celui du peintre qu'ont encore à cette époque les meilleurs amateurs, dans la grande tradition des débuts de la photographie.

2. Sur les débuts de la photographie à Rennes, précieuses informations dans l'article de Jean-Yves Veillard, « Photographie », *Dictionnaire du patrimoine rennais*, Apogée, Rennes, 2004.





3 et 4 - Deux regards sur les enfants : Marie-Joseph Morel, Châteaugiron, vers 1900, Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, et Ludovic-Georges Hamon, dit Hamon-Trémeur, non localisée, date inconnue, Archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Évidente tendresse et bel exemple de photographies du quotidien. Opposition parfaite, du point de vue de l'utilisation historique, entre une photographie bien identifiée (les deux fillettes sont les enfants du photographe) et l'anonymat total de cette joyeuse bande dans laquelle chaque lecteur peut rêver de retrouver sa grand-mère...



les archives photographiques du cercle Paul-Bert, du patronage La Tour d'Auvergne et des Régates rennaises, belle ouverture sur les pratiques sportives. Mais, avec moins de 5 000 documents, l'ensemble reste modeste. On change très logiquement d'échelle avec les Archives départementales et leurs 200 000 clichés, une collection nourrie par les versements d'administrations, les dons et, aussi, les acquisitions. À ce niveau de richesse, l'éventail chronologique s'ouvre, et donc la possibilité de saisir la trace de ce qui a disparu : une photographie de Vitré, antérieure à 1857, nous montre ainsi une partie des murailles avant la destruction. Plus important, la masse critique suffit pour qu'apparaisse réellement le travail de générations de photographes, ce qui permet le passage de l'anecdotique ou du regard isolé vers celui d'une époque.

D'incroyables richesses

Les débuts de notre visite virtuelle, avouons-le, ne livrent pas vraiment d'explication. Ainsi les Archives municipales conservent-elles le fruit des travaux réalisés pour la Ville, ou de personnalités ayant œuvré pour elle. Comme par exemple les planches photographiques de son architecte Emmanuel Le Ray. Elles permettent de bien comprendre la manière complexe dont se constituent ces collections : en effet, il s'agit là d'un don d'origine privée, et non pas du simple versement de divers services. La perle en est peut-être l'ensemble constitué par

L'horloger de Châteaugiron

Pendant l'entre-deux-guerres ainsi, Ludovic-Georges Hamon, dit Hamon-Trémeur, porte sur la Bretagne un regard attentif aux humbles, même s'il accentue la

5 - Vie des soldats dans les tranchées, 1915, anonyme, Archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Une collection et un auteur inconnu, mais les recherches en cours de deux historiens vont probablement permettre d'identifier bientôt le régiment et donc peut-être le lieu précis du cantonnement de ces officiers : une photographie est presque toujours une histoire en soi, et une (longue) traque...

marque de la tradition. Cette approche dominante chez les photographes bretons, on la trouvait déjà au début du siècle chez Nourry. Ce dernier s'intéressait surtout à la côte d'Émeraude, alors que son contemporain Auguste Lecouturier, établi boulevard de La Tour-d'Auvergne, nous laissait surtout un regard sur sa ville.

L'émotion n'est pas loin quand on saisit la vie au quotidien : j'avoue ma faiblesse pour le fruit du travail de l'horloger et photographe – un profil alors classique : il faut vivre... – de Châteaugiron entre 1893 et 1904, Marie-Joseph Morel : c'est, à travers quantité de portraits, toute une société qui resurgit.

Et c'est là encore que l'on sent la matière photographique s'échapper, comme devant une malle au trésor multipliée à l'infini : ici les photographies venues de l'École nationale d'agriculture, là celles de la Comédie de l'Ouest, ailleurs encore celle du soldat américain et libérateur de Rennes Tony Vaccaro... qui tout d'un coup renvoient à celles de Lee Miller, cette correspondante de guerre accréditée auprès de l'armée américaine également présente à Rennes au début d'août 1944 et dont les photographies sont conservées en Grande-Bretagne.

La photothèque d'Ouest-France

Malgré cette ouverture, qui serait évidemment possible aussi vers les collections américaines, nous restons quand même dans la banalité, riche certes, mais ordinaire. Celle aussi des multiples collections dispersées et qui restent parfois à découvrir, quelques dizaines de photographies seulement parfois, des trésors ailleurs : au lycée Jean-Macé, au Conseil régional, et chez tant de particuliers que l'on peut citer parfois puisqu'ils ont accepté la publication de leurs documents, à l'exemple de Dominique Badault.

Le lecteur, même patient, se demande donc où se cachent les « incroyables richesses ». Effectivement. Qui sait qu'à Rennes une collection compte, au bas mot, quinze millions de photographies. Quinze millions : ce n'est pas une erreur ; et il faut insister sur le chiffre : autant, peut-être, que toutes les autres collections bre-



tonnes publiques et privées réunies ! Dix millions de photographies argentiques, cinq millions de photographies numériques avec un fonds qui s'accroît chaque année de près d'un million de clichés...

Nous sommes dans la photothèque d'Ouest-France, un formidable outil de travail pour ses journalistes qui y puisent à volonté pour des retours en arrière, grâce à une indexation – à ce niveau, le propos ne peut plus se dispenser de la technique ! – qui permet d'utiliser aussi bien la date que le lieu, le photographe, le thème...

Dans cette incroyable masse se cache en outre ce qui est parfois désigné dans l'entreprise comme « le trésor », un ensemble d'environ deux milles plaque de verre,





6 - Manifestation lors de la grève du Joint français, Saint-Brieuc, Jacques Gourmelen, 1972, Photothèque Ouest-France.



À l'échelle de la Bretagne, c'est « la photo du siècle »

utilisées entre les années 1930 et 1960 environ, qui concernent aussi bien l'actualité ordinaire, Fête de la jeunesse ici, reportage sur une entreprise là, que l'événement exceptionnel, du fait divers au passage du tour de France. Le rappel de la modernité de *L'Ouest-Éclair*, qui publie dès 1919 des photographies à sa « une ».

La photo du Joint Français

Largement méconnu puisque inaccessible au public, ce fonds constitue un extraordinaire trésor patrimonial pour l'avenir, même si, bien entendu, certaines des photographies ne présentent qu'un intérêt limité. Mais, on s'en doute bien, le gisement livre des pépites. S'il n'en fallait qu'une, je choisirais volontiers une photographie qui a fait le tour du monde, que chaque Breton de plus de cinquante ans a sans doute vue, et qui a été reproduite dans de nombreux ouvrages : l'affrontement du regard entre un ouvrier et son ancien camarade d'école devenu CRS, lors de la grève du *Joint français* à Saint-Brieuc en 1972. À l'échelle de la Bretagne, c'est « la photographie du siècle », celle qui illustre le renversement de l'identité, le renouveau d'une aspiration à la dignité, l'émergence d'une nouvelle « fierté bretonne »... : le journaliste se trouve au

bon endroit, au bon moment – ce qui est déjà le fruit d'un travail et d'une expérience –, a le réflexe d'appuyer sur le déclencheur, et son journal a ensuite le soin d'archiver, ce qui un peu plus facile à écrire qu'à faire, quand on pense à la masse documentaire...

Les pépites du Musée de Bretagne

Est-il crédible, après une telle découverte, d'affirmer qu'il y a mieux encore ? C'est pourtant le cas, dans la mesure où Rennes dispose d'un atout exceptionnel : la très rare réunion d'outils indispensables.

Le premier tient au zèle de quelques conservateurs et conservatrices, et à une politique très active de collecte qui est largement à l'origine de la richesse de Musée de Bretagne : à lui seul 500 000 clichés, cartes postales comprises¹. Assommé par les millions d'*Ouest-France*, le lecteur pourrait considérer cette collection avec quelque dédain, si elle ne rassemblait tout ou partie du travail de presque tous les photographes qui ont « compté » en Bretagne. Des Rennais bien sûr, de Mevius à Claude et Marie-José Carret, et entre eux Hamon-Trémeur, Raphaël Binet, Charles Barmay et tant d'autres. Des photographes du département, avec des fonds parfois exhaustifs, à l'exemple d'Amédée Fleury et de son extraordinaire travail sur le monde rural autour de sa commune de Luitré, ou du studio Houdus installé à Saint-Brice-en-Coglès, une mine documentaire sans doute exceptionnelle mais encore mal cernée car entrée au musée en 2010 seulement.

Et bien au-delà, de l'incontournable Quimpérois Joseph-Marie Villard aux sommités de la photographie française que sont Le Gray, Constant Puyo, Robert Demachy... Il n'est pas un lieu, pas un thème se rapportant à la Bretagne, et presque pas un photographe que les collections du Musée de Bretagne ne puissent éclairer. Derrière cela, un nom bien sûr, même s'il est toujours un peu injuste de paraître oublier ainsi ce que le travail peut avoir de collectif : Jean-Yves Veillard, si longtemps « patron » du musée, tellement passionné par la photographie qu'il sut s'y intéresser bien longtemps avant la plupart des autres et put ainsi collecter tous ces trésors.

7 - L'attentat de 1932 à l'hôtel de ville de Rennes, Photothèque *Ouest-France*. Dans la nuit du 6 au 7 août 1932, le groupe nationaliste Gwenn ha du détruit à l'explosif le monument symbolisant l'union de la Bretagne à la France, qui ornait la grande niche en façade de l'hôtel de ville. La photothèque du journal conserve ce cliché sur plaque de verre.



Gloire à Jean-Yves Veillard

Le zèle collecteur est essentiel, mais il se complète ici d'un remarquable dynamisme pour montrer au public une part, certes infime, des collections. Le Musée de Bretagne mène depuis plusieurs décennies une politique d'expositions, accompagnées de catalogues qui en prolongent l'écho. C'est rare, même pour un musée d'histoire, mais là encore le meilleur est à venir, dans quelques mois seulement, avec la grande exposition *Reflets de Bretagne*¹. Le musée contribue aussi, de manière souvent décisive, à l'iconographie d'ouvrages qui donnent également au public, de manière durable, une idée de la richesse de ses fonds: Jean-Yves Veillard a ainsi largement nourri le *Dictionnaire du patrimoine rennais*, a été l'iconographe d'une *Histoire de Rennes*

largement fondée sur l'image, et son successeur Pascal Aumasson a largement ouvert des collections qui ont nourri la récente *Bretagne des photographes*.

Le musée s'est également montré pionnier en matière de numérisation de ses fonds, puis de leur mise en ligne, qui porte aujourd'hui sur plus de 10 000 clichés. Une collaboration étroite et très amicale de vingt ans me permet de témoigner de la sensibilité très précoce de Jean-Yves Veillard à ces questions, à une époque où ce type de démarche était absolument novateur: Rennes doit beaucoup, me semble-t-il, à ce conservateur visionnaire.

La ville dispose, aussi, d'éditeurs qui ont osé des paris en termes de photographie. Paris, oui, car la profession sait parfaitement que « la photographie ne se vend pas ». Passe encore pour l'édition d'un volume consacré aux œuvres du grand Philippe Tassier, parce que le nom de

10 000 clichés numérisés
en ligne





8 - Jeu de billes, 1961, Charles Barmay, Musée de Bretagne, Rennes. Longtemps « patron » du service photogravure d'Ouest-France, Ch. Barmay est aussi un remarquable observateur du quotidien, comme avec ces enfants saisis au pied de l'église Saint-Germain : un regard proche à bien des égards de celui d'un Doisneau. Son œuvre est entrée au musée en 2002.



l'auteur, Jean-Yves Veillard encore, pouvait retenir l'attention du public. Mais il faut quand même souligner le courage d'un André Crenn publiant en 1994 les photographies d'une artiste alors peu connue, Nelly Kerfanto, sur un sujet peu « porteur » quoique rennais, *Mémoires d'HLM*, et du même éditeur, Apogée, osant la même année un magnifique et donc coûteux ouvrage consacré aux *Portraits de Bretagne* de Didier Olivré. Cette génération d'éditeurs rennais est également celle d'Henri Bancaud chez *Ouest-France*, un passionné de photographies lui aussi, et de Pierre Corbel aux Presses Universitaires de Rennes, dont je suis tenu de saluer avec sobriété l'audace de publier un ruineux ouvrage de 500 photographies puisées partout en Bretagne mais aussi très au-delà. Aucune ville, à ma connaissance, n'a réuni et ne réunit aujourd'hui autant d'audaces.

Et très peu de villes accueillent dans leur université une vraie spécialiste de la photographie comme Nathalie Boulouch à Rennes 2. Très peu possèdent une association comparable à Mémoire photographique en Bretagne, animée par Marc Rapilliard. Très peu – aucune ? – aussi où il soit possible de faire collaborer ces savoirs et ces expériences, à l'exemple de ce qu'ont fait les deux intéressés pour l'exposition *Voyager en couleurs*, présentée en 2008 au Musée de Bretagne et consacrée aux autochromes, les toutes premières photographies en couleurs des années 1907-1929.

Le meilleur est à venir

Il reste pourtant beaucoup à faire. À poursuivre, bien évidemment, l'entrée au musée des œuvres de photographes contemporains. Je pense, aussi, qu'on peut améliorer l'articulation de deux préoccupations majeures, celle de la préservation des documents, évidemment capitale aux yeux des conservateurs du patrimoine, et celle de la communication au public.

Mais surtout, l'exceptionnelle réunion d'atouts rennais permet de penser que le meilleur est à venir. Nous pouvons en effet rêver du jour où ces millions de photographies seront accessibles au public. Parce qu'elles auront été numérisées, afin de légitimement protéger les



9 - La Batterie Berthelot, La Selle-en-Luitré, Amédée Fleury, vers 1910, Musée de Bretagne, Rennes. Ce n'est pas qu'une photographie de groupe : l'artisan photographe connaît de l'intérieur la civilisation rurale du pays de Rennes, et chaque détail compte, de la « dernière gerbe » à la locomobile à vapeur et son équipage. La richesse photographique rennaise tient beaucoup dans cette ouverture sur l'extérieur : les campagnes, la Bretagne, et parfois le monde.

10. Le 31 juillet 1903, les pères eudistes sont expulsés par la République. Quittant le collège Saint-Martin à la fin de l'année scolaire, ils sont accompagnés par un cortège de soutien jusqu'à la gare de Rennes. Photo Archives municipales de Rennes.

originaux. Parce qu'elles auront été mises en ligne aussi. Ce ne sont pourtant là que fausses évidences. Parce qu'une mise en ligne n'a de sens que si elle est précédée par un obscur mais très lourd travail d'identification, de légendage et d'indexation. Parce que l'ampleur même des fonds exige du temps et des moyens financiers que l'air du temps ne conduit pas à mobiliser, on s'en doute bien. Parce que, aussi, au moins pour l'immense photothèque d'Ouest-France, les photographies restent des outils de travail qui doivent être mobilisables et consultables, littéralement, jour et nuit. Parce que, enfin – même si les solutions sont ici plus simples à mettre en œuvre – il faut protéger les droits des photographes ou de leurs héritiers, les droits à l'image aussi des personnes représentées, question évidemment cruciale pour les photographies proches de l'actualité.

Un « potentiel d'humanité »

Et pourtant, l'historien le sait, cela se fera. Dans une région aussi attachée à son patrimoine que la Bretagne, les moyens nécessaires seront un jour mobilisés, et cela d'autant plus facilement que les citoyens prendront conscience de la richesse du gisement. La photographie n'est évidemment pas le pétrole de la Bretagne, n'abusons pas de clichés forcés, mais elle renferme, selon la belle expression de la conservatrice Laurence Prodhomme, « un potentiel d'humanité » qui prend avec le temps plus de valeur encore. Elle est, sans doute



aucun, la voie à la fois la plus riche et la moins explorée dans celles qui permettent d'élargir notre patrimoine. Une des voies, aussi, qui contribueront – et contribuent déjà – à élargir encore le rôle de Rennes comme capitale.

Des remerciements très chaleureux à Patricia Vieillescazes, Tanguy Jouan et Jacek Brzezinski (Ouest-France), Romain Joulia (Archives municipales de Rennes), Pascale Morne (Archives départementales d'Ille-et-Vilaine) et Laurence Prodhomme (Musée de Bretagne).

La Bretagne des photographes. La construction d'une image de 1841 à nos jours, réunit 500 photographies, souvent inédites. Ce beau livre paru récemment aux Presses Universitaires de Rennes est signé Alain Croix, Didier Guyarc'h et Marc Rapillard (507 pages, 54 €). Voir notre compte-rendu dans Place Publique n° 14.

L'ENTRETIEN



Bertràn Ôbrée sur l'album *Olmon e Olva*
(Photo Rodolphe Marics, Le jardin graphique – Mathieu Dessailly)

Bertràn Ôbrée, le chantre du gallo

CONTEXTE > Lorsque l'on évoque la culture bretonne, on pense aux festoù noz, aux bagadou, au breton. Et l'on oublie que le gallo est la deuxième langue régionale en Bretagne. Parlé historiquement en Haute-Bretagne, c'est-à-dire en Ille-et-Vilaine, en Loire-Atlantique, à l'est du Morbihan et dans plus de la moitié des Côtes d'Armor, le gallo peine à retrouver une visibilité. Bertràn Ôbrée fait partie de ses plus fidèles défenseurs. Homme aux multiples facettes, il aborde la question avec sensibilité et poésie, que ce soit sur scène ou derrière un bureau. Chanteur dans trois formations successives (Ôbrée Alié, Bertràn Ôbrée Trio, Ôbrée Bé, Bertràn Ôbrée est devenu le directeur de l'institut Chubri¹ en 2007. Avec nous, il aborde ici sa rencontre avec la langue gallèse et les raisons de son engagement.



PROPOS RECUEILLIS PAR > **JULIE SALABERT**

PLACE PUBLIQUE > Le point commun de toutes vos activités c'est le gallo. Comment vous y êtes-vous intéressé ?

BERTRÀN ÔBRÉE > J'ai commencé à m'y intéresser à l'âge de 16 ans, en 1983. Je suis tombé sur un article qui parlait des assemblées gallèses qui avaient lieu à Concoret. En juillet, j'y ai suivi un stage de gallo avec Gilles Morin². Quand je suis revenu chez moi j'ai commencé à collecter. Et à la rentrée, j'ai pris l'option au bac au lycée La Poterie à Rennes.

JULIE SALABERT est
journaliste indépendante

1. L'institut Chubri est une association de sauvegarde et de développement du gallo créée en 2007. Son activité s'articule autour de trois missions : l'inventaire du patrimoine linguistique, l'adaptation de la langue au monde moderne et le développement de la pratique de la langue. Ses locaux sont à Rennes. Pour en savoir + : www.chubri.org

2. Gilles Morin, initiateur du renouveau de la culture gallèse, a eu une action décisive au début des années 80 en raison de sa capacité à rassembler autour de revendications et à impulser des projets. Il a contribué à la transformation des « Amis du Parler Gallo » en « Bretagne Gallèse » et à la mise en place de l'option de gallo au baccalauréat à la rentrée 1983 (le gallo est la seule langue d'oïl à bénéficier de cette option). Il est décédé en 1999.





« Beaucoup de gens voyaient ça comme un patois sans avenir qu'il fallait arrêter de parler. »

PLACE PUBLIQUE > Quand vous avez effectué ce stage de gallo, vous ne connaissiez rien à la langue? Elle vous était totalement étrangère?

BERTRÀN ÔBRÉE > Non! Elle ne m'était pas étrangère! À l'époque, je voyais régulièrement dans *Ouest-France* des articles sur le breton. Je ne comprenais pas que l'on dise que le breton était « la » langue bretonne alors que ce n'était pas la langue parlée dans mon coin à Moulins, près de La Guerche. Un jour, je suis tombé sur un article qui expliquait que le gallo est parlé en Haute-Bretagne, qu'on ne parle pas que le breton en Bretagne. Cela répondait un peu à mes questions.

PLACE PUBLIQUE > Après cela, vous vous lancez dans du collectage avec, plusieurs années plus tard, la rédaction d'un dictionnaire bilingue gallo-français, le *Motier de galo*.

BERTRÀN ÔBRÉE > Quand je suis rentré à la maison, j'ai commencé à collecter. J'avais des listes de mots et je suis allé voir Aliette Lepage, une amie de mes grands-parents maternels. Jusqu'à la moitié des années 90, j'étais surtout dans une démarche militante. J'étais impliqué dans l'association Bretagne gallèse qui est devenue Bertaèyn Galeizz³. Je voulais m'engager dans la reconnaissance de la langue, surtout sous l'angle de la reconnaissance politique.

PLACE PUBLIQUE > Parce que la connaissance du gallo était inexistante à cette époque-là?

BERTRÀN ÔBRÉE > Elle était très très faible. Il y avait déjà l'option au bac, ce qui n'est pas négligeable, mais beaucoup de gens voyaient ça comme un patois sans avenir qu'il fallait arrêter de parler. Je voulais faire passer l'idée que la langue avait une valeur et que sa mort n'était pas inéluctable. Après trois ans à Dastum⁴, j'ai travaillé à Bertaèyn Galeizz comme directeur puis j'ai été licencié économique. J'y ai quand même travaillé sur un petit dictionnaire bilingue, le *Motier de galo*, qsorti en l'année suivante. J'avais de plus en plus envie de travailler en gallo et sur la langue. Que pouvais-je faire concrètement pour que la langue soit réhabilitée? C'est ainsi que j'ai entamé un cursus universitaire, jusqu'à la maîtrise. J'ai travaillé sur la phonologie du gallo avec en arrière-plan une interrogation sur l'écriture du gallo. Le dictionnaire m'avait fait mettre le doigt sur toute la difficulté d'écrire

cette langue. Et surtout, je m'étais aperçu qu'il y avait des manques dans la description de la phonologie du gallo qui faisaient qu'on n'arrivait pas à trouver les bonnes solutions pour écrire.

PLACE PUBLIQUE > Quand on fait ce type de recherche, a-t-on l'impression d'être précurseur? Et quelque part de se battre contre des moulins?

BERTRÀN ÔBRÉE > Contre des moulins, je ne dirais pas cela, c'est plutôt David contre Goliath! On est à contre-courant. Le vent de réhabilitation du gallo est à contre-courant de la mondialisation, de la nationalisation des langues. C'est un courant de sauvegarde des langues menacées dans le monde. Dans la même logique que la lutte pour sauvegarder la diversité biologique. Ce mouvement mondial se traduit par des textes de l'Unesco. Oui, on se bat contre un mur en ce moment, mais c'est précurseur d'une chose importante qui émerge.

PLACE PUBLIQUE > Dans les mêmes années 90, vous abordez la chanson *via* la musique traditionnelle...

BERTRÀN ÔBRÉE > Déjà, quand j'étais à Dastum, je chantais du répertoire traditionnel en français. Voulant pratiquer le gallo, j'ai commencé par conter, entièrement dans cette langue. En même temps, je me suis intéressé au répertoire traditionnel de chant en gallo. Il n'est pas énorme mais il existe. J'avais aussi en tête d'avoir une instrumentation qui permettrait d'écouter ce répertoire-là d'une oreille nouvelle. Ça, c'était la démarche d'Ôbrée Alie.

PLACE PUBLIQUE > Malgré un côté de plus en plus jazz, vous vous basez toujours sur de la musique traditionnelle?

BERTRÀN ÔBRÉE > Oui, car ma démarche n'est pas de rupture musicale. Je ne renie pas la musique traditionnelle. Mais la colonne vertébrale de mon travail musical, c'est la langue. Avec Bèrtran Ôbrée Trio, musicalement, cela n'avait plus grand chose à voir avec les formes tradition-

3. Bertaèyn Galeizz s'est donné pour mission de sauver et développer le gallo. Deux antennes de l'association ont été récemment créées à Lamballe et à Saint-Julien-de-Concelles dans le vignoble nantais.

4. Depuis 1972, l'association Dastum (recueillir en breton) collecte, sauvegarde et diffuse le patrimoine oral de l'ensemble de la Bretagne historique : chansons, musiques, contes, légendes, histoires, proverbes, dictons, récits, témoignages...

Bertràn Ôbrée sur scène (Photo Nicolas Joubard)

nelles alors qu'au début, avec Ôbrée Alie, j'étais davantage dans ce répertoire traditionnel. Ensuite, j'ai eu envie d'écrire mes propres textes... J'avais commencé à écrire de la poésie en 1983-1985, lorsque je revenais de collecte.

PLACE PUBLIQUE > Vous vous sentiez inspiré par les rencontres que vous veniez de faire ?

BERTRÀN ÔBRÉE > C'était à la fois un univers que je connaissais de par ma famille et à la fois un monde un peu exotique. J'étais issu d'une famille de paysans modestes mais propriétaires alors que les gens chez qui j'allais appartenaient au milieu des journaliers agricoles, donc plus modestes. Cela nourrissait mon écriture. Plus tard, j'ai voulu chanter mes paroles, j'avais déjà mon bagage d'écriture. C'est ainsi qu'est né mon deuxième album en 2004, *Venté sou léz saodd*.

PLACE PUBLIQUE > Faisons un parallèle entre votre activité de chanteur et votre maîtrise de sciences du langage orientée vers la phonologie et la phonétique. On reste dans la problématique du mot qui sonne ou qui ne sonne pas.

BERTRÀN ÔBRÉE > Oui. Maintenant j'aimerais travailler sur la syntaxe du gallo, pour la décrire, pour être mieux à même de travailler sur des outils pédagogiques et être plus armé pour construire les bases de données lexicales. En gallo, il n'y a pas beaucoup de travaux en syntaxe. Je me pose la question de reprendre des études. J'ai décidé d'arrêter la musique, du moins d'arrêter la scène fin 2012.

PLACE PUBLIQUE > Si l'on reprend le fil de vos créations, après le quintet Ôbrée Alie en 1999, est venu, quelques années plus tard, Bertràn Ôbrée Trio, une forme un petit peu plus réduite. Puis dernièrement, une forme encore plus minimaliste, le duo Ôbrée Bé. Une manière de se concentrer sur le cœur de la langue ?

BERTRÀN ÔBRÉE > J'avais envie d'une formule plus légère pour simplifier la gestion du spectacle, mais l'essentiel du trio c'était aussi de travailler une forme musicale un peu plus dépouillée. De s'arrêter davantage sur le texte. Au niveau musical, on a vraiment fait un travail d'écriture à trois. On a composé en un an avec une trame, un fil rouge qui était une notion assez abstraite : le déplacement physique, géographique, se déplacer l'un vers l'autre.

PLACE PUBLIQUE > Après arrive donc au duo Ôbrée Bé...



BERTRÀN ÔBRÉE > C'est tout neuf. Ôbrée Bé est né d'une commande. Fin 2009 on m'a demandé de jouer en première partie du film *Lettres à un gallésant*⁵ de Roland Michon, un documentaire sur le gallo qui aborde en partie mon travail artistique. Avec Ôbrée Bé, l'idée est de faire une sorte de florilège du répertoire créé en dix ans d'activité. On voulait aussi une formule légère, conviviale, qui ne soit pas vraiment mise en scène.

PLACE PUBLIQUE > Depuis 4 ans vous êtes directeur de l'institut Chubri. L'esthétique de l'association, sur le site internet par exemple, est très poétique. On peut y voir votre patte ?

BERTRÀN ÔBRÉE > On voulait une signature graphique qui suggère le beau et la qualité professionnelle puisque Chubri c'est entre autres choses un projet de professionnalisation d'activités peu développées auparavant. Jusqu'ici, la traduction par exemple, n'existait quasiment que sur le mode du bénévolat. Là, ce qu'on voit apparaît depuis 2011, ce sont des collectivités territoriales qui demandent des traductions. À ce titre, la piscine de Saint-Brice-en-Coglès est une réalisation vraiment phare.

5. Dans « Lettres à un gallésant », Roland Michon s'interroge sur les enjeux qui traversent le gallo et la culture galloise tout en dressant un portrait de Gilles Morin grâce à des images d'archives et d'autres tournées principalement fin 2008.





Toute la signalétique intérieure y est complètement bilingue. Nous avons collecté en amont pour faire une traduction qui respecte la langue locale, à la fois au niveau du vocabulaire et de la prononciation.

PLACE PUBLIQUE > Le gallo est classé par l'Unesco dans la catégorie des langues sérieusement en danger. Vous, vous travaillez, vous vivez en gallo: est-ce une exception?

BERTRÀN ÔBRÉE > Je ne suis pas une exception. Il y a aujourd'hui beaucoup de gens qui vivent en gallo mais c'est invisible. Il y a peu d'études statistiques mais le fort sentiment de honte lié au gallo rend difficile la conduite de sondage car les locuteurs se déclarent difficilement comme parlant gallo ou "patois". On dispose toutefois des travaux du Credilif (*ndl: Centre de Recherche sur la Diversité Linguistique de la Francophonie*). On estime ainsi que 5 à 10 % des Hauts-Bretons sont des locuteurs actifs, c'est-à-dire qu'ils s'expriment en gallo au quotidien, soit environ 200 000 personnes. 10 à 20 % supplémentaires sont des locuteurs passifs, qui comprennent une conversation de base en gallo, soit environ 400 000. Il y a peu de données sur les tranches d'âges mais il est clair que la langue est davantage connue chez les plus âgés et chez les ruraux.

PLACE PUBLIQUE > Ce vieillissement, le collectage permet de le constater

BERTRÀN ÔBRÉE > Entre autres. Plus on revalorisera la langue par les médias, par un usage institutionnel, plus ces gens-là s'autoriseront à parler dans une sphère autre que privée. En ce qui me concerne, le gallo est effectivement ma langue de travail. Ce que je constate c'est que pendant longtemps, on était très très peu à travailler en gallo et là cela gagne du terrain dans le réseau associatif. Petit à petit, on entame la démarche que les Basques appellent la création « d'espaces hégémoniques », c'est-à-dire des espaces où la langue prioritaire, c'est la langue locale. C'est très important d'atteindre cette phase-là.

PLACE PUBLIQUE > La reconnaissance du gallo comme langue de Bretagne, à côté du français et du breton, remonte à 2004, mais il a fallu attendre l'année dernière pour que cela bouge du côté des institutions. Pourquoi une telle lenteur?

BERTRÀN ÔBRÉE > C'est normal de la part d'institutions. Il

faut dire qu'en 2004, honnêtement, ça a été principalement la bataille d'une élue de la majorité, Kaourintine Hulaud. Si on regarde vraiment le texte voté, on voit bien que la préoccupation première était la reconnaissance du breton, mais qu'on l'a aménagé pour le gallo. La résolution a été symboliquement très importante. Elle encouragé des gens. Plum'FM⁶ a monté une émission en gallo, l'institut Chubri a pu se mettre en place. Après, il faut bien être clair... Quelle est la part du budget de politique linguistique consacrée au gallo? Seulement 2 à 3 %, tout le reste étant pour le breton, alors qu'il y a autant de locuteurs gallophones que brittophones! Je ne dis pas qu'il faut prendre sur la dotation du breton, je dis juste qu'il faudrait mettre beaucoup de nouveaux moyens. Je vois des choses graves: sous la mandature actuelle, des textes disent clairement que la région s'engage, par exemple, à ce que toutes les gares rénovées en Bretagne soient bilingues français-breton, où qu'elles se trouvent. Refus, donc, de mettre en place une clause territoriale qui distinguerait la Basse et Haute-Bretagne. Cela veut dire que l'on ne reconnaît pas la réalité linguistique de la Haute-Bretagne. C'est discriminatoire.

PLACE PUBLIQUE > Ce qui se joue entre le français et le breton se joue-t-il entre le breton et le gallo?

BERTRÀN ÔBRÉE > Certains disent qu'il y a une double satellisation, vis-à-vis du français et du breton. On peut parler de double minorisation. Pour les gens qui travaillent sur le gallo, c'est très dur de devoir défendre le gallo face à des élus bretonnants de qui on pourrait attendre une vraie prise en compte de la réalité du gallo. Je ne dis pas que tous les bretonnants bloquent le gallo. Je sais que des coopérations existent. Mais il y a quand même un réel problème de politique linguistique à la région Bretagne et, d'une autre manière, avec la ville de Rennes.

PLACE PUBLIQUE > Vous parlez non pas de langue minoritaire mais de langue minorisée. L'approche est différente?

BERTRÀN ÔBRÉE > En fait, elle est minoritaire parce qu'elle est minorisée! Si elle est minoritaire, c'est qu'à un moment, l'État a décidé d'imposer le français au détriment des langues locales, des patois, comme on disait 19^e siè-

6. Plum'FM est une radio associative morbihanaise installée à Sérent, dans les terres. Elle propose plus de 40 émissions régulières et émet sur un rayon de 35 km.

« On estime que 5 à 10 % des Hauts-Bretons s'expriment en gallo au quotidien, soit environ 200 000 personnes. »

« On ne reconnaît pas la réalité linguistique de la Haute-Bretagne. C'est discriminatoire. »

cle. La minorisation commence quand le français gagne les espaces des institutions, les élites nobles ou bourgeoises. Petit à petit le français gagne les espaces de travail, puis les médias. Quand cela touche le travail et les médias, le gallo devient une langue de famille, ensuite une langue personnelle, et puis plus rien. Tout est en français. C'est un processus auquel tout le monde participe. Toutefois, les gens peuvent choisir de contrer cette minorisation, de renverser la vapeur, de repartir dans l'autre sens. C'est ce qu'a fait le basque, par exemple.

PLACE PUBLIQUE > À Rennes on parlait historiquement gallo. Pour autant, la signalétique de la ville est en breton. Beaucoup de Rennais ignorent cette réalité et pensent qu'à Rennes, on parlait breton et non gallo. C'est cela qui pose problème ?

BERTRÀN ÔBRÉE > C'est le résumé du problème. Pour nous, la reconnaissance en milieu urbain est stratégique. Si l'on remonte cinquante ans en arrière, on entendait du gallo à Rennes : c'était la langue des paysans, des ouvriers agricoles, des artisans qui venaient en ville. Le français, lui, est parlé depuis longtemps à Rennes parce que c'est une ville administrative et militaires. Quant au breton, il a été pratiqué à Rennes parce que c'est une ville-capitale. Mais c'était peu important numériquement jusqu'aux années 60-70. Puis l'immigration économique, le développement des études universitaires, donc l'installation de gens venant de Basse-Bretagne, a constitué un groupe linguistique. Quand je parle de « groupe linguistique », je m'appuie sur la Déclaration universelle des droits linguistiques. Elle distingue la communauté linguistique, rassemblant les locuteurs d'une langue parlée depuis longtemps sur un territoire, et le groupe linguistique, c'est-à-dire des gens qui sont sur un territoire depuis relativement peu de temps. C'est le cas des bretonnants à Rennes. Personne ne peut contester que l'on est ici en Haute-Bretagne et que la langue locale est le gallo. La déclaration universelle préconise que la toponymie et la signalétique soient réalisées dans la langue du territoire de la « communauté linguistique ».

PLACE PUBLIQUE > Qu'en pense la ville de Rennes ?

BERTRÀN ÔBRÉE > Pour l'instant, dans les échanges avec les élus, c'est complètement bloqué. Je crois qu'il y a une crainte de devoir revenir sur des droits acquis pour le bre-

ton. Je le comprends, en partie, du fait d'usages établis pour la signalétique. Mais la question demeure. Qu'est-ce qu'on fait pour le gallo ? Nous, nous ne voyons pas d'inconvénients à ce qu'il y ait des panneaux en breton, mais alors la Ville doit assumer un trilinguisme français-gallo-breton. Dans toute la Haute-Bretagne, si l'on veut réhabiliter et revitaliser le gallo, il faut au minimum une signalétique français-gallo.

PLACE PUBLIQUE > Quel est l'intérêt de conserver le gallo dans la société actuelle ?

BERTRÀN ÔBRÉE > Il y a beaucoup d'intérêt ! C'est une question de justice. Cette langue a autant de valeur que d'autres. La Haute-Bretagne a une culture et la langue fait partie de la culture. À un moment, j'étais assez révolté de voir que les gens avaient honte de parler. C'est un effet de la minorisation. Rien que pour aider ces personnes à sortir de cette situation, je me suis mis à travailler pour réhabiliter le gallo... Et je vois des gens qui suivent des cours en ressortir plus forts. Ils se sont réconciliés avec leur culture familiale. Ils se sentent mieux là où ils vivent. Ils parlent la langue du coin. C'est tout bête ! En fait, c'est une question de respect de droits humains fondamentaux, de pouvoir parler la langue locale, et aussi de la transmettre aux arrivants et aux nouvelles générations.

REPÈRES

2009 : Création du duo Ôbrée Bé avec Erwan Bérenguer.

2008 : Bertran Ôbrée Trio sort l'album *Olmon e olva*, entre jazz, blues et folk.

2007 : Premier CD du Bertran Ôbrée Trio avec Julien Stévenin (contrebasse), Erwan Bérenguer (guitare) et de Bertran Ôbrée (chant), *L'us s'ouvr*. L'album *Olmon e olva* intègre les cinq titres de ce disque. Création de l'institut Chubri.

2004 : Ôbrée Alie sort son 2^e album, *Venté sou léz saodd*.

2000 : Premier album d' Ôbrée Alie, *Alment d'if*.

1999 : Création du quintette Ôbrée Alie avec Mikael Coroller

1998 : Maîtrise en sciences du langage à Rennes 2 (phonologie et de phonétique du gallo).

1997 : Traduction d'un second album de *Tintin* en gallo.

1995 : Bertran Ôbrée travaille au dictionnaire français-gallo, le *Motier de galo*.

1993 : Directeur de Bertaèyn Galeizz. Traduction d'un album de *Tintin* en gallo.

SIGNES DES TEMPS

103 **Georges Guitton Bloc-notes**

106 **Critiques de livres**

118 **La chronique de J. Théfaine**



LE BLOC-NOTES

GEORGES GUITTON, rédacteur en chef de *Place Publique*

JEAN, 82 ANS, ANCIEN AGRICULTEUR dans le canton de Mordelles. « Je ne veux pas être agriculteur, je rêve de devenir aviateur ! Mais les choses sont ainsi, il faut travailler. En 1958, je reprends la ferme que mes parents ont en location, 27 hectares, de la polyculture. Cette ferme n'est pas facile, de nombreuses parcelles trop humides et trop argileuses sont inexploitable. Nous cultivons de tout. Nous vendons nos produits à Rennes, cidre, lait, beurre, lapins, poulets, et des légumes, bien sûr. Le marché des Lices est pour nous très important et, chaque samedi, hors de question de le louper. Par tous les temps, sur nos bicyclettes chargées de marchandises, treize kilomètres de montées et de descentes. » Ce témoignage parmi d'autres a été recueilli dans le cadre de la passionnante exposition « Le Grand espoir » présentée à l'écomusée du pays de Rennes (La Bintinais) jusqu'à la fin août 2012. Le « grand espoir », c'est la révolution technique et culturelle qu'ont vécue les campagnes bretonnes dans les années 60. L'exposition permet de prendre conscience de

Arrivée du tracteur dans une ferme du pays de Rennes, cliché H. Lehagre, collection Écomusée du pays de Rennes



deux traits : l'extraordinaire conjonction qui fait qu'en une décennie « tout est arrivé en même temps » : l'insémination artificielle, les élevages en batterie, le remembrement, le maïs et les cultures fourragères, l'agroalimentaire, le confort... Deuxième trait, la non moins extraordinaire volonté humaine col-

lective, cette « agriculture de groupe » issue de la JAC (Jeunesse agricole chrétienne), décisive pour la Bretagne. Dès la fin des années 70, le « bel espoir » de la modernité se fissure avec l'irruption des premières alertes écologiques. S'il y avait une leçon à tirer de cette présentation de l'écomusée, c'est de dire qu'un peuple agricole qui a pu s'arracher d'une manière si spectaculaire à des siècles de pesanteur avec ce que cela suppose d'audace et d'inventivité, ce peuple des fermes, il n'y a aucune raison pour qu'aujourd'hui il ne puisse avec la même vigueur relever les formidables défis de l'environnement.



PLACE NETTE AUX STATUES. Les cultures islamiques prohibent les statues et la représentation humaine. Notre capitale serait-elle islamique ? Par un curieux hasard, Rennes a toujours renié ses sculptures. Regardez, contrairement à d'autres villes historiques, la statuaire ici n'a pas droit de cité. Le Louis XIV équestre de Coysevox, devant le Parlement, fut « dézingué » sous la Révolution. Même sort pour le Louis XV de Lemoyne contraint de déserrer sa niche de l'hôtel de ville. Dans nos années 30, lui succéda un



groupe de Boucher figurant une Anne de Bretagne trop soumise qu'une bombe nationaliste ravagea vite fait. La seule statue ayant surnagé est, place du Champ-Jacquet, celle de Jean Leperdit, ce maire de Rennes qui sous la Révolution s'opposa à la Terreur. Et encore, cette effigie revient-elle de loin puisque, fondue par les Allemands en 1941 - sort commun à l'époque, elle connut une résurrection tardive (1994) après qu'on eut retrouvé le plâtre du sculpteur dans le sous-sol du musée des beaux-arts. Même dans le contemporain, regardez le pur chef d'œuvre de Parmiggiani, la fontaine de la place de Coëtquen : cette tête triste appuyée sur le miroir de l'eau ne repose-t-elle pas, elle aussi, sur la figure de la mutilation ? Constatons aussi que les quatre baigneuses ironiques et pimpantes de la place de Bretagne signées Gérard Collin-Thébaud n'ont pas été sans subir maints outrages nocturnes depuis leur installation il y a onze ans... Au fond, dans le meilleur des cas, peut-être qu'il y a derrière tout cela l'expression séculaire (et bretonne) d'une rage anti-académique.

■

LES FANTÔMES DU PASSÉ URBAIN. Parlant de l'art dans la cité, Philippe Hardy qui fut conseiller aux arts plastique de la ville dans les années 80, rapporte qu'en phase avec le maire Edmond Hervé, il souhaitait que les œuvres contemporaines commandées soient toujours reliées à l'histoire de Rennes. Parfois, c'est un fil symbolique très discret : ainsi en est-il de la fontaine de Claudio Parmiggiani dont l'eau dialogue avec le feu, car située à l'endroit même d'où partit le grand incendie de 1720. L'Histoire, cette constante invisible à laquelle nulle ville ne peut se soustraire. L'exemple le plus frappant est le réaménagement du Mail Mitterrand, un gros chantier qui va durer toute l'année 2012. Après des décennies du « tout bagnole » carrossant de métal les an-

tiques chaussées, l'heure du vert, du doux et du piéton va triompher. Et pour y parvenir, on va retrouver un cheminement historique : le mail va se glisser dans les pas du Cours commandité par le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, à la fin du 17^e siècle. Ce sera le Cours retrouvé. Ainsi la ville s'écrit, s'efface et se réécrit sur les traces de l'oubli comme si, jamais, elle ne pouvait vraiment rompre le fil qui la rattache à son destin.



■

L'ère du vert, du doux et du piéton va triompher »

L'ÉGLISE NOUVELLE EST ARRIVÉE. À Saint-Jacques de la Lande, le diocèse va construire une nouvelle église. Tout dans le projet témoigne que l'Église a définitivement changé de siècle. L'exiguïté de la parcelle (469 m²), la modestie du budget (3 millions d'euros), la faible capacité d'accueil (120 personnes). Ajoutons l'objectif profane affiché : « créer du lien social entre les hommes ». Ajoutons la localisation : un centre-ville qui se crée de toute pièce en bordure de quatre voies (La Morinais) avec presbytère dans un F3. Ajoutons le choix d'un architecte haut de gamme : le portugais Alvaro Siza qui propose un édifice à la blancheur virginale, aux formes élancées et aux murs dépouillés. Euh, c'est bien joli, mais la messe dans tout cela ? demanderont les catholiques lambda. Minute. D'abord, quand vous entrez dans l'église, vous avez un grand rez-de-chaussée avec salle de réunions et salles paroissiales. Euh... et la

messe ? C'est à l'étage, prenez l'escalier au fond à droite. Le sacré confiné dans les combles ! On vous le disait, l'Église a vraiment changé de siècle.

■

LES AILES ERRANTES DE VILLEJEAN. Un doux soir de novembre, après l'inauguration d'un nouveau bâtiment dédié aux sciences humaines, j'étais sur le campus de Villejean en recherchant la sortie. Soudain, au détour d'un fourré, le couinement d'un cochon qu'on égorge me glaça le sang. Coriace, la bête semblait ne pouvoir cesser sa clameur désespérée. Après quelques secondes, le ciel se mit à vibrer, des milliers d'oiseaux aux ailes frémissantes fusèrent dans la pénombre. C'était un nuage d'étourneaux fuyant au dessus des arbres comme poursuivis par le diable. Je venais d'assister à une scène d'« effarouchement acoustique » mené par la ville pour chasser un fléau de 35000 piafs, ces si bruyantes bestioles abhorrées des urbains. Les couinements de l'égorgé virtuel sortaient tout bêtement d'une sono imitant le cri du geai. En continuant mon chemin, une question restait sans réponse : où donc, dans quel square, au fond de quel potager, à l'aplomb de quelle avenue, dans quel dortoir végétal sont allés nicher ensuite les étourneaux effrayés ? Mystère.

■

AH, CES FÉTARDS DE BRETONS. Vu en passant sur l'immense zone commerciale de Cap Malo à La Mézière, un fier panneau de chantier avec cette inscription. « Nous construisons ici le plus grand magasin d'attractions de France ». Cotillons, masques, farces, atrapes... On sourit en se disant : il n'y a vraiment que dans la capitale bretonne que ce titre national pouvait s'imposer. La Bretagne, championne de la fête ! Beau slogan, non ?

■

SOMMES-NOUS TROP MODESTES ? C'est une musique répétitive que l'on entend sur toutes les gammes de la bouche des Rennais. Deux exemples : Parle-t-on de l'excellence de l'art contemporain (voir notre dossier) que l'on déplore aussitôt notre excès de discrétion. Accueille-t-on à l'hôtel de ville les nouveaux habitants, que ceux-ci s'étonnent que toutes nos merveilles soient méconnues des Français, alors que Toulouse ou Montpellier... Traduisons en syllogisme, le cheminement de notre inconscient local : 1 – A Rennes, nous sommes vraiment très bons. 2 – Mais nous sommes par nature très modestes. 3 – Donc personne, hélas, ne sait que nous sommes bons. Ce syndrome s'alimente du syllogisme inverse dont le Rennais taquin se plaît à affubler Nantes, comme pour justifier l'insuffisance de sa propre posture. 1 – À Nantes, ils sont assez bons. 2 – Mais ils ne sont pas modestes, eux, et savent se vendre ! 3 – Donc, tout le monde les croit meilleurs qu'ils ne sont en réalité. On peut dire aussi que le Rennais est faussement modeste : il ne veut surtout pas avoir l'air de se vanter. En réalité il se croit tellement meilleur que les autres qu'il ne va pas condescendre à le dire, pensant que ses qualités sont suffisamment fortes pour que tout le monde soit au courant.

■

LA PSYCHANALYSE URBAINE ARRIVE. Elle déboule à Rennes et peut-être qu'elle pourrait permettre aux Rennais de franchir l'obstacle inhibiteur de leur si orgueilleuse « retenue ». En effet, la psychanalyse urbaine est « une sorte de science poétique d'un nouveau genre » qui consiste « à coucher les villes sur le divan, à détecter les névroses urbaines et à proposer des solutions adéquates ». Une soixante de personnes ont déjà assisté à un

moment d'anthologie un soir de décembre au centre socio-thérapeutique Guillaume-Régner. Ce soir-là, le collectif artistique Au bout du plongeur avait invité Laurent Petit, le président fondateur de l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU) afin qu'il présente sa démarche déjà appliquée à Saint-Brieuc, Saint-Nazaire, Le Layon, Parthenay, Vierzon, etc. Franche rigolade car l'homme, sérieux comme un pape, vêtu d'une blouse blanche de médecin, pontifiant à souhait est d'une drôlerie inédite. Ancien comédien travaillant en équipe avec un architecte, il pro-



Il faut que la ville accepte de se faire tâter un peu partout... »

pose une méthode qui sous couvert de rigolade est du plus parfait sérieux. Et semble-t-il d'une bonne efficacité au point d'intéresser aujourd'hui les urbanistes et les politiques. « L'analyse urbaine se fait toujours par tâtonnements progressifs, il faut que la ville accepte de se faire tâter un peu partout, même à des endroits qui peuvent paraître a priori gênants voire indéliçats... », indique l'ANPU dans l'un de ses huit commandements. Pour en savoir plus sur leur méthodologie, consulter le site très complet (www.anpu.fr) et attendre que l'équipe décide réellement de travailler sur les complexes rennais. Mais pour cela, il faut, comme dans toute psychanalyse, que ce soit le patient lui-même qui fasse la demande. Espérons que Rennes n'hésite pas à frapper à la porte.



À LIRE

Un tableau politique de la Bretagne de 1914 à 1946

La situation politique d'un territoire s'éclaire à la lumière du temps long. C'est pourquoi il est utile de convoquer le temps de l'histoire. Pour la Bretagne, cet examen a été fait par l'historien Christian Bougeard. Dans la somme qu'il vient de publier, l'universitaire renno-brestois a réalisé une compilation quasiment exhaustive des résultats des élections en Bretagne : Il a consulté un nombre imposant de sources sur la vie politique entre 1914 et 1946 et il présente des cartes, des tableaux et quelques photographies pour documenter l'ensemble. Il souligne l'intérêt de cette période qui voit la Bretagne définitivement arrimée à la République et qui confronte les hommes aux chocs des deux guerres mondiales. L'ouvrage entend « montrer les évolutions alors que la situation paraît figée » (p. 15). Derrière l'apparence du conservatisme, les choses bougent.

L'organisation est classique pour un livre d'histoire et repose donc sur la chronologie, en distinguant les étapes successives du premier vingtième siècle, des élections de 1919 aux scrutins de la Libération. Toutefois, un dernier chapitre ouvre sur la thématique de la diffusion des idées à travers l'examen de la presse écrite – très vivace en Bretagne- et des réseaux -anciens combattants, châtelains conservateurs, syndicats et coopératives agricoles, militants et syndicalistes de gauche- qui se développent et se structurent. On peut toutefois regretter n'avoir pas poussé plus avant l'analyse des réseaux catholiques à travers la vitalité de la vie paroissiale.

Les Côtes à gauche, la Loire-Inférieure royaliste

Vu la période retenue, l'ouvrage examine la Bretagne à cinq départements, intégrant la Loire-Inférieure (actuelle Loire-Atlantique). Il s'intéresse précisément aux sous-ensembles territoriaux (Siegfried considérerait l'existence de trois Bretagnes!) et s'attache aux spécificités départementales puisque c'est à cette échelle que sont organisées les forces politiques. Chaque consultation électorale est systématiquement présentée par département, ce qui permet au lecteur de repérer le détail des résultats qu'il recherche (s'il prête toutefois attention aux subtilités institutionnelles, comme la transformation des sénateurs en conseillers de la République). Ce principe méthodologique permet de distinguer précisément les orientations politiques des territoires, comme cet ouest des Côtes-du-Nord (devenues Côtes-d'Armor) toujours plus à gauche, ou la constante de la domination de l'aristocratie royaliste dans les campagnes de Loire-Inférieure.

Le sous-titre - *Notables, élus et militants*-, montre qu'il s'agit d'un livre d'histoire politique, qui, donc, s'intéresse exclusivement aux

hommes. Il égrène les biographies, mais on peut regretter l'absence d'encadrés présentant la vie des principaux protagonistes de cette histoire. Les très nombreux noms cités dans l'index laissent deviner la gageure que ce livre a relevée en exhumant une liste de telle ampleur, alors même qu'on peut constater qu'il n'y a guère eu, en Bretagne, de grands leaders nationaux, hors Aristide Briand dans l'entre-deux guerres et René Pléven après la Libération.



Des biographies politiques en nombre

Centré sur les hommes, leurs choix et leurs trajectoires, l'ouvrage évoque pourtant trop peu un aspect structurant des biographies politiques, comme l'hérité en politique (p. 290). Il s'attache en revanche à repérer l'évolution des organisations politiques : On voit les partis se structurer progressivement, en corrélation avec les scrutins électoraux à la proportionnelle d'après la guerre.

Dans ce livre, l'histoire économique et sociale reste en toile de fond du déroulement des compétitions électorales. On devine les luttes sociales : par exemple, lors de la crise de 1929, à travers les ventes-saisies d'exploitations agricoles, on voit se structurer les forces paysannes, les socialistes de la SFIO -autour de Tanguy Prigent, futur résistant- s'opposant à l'extrême-droite activiste d'Henri Dorgères, qui soutiendra le maréchal Pétain. On discerne des figures idéal-typiques, comme celle des couples d'instituteurs socialistes où les hommes militent à la SFIO, épaulés par leurs épouses – quasiment les seules femmes de ce panorama -. On suggère la circulation des hommes à travers un mouvement de fond comme l'exode rural, facteur d'ouverture aux idées nouvelles par les échanges épistolaires ou les retours épisodiques au pays.

On apprend aussi par incidente que l'apogée démographique de la Bretagne pour cette période se situe en 1911 avec 3 271 700 habitants (p. 86) et on comprend aussi (p. 318) que la perte de 125 000 morts pendant 1914-1918 explique la baisse qui a suivi. La fin du livre nous éclaire sur la structure économique de la Bretagne - encore 48 % d'actifs dans le secteur primaire (essentiellement des agriculteurs) en 1954 – ou sur la transformation du corps électoral, qui double en 1945 grâce au vote des femmes, qui en constituent 53 %.

À LIRE

La politique devenue « nationale »

Quelles conclusions retenir de cet imposant travail ? Deux paraissent singulièrement valides aujourd'hui :

La première est clairement la « nationalisation de la vie politique », c'est-à-dire l'intégration des élites et des partis au système politique national. La trace la plus remarquable en est l'évolution des élus, qui sont de moins en moins des « notables » et de plus en plus des « militants » issus des partis. Et si la question d'un certain conservatisme de la Bretagne reste posée, celle-ci étant à des moments cruciaux (1936) à contre-courant des scrutins nationaux, l'auteur l'explique par un retard dans l'intégration au système politique national, décalage qui s'efface peu à peu.

Omniprésence du centrisme

La seconde questionne les spécificités bretonnes. Le livre envisage longuement la présence dans l'arène politique du centrisme-sous ses deux versions laïque et catholique -, ce qui introduit inévitablement la question religieuse et son prolongement dans l'école, dont l'auteur estime même qu'elle demeure « l'invariant majeur du clivage Gauche/Droite » (la p. 33 décrit des manifestations de 1924-25 contre le Cartel des gauches qui font directement écho à celles de 1984). Ce clivage structure le champ politique bien plus que les extrémismes, qui restent marginaux. D'où s'explique que très peu de pages du livre soient consacrées au mouvement breton : Pour l'essentiel, ce dernier ne résiste pas non plus à la bipolarisation Gauche-Droite, les mots-clés restant ceux de « marginalité » électorale et de « division » politique, ce que la seconde guerre mondiale va encore accentuer.

L'auteur a d'ailleurs titré sur les Forces politiques en Bretagne et non sur les Forces politiques bretonnes, et il distingue soigneusement la « question bretonne » de « l'identité bretonne, emboîtée dans l'identité nationale française » (p. 355), la manifestation du patriotisme au cours des deux guerres ayant beaucoup contribué à ce processus. Il souligne combien, entre 1940 et 1944, l'attachement aux valeurs républicaines, le sens de la modération et l'influence du catholicisme ont limité l'influence des partis collaborationnistes. Certes, si la « question bretonne » a durablement marqué les mémoires, c'est qu'a existé une poignée d'ultras du Parti national breton. Mais le patriotisme et le rejet de l'occupant l'ont emporté, y compris dans le discernement de l'épuration où, sur 2222 accusés (hors Loire-Inférieure), seuls 117 étaient militants ou sympathisants du mouvement breton.

La gauche s'enracine

Une dernière conclusion apparaît, qui concerne les différenciations entre territoires et qui montre que les « tempéraments politiques » (Siegfried) subsistent. C'est ainsi qu'on voit les élus du Finistère, très

attachés à la République, résister plus que d'autres aux pleins pouvoirs demandés par le maréchal Pétain le 10 juillet 1940. On comprend mieux qu'après la guerre, socialistes et communistes s'enracinent dans l'ouest breton à travers le fort renouvellement générationnel, là où la Résistance a été la plus forte. En revanche, à l'est, le pays gallo reste modéré et voit la victoire du MRP (Mouvement républicain populaire) démocrate-chrétien, quand les agrariens conservateurs se montrent quasiment insubmersibles dans le pays vannetais, dans le pays vitréen et dans les campagnes de Loire-Inférieure.

CATHERINE GUY

Christian Bougeard, *Les forces politiques en Bretagne, Notables, élus et militants (1914-1946)*, aux PUR, 388 pages, 22 €

Ce que furent les grandes métropoles antiques

Cet ouvrage, issu d'une traduction en français réalisée par l'équipe éditoriale du Reader's Digest propose un parcours passionnant et richement documenté des premiers temps de l'ère urbaine dans le monde, permettant de saisir l'immense diversité du phénomène urbain historique dans le monde.

Le découpage y est régional – Afrique, Europe, Proche et Moyen-Orient, Extrême-Orient, Amérique – et les métropoles ou villes y ont été sélectionnées en tant qu'elles constituaient les prototypes d'ambitieux programmes de structuration urbaine (Athènes, Rome). Angkor, Ephèse, Persépolis, Rome, Athènes, Gnossos... les critères de sélection ont aussi privilégié la lisibilité actuelle du tissu urbain et des monuments : d'autres centres, pourtant aussi célèbres, n'ont pas été retenus parce que la trace de leur prestige passé se retrouvait désormais écrasée dans la masse urbaine contemporaine. Les auteurs ont repris le mot du grand voyageur de l'Antiquité, Pausanias le Périgète, qui affirmait que nulle agglomération urbaine ne peut être considérée comme telle en l'absence de structures à caractère public (agora, théâtre, édifices culturels...) qui en sous-tendent la validité politique et culturelle. La qualité éditoriale est impressionnante, les plans clairs et pédagogiques, des reconstitutions en trois dimensions ont aussi été réalisées permettant de s'immerger dans les univers culturels et spatiaux respectifs aux mondes urbains présentés.

Parmi les différents aspects abordés, attirons l'attention sur le chapitre sur l'Europe, qui permet de saisir le grand contraste entre l'unité du modèle urbain européen à la base de la construction européenne,



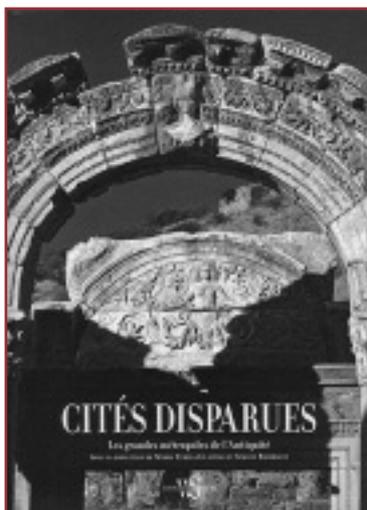
À LIRE

et le grand chaos culturel, politique et social des premières civilisations présentes sur ce continent. Il permet aussi de comprendre, en particulier à partir du cas de la ville d'Italica, la manière dont ces premières agglomérations apparaissent comme les lieux de transmission voire d'imposition de modèles urbains, celui en l'occurrence lié à l'intervention directe de l'empereur romain au service d'exigences idéologiques et cérémonielles. Le chapitre sur l'Afrique apprend, entre autres, que le fameux plan en damier d'Hippodamos de Millet lui est bien antérieur : certains centres urbains créés de toute pièce, subsistant encore actuellement, présentent une structure rigoureusement bien ordonnée avec des rues se croisant en angle droit et qui délimitent des îlots réguliers de maisons bâties selon des plans à peu près identiques, tel qu'à Thèbes. De manière très différente, les villes d'Extrême-Orient, ville impériale florissantes mais inéluctablement liées aux souverainetés et dont celles-ci ont entraîné la disparition dans leur chute.

On redécouvrira aussi, avec David Domeneci, la différence dans le cas de l'urbanisme de l'Amérique indigène, entre cité et village : la cité se caractérise par sa fonction, et les cités sont en quelque sorte des émanations d'institutions plus vastes et plus complexes (États, royaumes, empires), la cité est une manifestation d'institutions capables d'organiser de vastes régions en systèmes intégrés. Dès lors, contrairement au village, la cité offre des services non productifs d'ordre politico-social et religieux. Bref, aussi instructif qu'agréable à lire !

MARC DUMONT

Maria Theresa Guaitoli et Simone Bambaldi, *Cité disparues. Les grandes métropoles de l'Antiquité*, Editions White Star, 323 p. mai 2011, 24,90 €



Vers la maison sans chauffage

La maison sans chauffage, on a du mal à y croire. Et pourtant ! Nous assistons sinon à une vraie révolution du moins au début d'un mouvement de fond, assure Anne-Élisabeth Bertucci, journaliste à Rennes. Elle le prouve par l'exemple en décrivant précisément avec le photographe Michel

Ogier, « 20 maisons BBC ou passives », récemment écloses, notamment dans notre région. « Le secteur du bâtiment a fait un pas en avant spectaculaire. Les architectes ont aujourd'hui plus d'expériences voire une meilleure formation sur ce type de bâti. Les entreprises et les filières industrielles maîtrisent mieux les matériaux ». Enfin, les propriétaires sont prêts à « désinvestir le clinquant pour privilégier l'essentiel à savoir la structure. » Ils ont compris qu'il ne servait à rien de « jeter par les fenêtres 350 kWh/m² tous les ans pour se chauffer alors que 15 pourraient suffire. »

Avec la « très basse consommation », exit les chaudières à fioul et radiateurs électrique. On table sur quatre éléments essentiels : l'isolation, l'étanchéité à l'air, la conception architecturale et la ventilation contrôlée. Un bon plan face aux perspectives inéluctables d'augmentation du coût de l'énergie qu'elle soit fossile ou nucléaire. Sans vouloir « écolo-culpabiliser les foules », Anne-Élisabeth Bertucci rappelle aussi que les bâtiments publics et privés sont « par le CO₂ qu'ils émettent, la deuxième source de pollution atmosphérique, juste derrière les transports ». Ils rejettent en effet 25 % des gaz à effet de serre. Les nombreux conseils d'architectes ou thermiciens contenus dans ce livre utile et clair accompagné d'un DVD donnent vraiment envie de se lancer dans la maison passive.

G.G.

Anne-Élisabeth Bertucci, photos Michel Ogier, *Vers la maison sans chauffage. 20 maisons BBC ou passives*, éditions Ouest-France, 143 pages, 18 €.



À LIRE

Des psychologues questionnent la mobilité

Les voyages forment la jeunesse. Nous pourrions généraliser cette proposition en disant que nos expériences des espaces façonnent notre identité et que, réciproquement, nos identités nous orientent vers tel et tel type d'espaces. L'objet du livre collectif dirigé par deux psychologues, Sandrine Depeau, (université Rennes 2) et Thierry Ramadier (université de Strasbourg), est d'explorer comment les identités et les espaces se combinent-ils les unes aux autres.

Si les voyages forment la jeunesse, quels sont les processus mis en jeu, les registres où se noue la relation? Ce « comment » est éminemment complexe, à l'instar de l'ouvrage, ardu et riche.

Tour à tour, l'introduction et les huit contributions situent les réflexions dans l'ensemble des travaux existant sur le sujet, tant en psychologie, sociologie, anthropologie qu'en géographie. Cette dimension d'état des lieux de la connaissance, de langues française et anglaise, sera fort utile à tout étudiant et chercheur intéressés par la problématique. Signalons aussi que la réflexion méthodologique a une place inhabituellement importante dans un livre de ce type. Ce parti pris « à l'anglo-saxonne » est également très heureux car il permet d'accompagner pas à pas chacun des chercheurs dans l'élaboration de son objet. Là encore, les spécialistes trouveront des renseignements précieux.

L'identité des routiers

Mais l'ouvrage recèle une dimension plus concrète et, si l'on peut dire, plus ludique dans l'exposé des terrains d'enquête. Sans être exhaustif, nous suivons des travailleurs mobiles dans leurs ajustements entre leurs divers espaces de vie, celui où se trouvent conjoint/e et enfants et tous les autres. Nous découvrons ensuite comment des Japonais s'approprient Paris, composent leurs identités intimes et identités sociales entre le Japon et leur ville d'adoption. Guillaume Courty examine l'histoire de la construction de l'identité professionnelle des routiers,



suivi par Yves Jouffe qui décrypte les tactiques des travailleurs précaires pour faire face à leurs obligations de mobilité vers le travail. Pour finir, évoquons l'enquête d'une équipe constituée entre Le Havre et Caen sur l'impact de la construction du pont de Normandie sur les modes d'habiter de part et d'autre des rives de la Seine.

Tous ces travaux montrent que l'espace n'est pas une dimension séparée de l'être. L'un est indémêlable de l'autre, l'un est le producteur, la matrice de l'autre. Ce livre investigate un plan de la relation, celui de l'identité.

ÉRIC LE BRETON

Sandrine Depeau et Thierry Ramadier (sous la direction de), *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes*, Presses universitaires de Rennes, 196 pages

Crime et justice en Bretagne : une histoire illustrée

C'est un « beau livre » maniable qui est aussi une très belle réussite dans l'alliance du texte et de l'image. Nous sommes là dans une harmonie rare où la photo ne tue pas l'envie de lire et où le texte magnifie l'illustration. A priori, le thème « crime et justice en Bretagne » se posait comme rébarbatif. Annick Le Douget, greffière au tribunal de Quimper et auteur de plusieurs ouvrages, en a fait un objet à la fois populaire et savant. Un exemple : pour décrire les changements du système judiciaire depuis deux siècles, le premier chapitre s'ouvre sur un magnifique dessin extrait du *Journal Illustré*, dans les années 1880 où l'on voit dans la cour d'assises à Saint-Brieuc, un expert armurier mimant un tir pour prouver que l'accusée Marie-Aimée de Kerangal n'a pu tuer son mari dans le lit-clos. Et à la page suivante, nous avons la reproduction d'une peinture cubiste d'Emile Compard représentant la justice de paix au palais de justice de Brest...

À chaque fois, la lisibilité est parfaite. L'on apprend aussi une foule de choses : sur les hommes de loi connus en Bretagne, sur une famille de robe bretonne pendant trois siècles (les Perrussel), sur le public des salles d'audience. Notons un remarquable chapitre sur l'architecture des palais de justice : antiques bâtisses de Dol ou de Carhaix, Parlement de Bretagne, dessin futuriste du tribunal de Rennes et de celui de Nantes (signé Jean Nouvel). Évidemment une bonne place est accordée aux « crimes et procès marquants en Bretagne ». Cela va de l'affaire des prénoms bretons de la famille Le Goarnic qui a permis au terme d'un marathon judiciaire d'assouplir la législation, au procès des pilleurs de mer et des responsables de l'*Amoco Cadiz*, à celui des an-



À LIRE

tinucléaires de Plogoff. Bien sûr, l'affaire Dreyfus à Rennes et l'affaire Seznec à Quimper. Et l'on termine ce panorama par la politique pénale et les prisons. Sérieux, documenté et attrayant, ce « Crime et justice » mérite de figurer en bonne place dans la liste des ouvrages permettant une compréhension de la Bretagne passée et présente.

G.G.

Annick Le Douget, *Crime et justice en Bretagne*, chez Coop Breizh, 208 pages, 35 €.

Les Lettres Russes de Marc Rousseau

Plusieurs manières désormais de rentrer dans le livre. Il y a les livres toujours posés en pile chez les libraires et édités par les *grands*, Gallimard-Grasset-Seuil ou d'autres grands moins grands, Actes Sud etc. Puis d'autres piles dont l'engendrement attire l'attention ! Il se passe dans le bouleversement technologique du livre ce qui s'est passé pour la musique. À ce sujet il faut sûrement écouter, cas de le dire, la nouvelle génération.

Il y avait donc à la disposition des musiciens de musique dite nouvelle les grands labels et ensuite les labels indépendants qui ont finalement créé les mêmes dépendances. Vint donc ensuite cette génération qui choisit son studio ou son site, y crée son album, le met à l'épreuve ou non des concerts et c'est moins le label qui va compter et ouvrir des portes qu'Internet ou le bouche à oreille ! Oreilles en premier !

Pour le livre, il y a aussi désormais toutes ces solutions. L'auto-édition n'est plus maudite. Marc Rousseau, auteurs rennais, nous en apporte la preuve avec son dernier opus : *Lettres russes*. Jolie maquette, travail singulier d'auto-publication associative, fabriquée horizontalement, entre artistes, chacun venant sur son projet propre dans la maison d'édition dont le beau nom est Le ciel d'avant. Puisse ce ciel d'avant nous recouvrir longtemps !

Entrons dans *Lettres russes*. Feuilletons ce livre court, écrit avec le doux décalage des lieux et des époques. Entrons dans le filigrane du roman, dans



ses couches et sous couches et lisons comme on déguste un épistolier vieux de cent années au style chantourné dont les lettres sont indiscrètement sorties d'une malle. L'amour a ses boîtes noires et par surépaisseur successive, Marc Rousseau découvre les liens et les lieux. Autant être prévenu, le rébus ne se mettra en place que petit à petit. *Lettres russes* est un labyrinthe. Nous passons ici, en douceur donc, de la butte Montmartre aux rues « Grajdanskaïa et Prjevalskovo ».

Il est question, dans ce livre grand comme un cahier, rien de moins que de bibliothèque. On passe du journal intime écrit en 1900, au moment où le plus « récent ouvrage est de Monsieur Henry James ». Marc Rousseau nous déplace de « l'œuvre de Claude Debussy qui fait polémique » directement vers Internet. Il interpelle les temps mais aussi les espaces, nous faisant traverser le « Caucase en contournant l'Altai », ou longer « le canal Griboïedova ».

Voilà une manière sûre d'entrer en littérature par « l'interstice », par « le sentiment d'entre deux », par « les longues heures blanches ».

Il est question d'amour défait, pas de défaite tout court et de trésor puisqu'il s'agit de malle. Il s'agit de trouvaille, de recherche, il s'agit d'un livre ouvert en grand sur l'intime, ce lieu à soi souvent le plus inconnu.

GILLES CERVERA

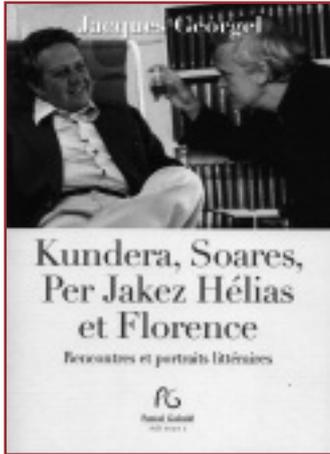
Marc Rousseau, *Lettres Russes*, édition Le Ciel d'avant, 96 pages, 12 €. Renseignements à contact@lecielavant

Milan Kundera, Mario Soares et quelques autres

Jacques Geogel a la plume facile mais omet d'élaguer. Son dernier ouvrage paru, des souvenirs et portraits de quelques célébrités politiques ou littéraires qu'il croisa dans sa vie, semble vouloir ajouter un titre de gloire à une bibliographie déjà pléthorique, comprenant des ouvrages sur le salazarisme, sur le franquisme ou sur la cinquième République, des vies de Mendès-France ou de Roger Verceel, sans oublier le « Sexe et politique » (Apogée 1999) bizarrement oublié dans la liste des œuvres citées à la fin de cet opus.

La couverture s'orne d'une photo inédite où l'on voit Milan Kundera sur fond de volumes de la Pléiade (où depuis il a fait son entrée) lever son verre face à un Mario Soares souriant et amical. C'est rappeler que nous sommes ici dans une histoire typiquement rennaise. Dans les années soixante-dix, l'écrivain tchèque et l'homme politique portugais, tous deux en exil, séjournèrent à Rennes pour enseigner à la faculté des lettres. C'est à cette époque que Jacques Geogel les fréquenta puisque, lui-même universitaire, il exerçait alors à la faculté

À LIRE



de droit avant d'officier à l'université européenne de Florence et devenir recteur de l'académie de la Réunion. En feuilletant l'ouvrage, on réalise que la photo est un trucage. On a rapproché et fondu deux clichés distincts appartenant à la collection personnelle de l'auteur. Innocent (?) coup de pouce pour « vendre » ce *Kundera, Soares, Per Jakez Hélias et Florence*. Marketing au fond révélateur de ce type de mémoires concentrant artificiellement des

épisodes et personnages sans rapport entre eux. Jacques Georgel fait défiler les écrivains Milan Kundera, Roger Verceel, Jakez Hélias (5 pages), Ionesco (2 pages). Les politiciens: Mario Soares, Pierre-Henri Teitgen, Pierre Mendès-France. Il y ajoute quelques rencontres de son passage à Florence. Le problème est que cette conversation parfois agréable ne nous apprend strictement rien sur les personnages en question. On balance entre anecdotes totalement contingentes et idées ronflantes sur la marche du monde. Il manque aux portraits cet entre-deux qu'il faut traquer en chacun de nous, grands hommes compris, quelque part entre l'insignifiance et les idées pures, là où gît la personne dans sa touchante humanité. Rien de tel ici. On admet parfaitement que l'auteur se soit fait plaisir en couchant sur le papier quelques souvenirs de sa vie, pour autant il n'aura pas su sublimer ces scories pour en faire un vrai livre.

G.G.

Jacques Georgel, *Kundera, Soares, Per Jakez Hélias et Florence. Rencontres et portraits littéraires*, chez Pascal Galodé éditeurs, 210 pages, 18 €.

Félicité de Lamennais, version prophète

On n'a pas fini de louer Félicité de Lamennais. La pensée sociale de ce curé romantique, en rupture de Vatican, fait de lui un contemporain de nos propres interrogations. C'est sur notre territoire, dans l'ombre du manoir de La Chênaie, commune de Ples-

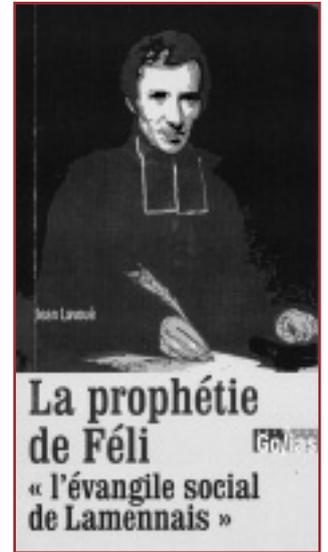
der, où il a grandi avec son frère Jean-Marie, que « Féli » s'est formé, s'est retiré, a conversé, a écrit et fait école, durant cette première moitié du 19^e siècle. Dans le genre hommage lyrique rendu à un homme de bien, le livre de Xavier Grall, « Stèle pour Lamennais » est sans doute indépassable. Mais voici que Jean Lavoué ajoute une pierre à la compréhension « poétique » et politique de Félicité de Lamennais. Dans son livre « La prophétie de Féli », il plonge dans l'énigme des origines, recourant à la psychanalyse, sans pour autant tomber dans les interprétations psychologisantes. L'énigme,

c'est cette souffrance intérieure que rien ne semble panser, pas même la religion. Ainsi écrit-il en 1816 au moment d'être ordonné prêtre à la cathédrale de Vannes: « Je suis et ne puis qu'être désormais qu'extrêmement malheureux (...) Je n'aspire qu'à l'oubli dans tous les sens; et plus à Dieu que je pusse m'oublier moi-même! » Féli est porteur d'une fatalité familiale. Son arrière grand-mère est morte en accouchant de son grand-père; sa grand-mère est morte en accouchant de son père; sa propre mère est morte quand il avait quatre ans. L'enfant capte sur personne lui cette hérédité maléfique, culpabilité et choix de ne pas enfanter...

L'analyse de Lavoué est plus subtile que cela. D'un ton à la fois très personnel et empathique, avec un style vibrant, il nous fait toucher la complexité du personnage, ses revirements, ses découragements, la force inouïe de son engagement. Son détachement de l'Église et son combat pour une « sécularisation » qui allait finir par advenir. Dans un second temps, Jean Lavoué montre aussi comment le christianisme social de Lamennais sous des formes diverses et parfois contradictoires irrigue surtout depuis Vatican II la pensée des théologiens et des acteurs de la société.

G.G.

Jean Lavoué, *La prophétie de Féli. Aux sources de l'évangile social de Lamennais*, éditions Golias, 204 pages, 15 €.





À LIRE

Les objets du musée de Bretagne : un riche catalogue

Le musée de Bretagne montre un florilège de ses collections: 140 objets = 140 pages, chacune avec une photo et un commentaire. Cela fait un livre multicolore et hétéroclite comme un magasin de curiosités. L'idée originale pour un musée a été lancée à l'origine par Henri Bancaud, éditeur chez Édilarge (éditions Ouest-France) et reprise par ses successeurs. Le travail a été coordonné par la conservatrice Laurence Prod'homme. Travail hyper-collectif puisque, dit-elle, « douze employés du musée sur vingt-quatre » y ont contribué pour rédiger les textes. C'est une première.



Après 150 ans de collectage, le Musée possède un fonds de 90 000 objets et autant de notices. Comme dit le directeur Pascal Aumasson, il fallait choisir. Le choix a été fait en évitant « l'écueil des beaux objets » et aussi l'écueil des pièces trop connues. L'idée a été de prendre ces documents comme « source d'histoire ». Et cela de l'antiquité au contemporain. C'est, par exemple, une épingle à cheveux gallo-romaine en os découverte à Châtillon-sur-Seiche.

Et à l'autre bout, un calendrier photo édité en 2010 en soutien à la lutte sociale des ouvrières et ouvriers de Chaffoteaux à Ploufragan. Au fil des pages, l'attention est retenue par des titres accrocheurs : « Galette-saucisse, je t'aime, j'en mangerais des kilos ! » introduit un texte sur cette spécialité culinaire locale, illustré par une émouvante photo de Charles Barmay représentant un garçon derrière son stand de galettes « lors du match Rennes-Reims, en février 1962 » !

Touchante aussi est cette sorte de plumier en bois, où les marins enfermaient leur rasoir et blaireau pour embarquer. Les initiales du propriétaire sont gravées par lui à la main, selon une graphie typique du port de Douarnenez, celle que l'on retrouve sur le logo actuel de la ville. Les guerres, la vie domestique, les âges de la vie, les industries, les pouvoirs, les fêtes, la vie spirituelle, l'aménagement du territoire sont autant de chapitres de ce séduisant catalogue de la Bretagne. On notera que parmi les objets, la photographie occupe une place de choix, témoignant une fois de plus de la richesse irremplaçable de ce patrimoine (voir à ce sujet, dans ce numéro l'article d'Alain Croix).

G.G.

Laurence Prod'homme (sous la direction), *Objets de l'Histoire, mémoire de Bretagne. Les collections du musée de Bretagne*, éditions Ouest-France, 162 pages, 32 €.

L'architecture de la Bretagne gothique

Consacrée au patrimoine gothique, cette collection a confié la Bretagne historique à deux belles signatures, celles de conservateurs en chef du patrimoine au service de l'Inventaire de la région Bretagne : Philippe Bonnet et Jean-Jacques Rioult, auteurs principaux du *Dictionnaire guide du patrimoine (Bretagne)*, paru en 2002.

Les auteurs ont sélectionné 44 monuments représentatifs, les plus fastueux comme les plus modestes, cathédrale ou simple chapelle. La hiérarchie monumentale bretonne est des plus égalitaires : le plus humble bourg peut ici se découvrir lieu d'expérimentation stylistique et, objet de fierté locale, lancer une mode.

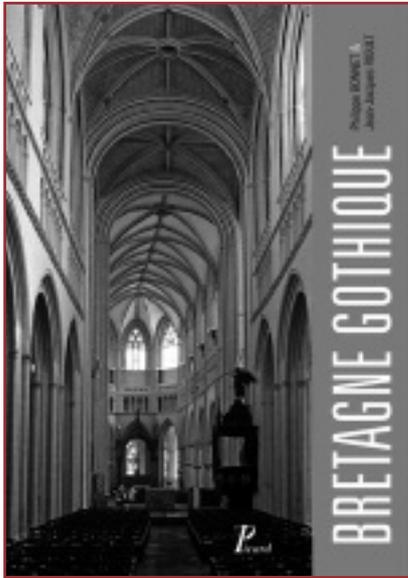
Un brin technique, l'ouvrage ? Certes, le vocabulaire des « lancettes en arc trilobé » et des « entrants sculptés d'engoulants alternant avec de riches blochets » impose la proximité d'un bon dictionnaire. Mais comment se passer d'érudition dès que l'on s'occupe de relier l'Histoire et l'apparition des formes, des solutions techniques de construction ? Publié dans une relative discrétion, fin 2010, l'ouvrage mérite d'être reconnu comme une référence, faisant autorité. L'effort de synthèse est conforté par le recours aux archives, qui permet d'établir des relations insoupçonnées entre les styles et les pays. Rien de moins étanche aux influences que la Bretagne gothique.

On apprend par exemple que la « nef obscure » est caractéristique de nombreux édifices bretons, ce parti architectural permettant le développement des grandes verrières axiales prisées des ordres mendiants (les Carmes à Pont-l'Abbé, les Jacobins à Morlaix) et des grandes roses occupant tout le tympan, comme la maîtresse-vitre de Dol. D'autres découvertes ne manqueront pas d'étonner, comme la fréquence des fausses voûtes en bois dans les églises bretonnes, ou encore l'accentuation de la façade méridionale des églises et chapelles, avec la généralisation des porches profonds abritant les statues des apôtres.

L'âge d'or du 15^e siècle

C'est une longue histoire architecturale tissée d'influences diverses au rythme des soubresauts politiques que nous content les auteurs. Elle commence au 11^e siècle et se prolonge jusqu'au 15^e siècle. C'est l'âge d'or des cités bretonnes, où l'on voit se réédifier les vieilles églises paroissiales devenues trop petites par l'effet de l'essor démographique. Les soixante villes et bourgs de Bretagne se mettent à rivaliser de magnificence, alors que la Renaissance se manifeste avec discrétion: la Bretagne reste fidèle au modèle gothique de

À LIRE



l'élégante flèche d'église. Les marchés de construction stipulent souvent que le clocher ou l'église doivent être construits à la manière d'un modèle de référence. Pratiquant un éclectisme choisi en connaissance de cause, la Bretagne montre qu'elle est « un milieu artistique qui innove volontiers et conserve longtemps ».

DANIEL MORVAN

Philippe Bonnet et Jean-Jacques Rioult, *Bretagne gothique : l'architecture religieuse*, chez Picard, 488 p, 59€.

L'histoire concrète des Missions locales

Réédition d'un premier ouvrage paru en 2005, ce livre présente un panorama assez complet de l'histoire des Missions locales (pour l'insertion des jeunes), créées à partir d'un rapport de Bertrand Schwartz en 1981. Si la posture de l'auteur est bienveillante à l'égard de l'institution dont il souligne l'intelligence pratique, il ne se contente pas de présenter l'essentiel des Missions locales, il montre également les enjeux des différentes étapes de leur histoire. Deux de ces enjeux apparaissent bien dès la création des missions locales.

Au départ des missions locales en 1981, la commande du Premier ministre Pierre Mauroy est clairement l'insertion professionnelle des jeunes ; son objectif est que « les jeunes de cet âge ne soient jamais condamnés au chômage, ni à des emplois par trop précaires.. ». En réponse, Schwartz intitulera son rapport : « Un projet global pour l'insertion professionnelle et sociale des jeunes ». Retenue, la proposition Schwartz entraînera une question posée en permanence aux Missions locales comme à l'ensemble des dispositifs d'insertion : comment mieux articuler ces deux aspects de l'insertion : 1 - insertion professionnelle exigeant d'être offensifs et rapides dans la recherche d'emplois en entreprises ; 2 - insertion sociale avec le respect du parcours des personnes dans leur complexité ?

Second enjeu : alors que le Premier ministre souhaitait une meilleure articulation des services publics concernés par les jeunes, la proposition du rapport Schwartz débouchera sur la mise en place d'une institution complètement nouvelle prenant en charge le jeune de manière globale. C'est la raison pour laquelle les Missions locales ont dû tout au long de leurs 30 années préciser leurs liaisons avec les autres structures notamment locales.

Sans nier l'intérêt des intuitions de Schwartz, le constat est clair : comme d'habitude, on a créé une nouvelle structure pour résoudre un problème réel, mais toutes les autres structures sont restées en place si bien que la cohérence d'ensemble n'est pas toujours évidente.

L'ouvrage ne traite pas directement de la mission locale du bassin d'emploi de Rennes. On peut noter bien sûr que, sur le territoire rennais comme ailleurs en France, l'insertion des jeunes reste très préoccupante. Malgré tout, l'impulsion forte donnée ici par les responsables des collectivités locales a permis à la Mission locale rennaise de trouver les voies de l'intelligence pratique de mise en œuvre. C'est elle que décrit ce livre.

LOÏC RICHARD

Philippe Labbé et Michel Ahervé, *L'insertion professionnelle et sociale des jeunes ou l'intelligence pratique des Missions locales (1981-2001)*, 2^e édition, chez Apogée, 224 pages, 19 €



À LIRE

Le haïku vu par Olivier Adam

De grands auteurs se sont intéressés au haïku sans pratiquer eux-mêmes le genre. On pense à Philippe Jaccottet qui a vu dans le haïku l'essence même du poème, ramené à sa simplicité originelle et débarrassé d'un surcroît d'images.

Aujourd'hui, dans une belle préface à une sélection de haïkus japonais contemporains, le romancier Olivier Adam nous livre son point de vue. Le fait qu'il vive en Bretagne, dans le pays malouin, n'est sans doute pas étranger à cette empathie pour ces poèmes concis de trois vers magnifiant la nature à travers le passage des saisons. « *Jamais ma quête d'un accord, la recherche d'une pulsation égale à la pulsation du monde, d'une vibration commune me liant au végétal, au minéral, au vivant, au cosmique même, si l'on veut employer de grands mots, n'a été aussi nette, vivante, palpable, concrète* ».

Il le dit en évoquant les « *paysages littoraux du nord de la Bretagne* » qu'il tente de décrire dans ses livres, mais aussi au sujet de « *la nature enchantée des campagnes japonaises semées de temples et de sanctuaires* ». C'est ce qui le rapproche du haïku.

Avec le haïku, estime Olivier Adam, on « *sauve l'instant de grâce* », on « *traque le moment fragile et crucial* ». Il faut pour cela « *accroître notre présence, densifier notre présence au réel, aux autres et à nous-mêmes* », « *tendre l'oreille* », « *ouvrir l'œil* », « *aiguiser ses sens* ». Car c'est « *l'enlèvement qui nous guette, l'engourdissement de nos sens* ». Le haïku a donc quelque chose à voir avec un combat pour la vie face à « *l'imminence de la mort* ». Rien de moins. Voilà une tâche immense dévolue au plus petit poème du monde.

Le disant, Olivier Adam ne veut pas entrer dans le débat, souvent tendu, sur la nature du haïku contemporain et les règles auxquelles il doit, ou non, s'astreindre. Simplement, constate-t-il, « *la manière s'aiguise, s'épure à l'infini, comme si l'on pouvait toujours s'approcher un peu plus de l'os* ». Il préfère donc souligner ce qui constitue, à ses yeux, « *l'immuable objet* » du haïku : « *la célébration du vivant, un vivant unifié, ouvrant les hommes à la nature, palpitante, enchantée* ». Un exemple? « *Les pétales du cerisier/tourbillonnent tellement/je peine à respirer* » (Nagiko Nishimura)

Pour le romancier malouin, le haïku atteint sa perfection quand il est capable « *en trois lignes* » de « *peser des tonnes* » et de « *faire jaillir un monde, des histoires, une vie entière* ». Ainsi ce haïku qu'il cite : « *Cigales d'automne/les lettres d'un défunt/restées dans le porte-lettres* » (Setsuko Shimizu).

PIERRE TANGUY

La lune et moi, haïkus d'aujourd'hui, traduit du japonais et présenté par Dominique Chipot et Makoto Kemmoku. Préface d'Olivier Adam, en Points poche, édition bilingue, 138 pages, 6,50 €.

« Un crime presque ordinaire »

C'est un hasard. L'« affaire DSK » a surgi au moment où Audrey Guillier et Nolwenn Weiler terminaient un livre d'enquête sur le viol. Les deux journalistes indépendantes de Rennes racontent que cette « affaire » a changé le regard que les autres portaient sur leur travail. « *Soudain tout le monde s'est senti concerné* ». Leur livre, au style vivant, très bien informé et puisant aux meilleures sources, concerne en effet tout le monde. Il balaye les présupposés et lieux communs qui fleurissent quand on aborde la question du viol, ce « *crime presque ordinaire* ».

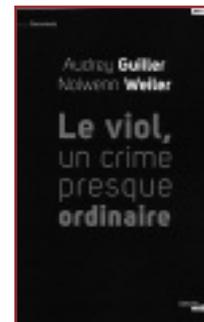
Travail salutaire, car les clichés ont la vie dure. Aussi, les deux journalistes reprennent-elles les choses point par point : oui en général l'agresseur est connu car il appartient à l'entourage, non les violeurs ne sont pas des fous, non les « *violeurs n'ont pas de pulsions sexuelles* » « *irrépressibles* ». Oui le sexe est aussi une affaire culturelle, une question d'apprentissage. Oui le sexe est une composante du viol, mais il n'est pas tout le viol. Le sexe est un moyen pour agresser, un moyen de domination...

Les auteures consacrent une bonne partie de leur enquête aux victimes, admettant que « *la parole se libère* », mais seulement « *un peu* ». Le silence de l'entourage, la honte d'être victime, la loterie que constitue la prise en charge des violées car tout le monde n'y a pas droit. On évoque viol dans les médias (très prisé comme fait divers mais tronqué en tant que fait social). Le viol dans le judiciaire avec la « *déqualification* » fréquente (une fois sur deux) des viols en « *agressions sexuelles* », beaucoup moins lourde et coûteuses judiciairement parlant. Et ce constat étrange fait par la sociologue Véronique Le Goaziou après avoir examiné 425 dossiers de viols aux assises : « *93 % des violeurs présumés sont issus des classes populaires* » alors qu'en réalité le viol appartient sans discrimination à toutes les classes sociales.

Au terme de leur enquête les deux auteures appellent à « *désarmer la guerre des sexes* » et à faire chuter le nombre de victimes. « *L'éten due des viols dans notre pays est un cauchemar dont on pourrait se réveiller*. Sans avoir besoin de s'aventurer sur le terrain d'une législation plus répressive, mais grâce à une réponse sociale et pénale à la hauteur des enjeux. Grâce à la prévention, qui briserait le cycle de la violence.

G.G.

Audrey Guillier, Nolwenn Weiler, *Le viol, un crime presque ordinaire*, Le Cherche Midi, 172 pages, 15 €.



À LIRE

L'hommage des historiens à l'archiviste Catherine Laurent

Les « Mélanges » sont un genre délicieux. Cet hommage savant que des spécialistes offrent à l'un des leurs, Catherine Laurent vient d'en être la bénéficiaire, quelques mois après son départ des Archives municipales de Rennes pour cause de retraite, archives qu'elle dirigeait depuis 20 ans. Appréciée de tous, Catherine Laurent a marqué la vie des archives, faisant beaucoup pour la diffusion de l'histoire. Elle fut aussi directrice des Archives de Saint-Malo après avoir été conservatrice aux Archives départementales. C'est donc sous l'égide de la Société historique et archéologique de Bretagne (SHAB) qu'un petit groupe d'historiens a organisé ce recueil de textes, soit une trentaine de contributions. Ces amis ont donné le surtitre de « Talabardoneries » à l'ouvrage par allusion souriante au nom de Catherine Laurent, née Talabardon, patronyme venant de *an talabarder* qui, en breton, signifie *sonneur*.

Ces « Talabardoneries » sont un bric-à-brac sérieux et ont le charme de ces greniers où l'on fait des trouvailles. Ici, chacun y va de sa découverte sachant qu'un des principes directeur du livre voulait que les auteurs partent d'un document d'archive. À l'instar de Denise Delouche chinant pour quelques sous aux Halles centrales trois tableaux ou gravures qui se révélèrent de valeur et de riche enseignement. Ou bien de Christine Plessix-Buisset, découvrant dans un dossier légué par un grand père le récit d'un instituteur alsacien, témoin direct de la guerre de 1870.

L'on saute du coq à l'âne et l'on va de surprise en surprise. On passe du curieux Pâl de Landévennec, langue de terre et d'accostage méprisée par la cartographie officielle (Éric Joret) à une grivoise *Capucinade* de Roscoff, poème galant de 1730 brocardant les religieux (Georges Provost). On apprend comment Rennes après l'incendie de 1720 renomma ses rues (Bruno Isbled) et comment au 19^e siècle, les mairies reliaient leurs registres avec des vieux parchemins, tel celui découvert par Michel Maréchal, directeur alors des archives départementales, lors d'une visite à la mairie de Saint-Germain-en-Coglès en 1992. Un volume était relié avec un acte d'élégante graphie qui une fois dépouillé se révéla provenir de l'abbaye tourangelle de Marmoutier en date du 11^e siècle.

La rivalité Rennes-Nantes en... 1560

Sans citer tout le monde, *Place Publique* ne peut toutefois rater le délicieux débat qui s'instaura en 1560 sur la question de savoir dans quelle ville devait s'implanter le tout jeune parlement de Bretagne. Débat rapporté ici par Philippe Hamon et Karine Pouessel. Alors,

ce sera Rennes ou Nantes ?

Au début du Parlement, on alternait : trois mois à Rennes, trois mois à Nantes. Puis en 1557, Henri II fixe le Parlement à Nantes. Les Rennais se rebiffent. Alors, le nouveau roi François II soumet aux États de Bretagne réunis à Vannes, cette question de la localisation, à titre consultatif. Et là, c'est Rennes qui l'emporte. Décision officialisée en 1561. Grâce à un document des Archives de Rennes jusque là inexploité, on connaît l'avis des 37 villes bre-

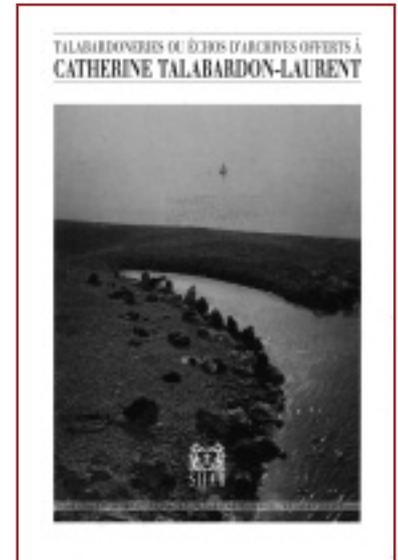
tonnes qui se sont exprimées. Lannion veut garder l'alternance Rennes-Nantes, Vannes souhaite que le Parlement s'implante... à Vannes. Quant à Quimper, Landerneau et Josselin, ces trois villes balancent d'un mois sur l'autre entre Rennes et Nantes.

Il faut dire qu'une campagne active des deux « métropoles » s'est engagée pour convaincre les cités de Basse Bretagne. Nantes se bat pour conserver le Parlement. Quant aux Rennais, ils argumentent : leur pays est fertile et peut donc approvisionner des bouches supplémentaires. De plus leur ville occupe une position beaucoup plus centrale. Les routes qui mènent à Rennes sont plus fiables et plus sûres. La sécurité de la ville y est meilleure qu'à Nantes. Les juristes y sont plus expérimentés. Et puis, c'est affaire de dignité, Rennes est la cité du couronnement des ducs de Bretagne.

Nantes n'est pas en reste : elle vante sa taille et sa facilité d'approvisionnement, son dynamisme marchand et ses institutions prestigieuses telles l'université et la chambre des comptes. Mais l'argument se retourne contre Nantes : après tout, si cette ville est riche, elle n'a pas besoin du Parlement, alors que Rennes... l'exige « pour faire une bonne ville ». Nantes a donc perdu. En compensation, on lui accorde un consulat de commerce. Ainsi Rennes est-elle devenue pour longtemps la capitale administrative de la province.

G.G.

Talabardoneries ou échos d'archives offerts à Catherine Talabardon-Laurent, édité par la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (SHAB).





VU

Improviser au cinéma... mais pas sur le vide



L'improvisation n'est pas l'art de faire n'importe quoi. C'est un processus de création qui obéit à des règles et qui suppose certaines conditions préalables. Professeur en études cinématographiques et musique à Rennes 2, Gilles Mouëllic prend ce sujet avec rigueur et passion. Il ne choisit pas la danse ou le théâtre, mais le cinéma. Avec une ouverture sur le jazz, qui n'est pas sans parenté. Improviser au cinéma est devenu possible grâce au progrès techniques (matériel plus léger, caméra sur l'épaule, montage amélioré). Mais cela n'explique pas tout.

Pour leur capacité « à susciter la réflexion à tout moment », l'auteur a choisi de ne se pencher que sur une dizaine de cinéastes pratiquants : Maurice Pialat (*A nos amours*), Nobuhiro Suwa (*Un couple parfait*), Rahah Ameer-Zaïmeche (*Dernier maquis*), Samuel Collardey (*L'apprenti*), Éric Rohmer (*Le Rayon vert*), Jacques Rozier, Jacques Rivette ; John Casavetes... Tous ces cinéastes, - on pourrait ajouter Jean Rouch et Renoir, le père du genre - « ont recours à l'improvisation pour inventer de nouvelles formes, mais ils n'ont jamais bâti sur du vide ». Rien à voir avec le cinéma « expérimental ». C'est plutôt un « cinéma de l'expérience » s'appuyant « sur les puissances du corps et les potentialités inépuisables du récit ».

Il cite l'exemple de la fameuse scène de repas improvisé à la fin de

À *nos amours* qui « marque l'aboutissement de plusieurs semaines d'un tournage très épuisant, les conflits entre Pialat et certains acteurs venant nourrir les scènes du film. » Gilles Mouëllic remarque d'ailleurs que ces cinéastes sont souvent les auteurs de leur scénario. Car c'est aussi un principe : « Dans le cinéma improvisé, le film émane bien d'un texte écrit ». Seulement, il n'en est pas une « exécution » mais « plutôt une mise en œuvre ».

Avec énormément de photos (petit format) à l'appui, l'essayiste dévide son analyse avec beaucoup de finesse et reconnaissons-le dans un style fluide, qui fait oublier le jargon de certains travaux universitaires. Il nous éclaire réellement sur le « comment cela se passe » quand on improvise au cinéma. En point d'orgue, Gilles Mouëllic rassemble ses réflexions autour d'un film de Pascale Ferran (2001), *Quatre jours à Ocoee*, où la cinéaste est enfermée pendant plusieurs jours dans un studio d'enregistrement de jazz, musique improvisée si l'en est, pour filmer le duo du saxophoniste Sam Rivers et du pianiste Tony Hymas. Enregistrement éprouvant et au bout du compte, une leçon pour la cinéaste : l'improvisation du jazz a changé son rapport avec le cinéma, et sa manière de filmer par exemple *Lady Chatterley* avec des moyens légers « afin de restituer cinématographiquement l'extraordinaire impression de première fois qui se dégage du livre ».

G.G.

Gilles Mouëllic, *Improviser le cinéma*, éditions Yellow Now - Côté cinéma, 220 pages, 24 €.

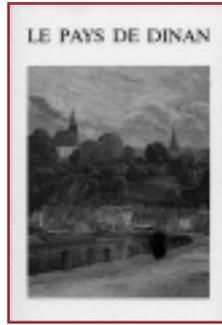
À LIRE

NOUS AVONS REÇU...

Le Pays de Dinan

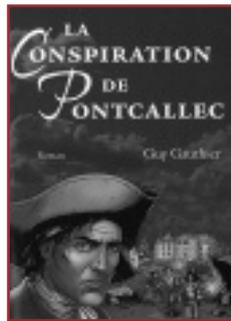
Le Pays de Dinan est une revue annuelle qui en est à son 31^e numéro. Animée par Loïc-René Vilbert, elle va au-delà de l'érudition locale pour s'intéresser à la littérature, à l'art et à l'ethnographie. Au sommaire du n° 31 sorti en novembre, l'histoire d'un lycéen assassiné par les nazis à Goméné, une chronologie de la ville de Dinan, un article sur les volontaires bretons au combat de Saint-Cast, la vie d'Anne Quinquaud, artiste qui signa le buste de l'explorateur dinannais Auguste Pavie. On y parle aussi de Léon Hamonet, peintre à Dinan et de Jean Trichet, un poète ami de Senghor, enraciné en pays de Rance et qui n'est autre que le père de Jean-Claude Trichet l'ancien directeur de la BCE, lequel signe ici un article.

Le Pays de Dinan, année 2011, 280 pages, 30 euros. Dans les librairies de Dinan. Contact : bm@dinan.fr ou 02 96 39 04 65.

*La Conspiration de Pontcallec*

C'est un descendant de la famille du marquis de Pontcallec, Guy Gauthier, qui raconte ici la tragique aventure du noble breton en guerre contre la Régence. S'il a choisi la forme du roman, l'auteur n'en a pas moins fouillé avec perspicacité l'histoire très complexe de cette conspiration bretonne du début du 18^e siècle. Pour retracer jour après jour, l'itinéraire de Pontcallec il a puisé aux meilleures sources. Guy Gauthier n'est autre que l'actuel sous-préfet de Fougères. Magistrat et historien, il est l'auteur de livres d'histoire et de biographies historiques. Il s'est notamment intéressé à Garibaldi, à Napoléon III et à... François Mitterrand « le dernier des Capétiens ».

Guy Gauthier, éditions Coop breizh, 320 pages, 19,50 €.

*Le sourire des nuages*

Un mince récit signé Claude Herviou, de Dinan. Sujet-verbe-complément, ces soixante-dix pages ont la chaleur d'un rapport de police. C'est un homme dans une situation énigmatique : missionné, clandestin, à la veille d'une insurrection ou d'une apocalypse, on ne sait trop. C'est un mystère, un jeu de miroir qui emprunte aux codes du roman d'espionnage, de l'intrigue policière, de l'embrouille politique. Pour être sèche et volontairement dénuée de vibrato, l'écriture finit par s'offrir au lecteur comme un cadeau poétique empreint d'une gravité non exempte d'ironie. C'est peut-être cela le sourire des nuages.

Claude Herviou, collection Piqué d'étoiles, chez Apogée, 74 pages, 13 €.

*La Guerre secrète*

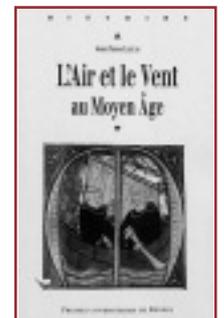
Guénane est née à Pontivy en pleine guerre, ses parents ayant quitté Lorient bombardée. Connue pour ses poésies publiées chez Rougerie, cette auteure qui fit ses études et enseigna à Rennes propose aujourd'hui un roman. Cette prose a précisément pour cadre la ville de Lorient à feu et à sang. C'est l'histoire de Lucie, jeune femme rêveuse et se son mari tuberculeux. Il s'installent dans le port de guerre à la veille du grand conflit mondial. « Entre le bacille et les bombes, les sentiments de Lucie aussi se déclarent la guerre ».

Guénane, chez Apogée, 122 pages, 15 €.

*L'Air et le Vent au Moyen Âge*

C'est fou ce que fait le vent. Dans les campagnes, ils sert à affiner le fromage, à séparer les grains des cosses, à sécher les récoltes. Un exemple entre mille cité par l'historien Jean-Pierre Leguay dans un livre passionnant d'érudition joyeuse : « L'Air et le Vent au Moyen-Âge ». Cet essai est le quatrième volet d'une étude menée par l'auteur sur les quatre éléments de la nature. Le sommaire illustre la diversité des angles traités : L'air ambiant, du merveilleux au naturel (l'air sain, l'air pestilentiel), l'air domestiqué (moulins à vent, voiliers, souffleurs de verre...), l'absence ou l'excès d'air (les tempêtes, l'asphyxie...)

Jean-Pierre Leguay, aux Presses Universitaires de Rennes, 330 pages, 19 €





À ÉCOUTER

CHANSON DE GRAND LARGE

Sylvain Giro : Le batteur de grève



Pendant une décennie (1999-2009), il fut l'âme battante et combattante du groupe gallo Katé-Mé, emblème d'une musique traditionnelle bretonne qui se réinvente constamment. Sylvain Girault, ou plutôt Sylvain Giro désormais, n'a non seulement pas déposé les armes, mais – parallèlement à ses fonctions de directeur du Nouveau Pavillon à Bouguenais, en Loire-Atlantique – il continue à s'investir dans de multiples aventures musicales. En témoigne un formidable album personnel, son premier, *Le batteur de grève*, où l'alchimiste mélange encore et encore toutes les vibrations qu'il aime.

De Marthe Vassallo à Rodolphe Burger, en passant par Erik Marchand et Leonard Cohen, Tom Waits et Nusrat Fateh Ali Khan, Nick Drake et les Clash ; quelques références parmi les dizaines d'autres égrenées sur son site internet perso, avec liens s'il vous plaît ! S'il y avait encore besoin de témoins à la barre, reprenez cette liste-là : Sylvain Giro est un paratonnerre, un catalyseur, une éponge magique qui nous livre ici un des plus beaux albums du moment. Parce qu'il n'est pas formaté, il risque fort de passer au travers des « grilles » médiatiques et c'est plus que dommage, tant les treize titres qui jaillissent là comme sources vives sont maîtrisés, cohérents, habités.

La tradition est toujours le terreau du travail de Sylvain Giro, mais troussée avec gourmandise, invention, générosité. Dans le creuset, il y a du folk, bien sûr, mais aussi du funk, du rock, du jazz, des échos du monde. Et puis une formidable poésie qui naît de textes signés, pour la plupart, Sylvain Giro (splendide *Les enfants creusent la terre*) et de musiques paraphées, c'est selon, par lui-même, par Erwan Hamon, ou par ses deux complices de studio et de scène, Julien Padovani (orgue hammond, Fender Rhodes) et Jean-Marie Nivaigne (batterie, percussions).

En cadeau, il y a la reprise du *De la main gauche*, de la tant regrettée Danièle Messia. Un sans faute qui vous tord le cœur. Il faut dire que l'exceptionnelle voix de Sylvain Giro, proche cousine (et c'est un fameux compliment) de celle de Gabriel Yacoub, réveillerait n'importe quoi et n'importe qui, tant elle est époustouflante dans la virtuosité et émouvante à cœur dans la ballade. Bref, ce *Batteur de grève* est un trésor qu'il faut vous procurer toute affaire cessante si vous avez l'oreille ouverte et le cœur voyageur.

J. T.

CD *Le batteur de grève*, 13 titres, 60'. Coop Breizh.

Jacques Bertin : un double CD et deux livres



Ceux qui suivent cette chronique savent le respect et l'admiration que nous avons ici pour le Rennais Jacques Bertin, longtemps Nantais via sa maison d'édition, et Ligérien définitif depuis sa maison de Chalonnes, d'où il regarde couler la Loire. S'il n'a apparemment pas de nouvel album sur le feu, il est d'actualité pour ses admirateurs avec une série de parutions :

- un double CD reprenant les enregistrements publics de Jacques au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse (1978) et aux Oiseaux de passage, à Québec (2000). On y retrouve 31 titres, à l'exclusion de *La lampe du tableau de bord*, *La fête étrange* et *La fidélité* qui figuraient sur l'album québécois initial (20 euros).

- un ouvrage, *La trace des combats*, réunissant les textes des poèmes et des chansons écrits depuis *Plain-chant, pleine page* (Arléa, 1992). Un trésor de mots et d'images, qu'il faut absolument découvrir à lecture nue. En retenant cet "avertissement" de l'auteur : « (Ce livre) n'est pas conçu comme une œuvre. Il n'est ni un manifeste, ni une synthèse, ni un testament, ni un enseignement. Pas de thème unique, pas d'axe. Et pas de conception affichée de la poésie non plus. Seulement un recueil. » (Ed. Le Condottiere. 280 pages, 18 euros).

- un dictionnaire amoureux, *Le dépanneur*, ou *Le Québec de A à Z, vu par un Français*. Un délice, pour qui aime la Belle Province, dont l'éditeur canadien dit en quatrième de couverture, « cet ouvrage teinté d'humour se devait d'être écrit par un Français. Et Jacques Bertin relève ici le défi avec brio. Un pur plaisir attend le lecteur au gré de lectures vagabondes. Voilà un lexique indispensable sur le Québec qui déridera et informera autant le visiteur de France que ses hôtes québécois ». (Ed. Sylvain Harvey, 250 pages. 12 euros).

Attention : les éditions du Condottiere ne sont pas distribuées en librairie, sauf si le libraire commande à Velen (Disques Velen, 1 bis, impasse de Charnacé, 49000-Angers ; tel. 09 53 19 06 25). L'ensemble des références citées dans cet article est disponible à l'achat via le site <http://velen.chez-alice.fr>.

Sachez encore que, si vous voulez organiser un récital de Jacques Bertin, si vous appartenez, ou vous connaissez une association culturelle susceptible de fournir une salle équipée, il faut contacter velena.spectacles@gmail.com, tel. 06 70 75 24 65.

J. T.

À ÉCOUTER

TRADITIONNEL

VU

Guichen : Brozhers



Dans la musique bretonne, les frères Jean-Charles et Fred Guichen sont des légendes. Leur aventure commune a commencé en 1986, à la tête du mythique groupe Ar Ye Yaouank, une bombe de fest-noz créée par eux, qui renouvelait alors le genre avec une invention et une force diaboliques. Une porte par laquelle se sont faufilees depuis nombre de formations, tricotant à cœur et tripes musique traditionnelle et courants d'air du monde.

En un quart de siècle, les frangins ont littéralement quadrillé la planète et se sont produits sur les plus grandes scènes de France. Leur imposante discographie ne se résume pas à leur travail de duettistes, car ils ont, ensemble ou chacun de leur côté, participé à de nombreuses aventures qu'on peut découvrir sur leur site Internet (<http://www.freresguichen.com>).

Un nouvel opus vient l'enrichir. Son titre, *Brozhers*, est un double clin d'œil à leur fraternité et à leurs racines, les lettres BZH qu'il contient étant mises en avant sur le graphisme de la pochette. Son contenu, lui, est d'une absolue plénitude pour qui aime la guitare et l'accordéon tissés serré, fusionnels, virtuoses et aériens à la fois. C'est à Dublin que les Frères Guichen ont choisi de l'enregistrer, avec deux invités seulement : le percussionniste Robbie Harris et le chanteur (sur trois morceaux) Mighty Stef. Dix des quatorze titres sont de leur composition, à l'exception d'un traditionnel, d'un titre de Donald Lunny, d'un autre du Guichen Quartet et d'un quatrième d'Ar Ye Youank.

Le moins qu'on puisse dire est que tout cela sonne avec une cohérence jubilatoire ; une énergie quasi punk irradiant cette chevauchée sonore emballée et emballante, où rythmes bretons et irlandais couinent et farandolent pour le plus grand bonheur des amateurs de musique à danser. Avec de belles et amples respirations comme *Wild Wanderer* et *Island bird*, entre l'irrésistible *Mc Bride's* qui ouvre le bal, et des morceaux à tourner la tête comme *Stêr Argant*, *Den Bleiz*, ou *Battle Swing*.

Voilà donc un album de haute lignée qui devrait combler les inconditionnels du duo, et plus largement tous ceux qui ont l'oreille ouverte. On ne s'étonne d'ailleurs pas de voir dans la liste des remerciements le nom de Martin Meissonnier, grand sorcier/sourcier s'il en est en matière de world music.

J. T.

CD *Brozhers*, 14 titres, 47'04. Iliode/Coop Breizh.

11.11.11 : Drôle de guerre !



En ce 11 novembre 2011, devant le Théâtre National de Bretagne des catholiques intégristes manifestaient contre la représentation de la pièce de Roméo Castelluci, *Sur le concept du visage du fils de Dieu*. (Christine Barbedet)

11.11. 2011. Les médias se font l'écho des lubies millénaristes de fin du monde. Il est 20 h, au pied de l'UBU, les ultras de service jouent la guerre des nerfs, à force de slogans : « Pétain, t'as oublié tes chiens », « Deux planches, trois clous, Jésus l'a fait, pourquoi pas vous ! »... La maréchaussée fait le pied de grue. Square de Kergus, une trentaine d'ultras, croisés à genoux, en appellent au fils de Dieu.

J'ai rendez-vous avec l'objet de tant d'attention, le sieur Romeo Castelluci. Fouillée, délestée de mon intimité, mon sac de femme, autorisation m'est donnée de pénétrer dans la salle sanctuarisée du TNB. Sous l'œil inquisiteur d'une dizaine d'anges gardiens de noir vêtu, le stade anal de notre condition humaine n'en finit pas de s'épancher, réveillé par le lancer de grenades pour rire d'une nuée d'enfants sur le portrait du Christ. Drôle de guerre !

CHRISTINE BARBEDET

HOMMAGE

Homage à l'architecte Justino Serralta

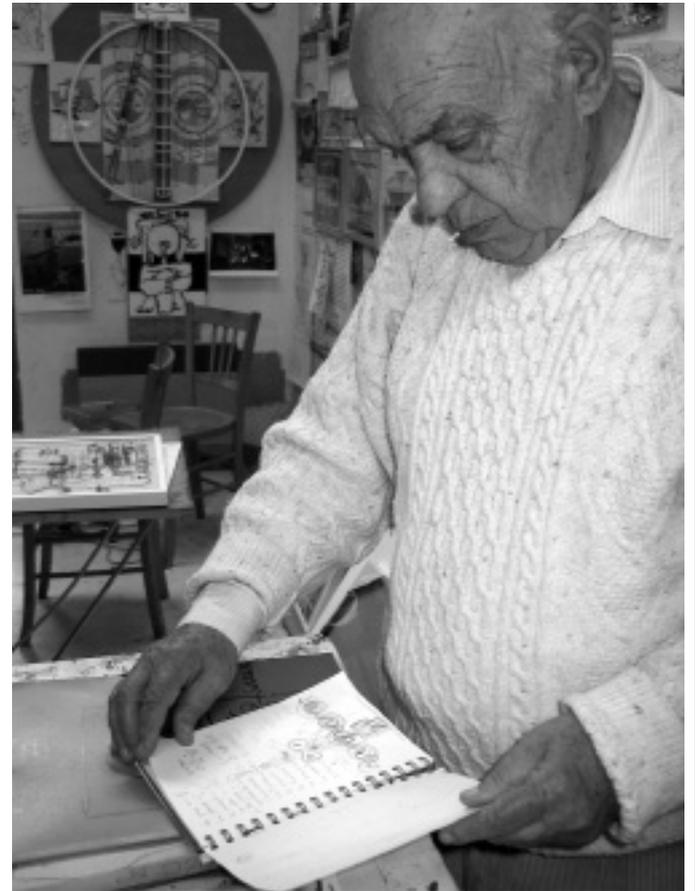
TEXTE > ANDRÉ SAUVAGE

CONTEXTE > Dans la plus grande discrétion, l'un des derniers collaborateurs de Le Corbusier, architecte-urbaniste et plasticien, vient de s'éteindre à Jullouville (Manche), dans la baie du Mont Saint-Michel où il avait trouvé refuge pour sa retraite.

Né à Melo (Uruguay) en 1919, Justino Serralta rallia l'atelier Le Corbusier après la seconde guerre mondiale, où il resta trois années (1948-1951). Il contribua notamment à la conception et la mise au point de la Cité Radieuse de Marseille. Retournant avec sa femme française en Amérique latine (Uruguay), il devint entre 1951 et 1973, sous-directeur de l'Institut d'urbanisme, chercheur en aménagement du territoire, assesseur des Municipalités et conseiller du ministre des Travaux publics en Uruguay. Dans le même temps, jusqu'en 1984, il est professeur-directeur de projets et de conception architecturale à la faculté d'architecture de Montevideo. Mais, de sombres nuages politiques – dictatures et violentes répressions - touchant directement sa famille et le menaçant lui-même, Justino Serralta dut se replier en France (1974). Il assumait d'abord un enseignement à l'école d'architecture de Saint-Etienne, pour laquelle il fut l'auteur du plan d'études, appliqué ensuite. Il poursuivit et termina sa carrière à partir de 1985 comme enseignant à l'École d'architecture de Bretagne à Rennes. Mais Justino Serralta menait diverses activités en parallèle : contre la répression politique en Amérique latine ; il contribua au *Monde diplomatique* (1984-1987) comme illustrateur aidant à faire ainsi connaître le mouvement qui mena combat pour alerter l'opinion française. Comme plasticien, il exposa notamment au Pays Bas (1979, Utrecht), à la Grande Motte (1980), à Paris (L'Amérique Latine à Paris, Grand Palais, 1982, Salon d'Automne 1986 et 1987), Rennes (1984, 1988) et Granville (1986). Il écrivit des ouvrages de théorie de l'architecture, notamment *L'Unitor*, dans lesquels transparaissent ses options personnelles articulées aux systèmes de pensée universelle et sa conception de la communauté, qui dépassent les points de vue de Le Corbusier et de ses fidèles du Mouvement d'architecture moderne.

Lors de ses obsèques, après son éloge chargé d'une grande émotion, M. Navarro, consul d'Uruguay en France, déclara en recouvrant le cercueil du drapeau de son pays : « avec la mort de ce maître, c'est toute l'architecture uruguayenne qui est en deuil ».

Enseignant à Rennes en fin de carrière, Serralta fut un collaborateur de Le Corbusier



L'Unitor, l'un des livres de Serralta, architecte et plasticien

ANDRÉ SAUVAGE est un ancien collègue de Justino Serralta, à l'École nationale supérieure d'architecture Bretagne

Place Publique

Abonnez-vous !

6 numéros par an

LA REVUE URBAINE

RENNES

LES CHAMPS LIBRES 10, COURS DES ALLIÉS

Place publique est une revue de réflexion et de débat sur les questions urbaines. Une revue de référence qui privilégie la raison à l'émotion, la durée à l'éphémère. Une revue généraliste croisant les savoirs, les regards, les approches. Une revue qui permet la confrontation des projets.



www.revue-placepubliquerennes.fr

CONTRIBUTIONS



123 Yves Morvan *Rennes et le mythe du « désert breton »*



129 Gilles Cervera *Je me souviens d'un grand mur avec des trucs dessus...*



133 Christophe Clergeau *Pour une université d'Armorique*



127 Loïc Nouyou *Les nouveaux paysans sont des urbains come les autres*



142 Georges Guitton *Le Rennais de la Varenne*



Rennes et le mythe du « désert breton »

TEXTE > YVES MORVAN

CONTEXTE > La croissance d'une métropole comme Rennes ne va pas à l'encontre du développement du territoire Breton et de ses villes moyennes. Au contraire, plaide ici Yves Morvan en forme de réponse au géographe Jean Ollivro. Ce dernier et un certain nombre d'élus vient de réveiller un vieux débat en lançant un "Appel pour l'équilibre urbain de la Bretagne" qui a recueilli 450 signatures, notamment d'élus, de gauche et de droite. Défendant les petites villes, les signataires s'élèvent contre les grandes métropoles supposées "tout contrôler" au détriment des "dynamiques territoriales" (voir le texte de cette pétition sur <http://communv.p5alias.domicile.fr/appel/index.php>).



C'est un fait incontesté: le modèle territorial breton est réputé permettre un « aménagement équilibré » du territoire régional, avec son chapelet unique de villes aux dimensions les plus diverses... Mais voilà qu'aujourd'hui, pour certains, le choix national de soutenir de « grands ensembles administrés », à partir de critères de tailles, apparaît susceptible de remettre en cause un tel équilibre, d'accroître les inégalités et de freiner même les dynamiques territoriales. Sont particulièrement visées les villes qui ont choisi de prendre l'appellation de « métropoles », comme Rennes ou Brest, appellation qui n'est certes pas strictement définie, mais qui caractérise les espaces urbains qui, en se métropolisant, remplissent des rôles d'importance, au service des ménages et des entreprises.

L'équilibre de la chaise ou celui de la bicyclette ?

On peut s'interroger sur la pertinence d'une telle prise de position. Est-ce à dire que l'équilibre atteint en Bretagne est définitivement optimal et qu'on ne saurait y toucher sans provoquer de graves dysfonctionnements?... Est-ce à dire que l'essor des métropoles bretonnes ne

pourrait nécessairement se faire qu'au détriment des autres villes de la région, comme si, pour habiller Pierre, on devrait obligatoirement déshabiller Paul?... Est-ce à dire qu'il faudrait faire fi des profondes évolutions contemporaines qui invitent à tant d'adaptations nécessaires, sous peine d'exclusion de la grande scène économique et sociale?... Est-ce à dire qu'on pourrait faire l'économie de métropoles, tant leurs fonctions pourraient aisément être partagées entre toutes les autres villes du territoire, sans remettre en cause l'efficience globale de la région et pour sauver un hypothétique « équilibre » qui flatte tant la volonté organisatrice de quelque dessinateur de cartes de synthèse ?

Car le problème est là: il faut s'entendre sur le sens de ce fameux « équilibre ». *A priori*, l'équilibre, c'est un peu comme la vertu: tout le monde (ou presque!) est pour... Mais, il y a des divergences: il y a l'équilibre qui se conçoit de façon statique, stable et immuable, comme celui qui caractérise une table, bien assise sur ses quatre pieds; il y a aussi un équilibre plus dynamique, celui qui évolue sans cesse, comme celui d'une bicyclette qui ne peut tenir debout que si elle avance... C'est dans cette dernière

Yves Morvan est professeur émérite à l'université de Rennes 1 (sciences économiques). Ancien président du Conseil économique et social de Bretagne. Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique*.





perspective qu'il importe de se situer, parce que l'équilibre ne peut se percevoir que par rapport à des réponses à apporter, en continu, à toutes les évolutions majeures que connaît notre société.

Le temps des transitions

Les évolutions qui vont précipiter l'essor des métropoles bretonnes sont bien connues : c'est, d'un côté, une internationalisation croissante de nos économies, avec une insertion de plus en plus obligée de nos territoires locaux dans une globalisation où règne une impitoyable compétition par les coûts certes, mais aussi par la qualité, la diversité, la durabilité et surtout la différenciation des produits... C'est aussi, d'un autre côté, la pression d'un nouveau paradigme technique économique dominant où, du fait de l'essor de nouvelles technologies, se trouvent modifiés les processus de production et la nature des produits, faisant une part de plus en plus belle aux intelligences de toutes sortes, aux processus d'innovation, ainsi qu'aux poids des investissements immatériels (recherche, conception, qualifications...).

Dans un monde ainsi ouvert et dématérialisé, où bon nombre d'activités deviennent carrément virtuelles et où les réseaux se multiplient, on pourrait alors croire à l'émergence d'une économie hors-sol, négligeant les géographies, où tout pourrait être fait partout; en fait, entre une géo-politique qui se tisse à l'échelle planétaire et une géo-technologie qui sacralise la dématérialisation des économies, les territoires sont toujours là, à cause des facteurs qu'ils produisent, des rapprochements qu'ils favorisent et des organisations qu'ils développent. Au sein de ce tohu-bohu, ces territoires stratégiques sont des villes, et très particulièrement celles qu'on s'entend pour appeler « métropoles ».

La métropole : un « capital relationnel »

Ces métropoles ne se caractérisent pas nécessairement par leur grande taille -encore qu'elles soient fatalement conduites à atteindre une certaine dimension, en termes notamment de populations, pour assurer la diversité des acteurs et des activités qui les caractérisent. À cet égard, la question du nombre d'habitants à atteindre a davantage de sens pour fonder une politique d'intervention nationale... et nourrir des basses manœuvres politiciennes, que pour définir strictement une métropole !

Ce qui définit véritablement une telle « ville-mère », c'est, d'une part, la nature des fonctions et services d'avenir qu'elle est capable de développer (recherche, innovation, formation haut niveau, services aux ménages et aux entreprises, emplois décisionnels conseil - assistance...) et, d'autre part, son aptitude à susciter des relations intenses et fécondes entre des acteurs très divers, de façon à produire collectivement des connaissances et savoirs, ainsi que son aptitude à développer des processus d'apprentissage dont pourront bénéficier tous ses acteurs : la création d'un « capital relationnel » est même probablement la marque la plus forte des métropoles. C'est comme au football : à quoi bon posséder des joueurs de talents s'ils jouent perso et si le ballon ne circulent pas entre eux ? Comme le disait Saint-Exupéry, « la qualité vient moins des choses que des nœuds qui les nouent »...

Rennes-Brest : polarisation inévitable

La question est souvent posée de savoir si une métropolisation s'accompagne nécessairement d'une polarisation, au détriment d'une homogénéisation du territoire. Tout pousse à penser qu'il sera de moins en moins possible de faire entrer les métropoles dans les habits de la ville classique et qu'au moins deux effets, étroitement liés aux changements contemporains évoqués plus haut, induisent inévitablement une certaine polarisation des populations et des activités autour de Rennes et de Brest :

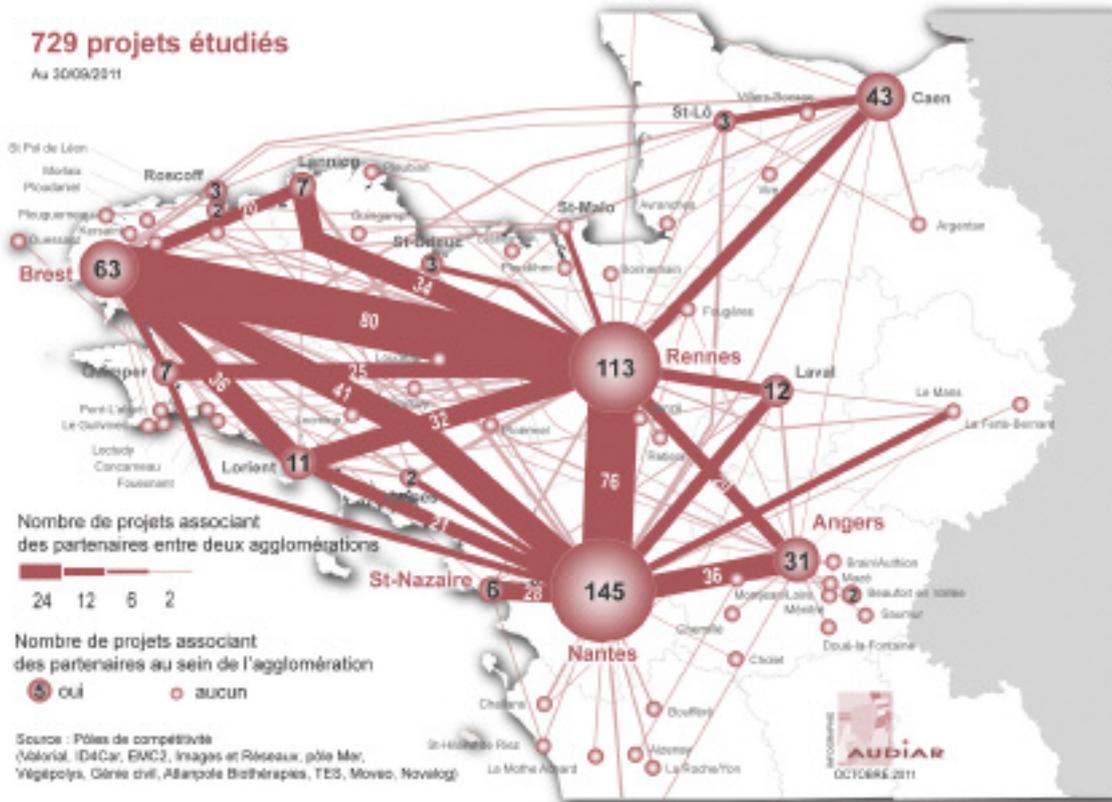
Tout d'abord, un « effet taille », car certaines fonctions d'avenir ne peuvent se développer de façon efficace sans qu'une certaine masse critique ne soit atteinte : on ne travaille pas sur la recherche d'une nouvelle molécule avec un labo de trois personnes ! On ne crée pas une véritable université avec deux facultés !... etc. Cette logique de la taille critique est d'autant plus forte que la plupart de ces fonctions sont indivisibles, qu'on ne peut dupliquer partout des investissements si onéreux et qu'« une trop grande dilution de ceux-ci ne permettrait pas d'atteindre la dimension nécessaire pour être efficace », comme le notait déjà le géographe Michel Phlipponneau en décrivant le modèle industriel breton.

Du reste, une certaine taille minimale est souvent le ticket d'entrée qu'il faut payer pour être admis dans nombre des flux majeurs qui quadrillent l'univers (flux qui relie les chercheurs du monde entier, par exemple). En outre, l'observation révèle que la plupart des emplois

Une métropole ne se définit pas par son nombre d'habitants.

Saint-Exupéry : « la qualité vient moins des choses que des nœuds qui les nouent. »

Cette carte de l'Audiar, établie à partir de l'analyse des pôles de compétitivité, illustre la stratégie de « pôle et réseaux » unissant les villes de Bretagne et de l'Ouest, à partir des métropoles ».



décisionnels ont besoin d'importants effets d'agglomération pour se développer... L'importance des économies d'échelle rencontrées dans l'essor de certaines activités renforcent cette tendance à la polarisation.

Un deuxième effet joue dans le même sens : c'est un « effet complémentarité ». Bon nombre de fonctions et d'activités ne peuvent se développer sans la présence concomitante de très nombreux acteurs, aux vocations différentes, et qui doivent nécessairement conjuguer leurs efforts pour faire surgir des compétences spécifiques à chaque métropole. On ne crée pas un « pôle Mer » ou un « pôle Images et Réseaux » avec une compétence dans un seul domaine... Comme on dit, le fait que « les idées traversent plus facilement les couloirs que les océans » justifie une plus grande proximité des acteurs pour produire et diffuser les connaissances.

La polarisation : processus sans fin ?

À partir d'un certain stade, les métropoles produisent suffisamment de fonctions et offrent tant d'opportunités aux ménages et aux entreprises pour que le processus de polarisation s'auto-entretienne et que le système fasse « boule de neige » : toutes les « externalités » positives créées vont attirer de nouveaux laboratoires, ce qui provoquera l'attraction de nouvelles entreprises, ce qui séduira de nouveaux demandeurs d'emploi plutôt qualifiés... et ainsi de suite... Si, de surcroît, la métropole, comme c'est le cas de Rennes, assure, pour des raisons historiques, d'importantes fonctions politiques, administratives, culturelles, le processus de polarisation ne peut que se renforcer... Et si, en plus, la ville-mère se trouve au centre d'interconnexions de moyens de transport (avec son TGV, son aéroport...), la taille de la ville ne peut que croître ! Bref, métropolisation et polarisation deviennent les con-





séquences d'une même obligation : le renforcement de la compétitivité au sein de la globalisation... puisque c'est là l'impératif qui préside aux fonctionnements de nos sociétés.

La vision idyllique d'un sacro-saint « équilibre » régional.

Ne pas confondre Rennes et Toulouse

Il existe quand même des forces de freinages face au processus de polarisation. Elles sont liées aux nuisances qui peuvent accompagner une trop forte concentration : pollution mal maîtrisée, congestion de toutes sortes, encombrements, hausse du prix du foncier... Mais généralement, ces forces de dispersion sont loin d'avoir l'ampleur suffisante pour remettre en cause le processus de polarisation...

Dans le même temps, certaines fonctions, ou morceaux de fonctions, assurés par Rennes ou Brest (en matière d'études, d'innovation, de services haut de gamme...) se développent dans d'autres ensembles urbains bretons (Lorient, Saint-Brieuc, Quimper, Vannes...) ou dans des centres différenciés, caractérisés par de fortes spécialisations (Lannion, Pleubian, Dinard...); ceci est rendu possible par le fait qu'il existe, dans notre région, tout un ensemble de villes moyennes dynamiques capables d'assurer ces fonctions, contrairement à d'autres régions françaises, où la métropole se trouve seule au milieu de son territoire (c'est le fameux cas de Toulouse et de son « désert »).

L'égalité des territoires: une illusion

La montée des métropoles bretonnes constitue-t-elle un danger pour le sacro-saint « équilibre » régional? Une fois de plus, tout cela dépend du sens qu'on donne à cet équilibre... Si cet équilibre se confond avec une idée d'égalité, signifiant une espèce de répartition harmonieuse des activités sur le territoire régional, incontestablement, la polarisation et la concentration qui caractérisent l'émergence des métropoles constituent alors de sérieux coups de canifs dans cette vision idyllique. Car on n'aménage pas les territoires comme on étale du beurre sur une tartine de pain! L'égalité n'est pas l'égalitarisme... Et si l'efficacité exigeait autre chose? Pourrait-on concevoir que tous les professeurs de la Faculté de géographie de Rennes s'installent à Plobannalec-Lesconil ou que les chercheurs de l'Irisa déplacent leurs ordinateurs à Pleucadeuc pour y constituer des réduits héroïques, au nom de la réparti-

Dans un ensemble régional, chacun a un rôle à jouer.

tion homogène des activités universitaires et de recherche?...

En fait, on se trouve au cœur d'un incontournable dilemme: soit on polarise une partie significative de la société autour de quelques centres: on devient efficace au regard des défis contemporains, mais on s'éloigne d'une parfaite égalité; soit on répartit les fonctions d'avenir de façon très homogène sur le territoire: on a alors l'impression d'une certaine égalité, mais on perd en efficacité... Face à de tels choix, c'est la recherche d'un compromis, synonyme d'une sorte d'équité, qui doit guider la conception des activités du système urbain régional.

En tous cas, les territoires bretons ne sont pas (et ne seront jamais) « égaux »: ils sont différents, du fait de leur histoire, de leurs dotations naturelles, de leur offre territoriale, des trajectoires choisies par leurs acteurs... En revanche, chacun d'entre eux, dans un ensemble régional, a un rôle à jouer. C'est le cas des métropoles où s'interconnectent et se renforcent toute une série de fonctions, où se fabriquent tant de produits d'avenir et où se concentrent tant de qualifications.

Des métropoles entraînantes

La métropole rennaise (mais il en va aussi de même pour la métropole brestoise) ne cesse d'assurer maintes fonctions majeures au sein du tissu régional et très souvent à son service. Ainsi, par bon nombre de ses d'activités (recherche, production), elle contribue à insérer la Bretagne dans les pans de l'économie mondiale et à affirmer sa présence dans plusieurs maillons stratégiques internationaux... Par ailleurs, elle participe largement à renforcer l'attractivité de la région, que ce soit pour les populations (avec un taux migratoire très positif avec les autres régions), ou que ce soit pour les entreprises et capitaux étrangers (Rennes s'étant longtemps révélé « porte d'entrée » pour les entreprises étrangères et accueillant 30 % des investissements internationaux en Bretagne). En offrant aux acteurs régionaux des services réputés rares, autrefois seulement disponibles dans la région parisienne (activités de conseil, ingénierie financière, formations supérieures, CHU...), elle contribue au développement d'une offre décentralisée, à l'implantation de sièges sociaux en région et finalement à un ré-équilibrage de la vie nationale: on ne peut pas, à la fois, se plaindre du rôle dominateur et prédateur de la capitale française vers

laquelle il fallait sans cesse se tourner et nier tout effort pour contrebalancer cette situation!...

Des démarches “réseau-nables”

Enfin, que dire de tous ces réseaux qui, à partir de Rennes (et Brest), rayonnent sur toute la région (et même au-delà!) et stimulent son développement. Réseaux universitaires accueillant des étudiants venus de toute la région et qui sont à l'origine d'un ensemble de délocalisations unique en France, au profit de la plupart des villes bretonnes d'importance... Réseaux technologiques, grâce à des politiques de transfert d'innovations, d'animation des pôles de compétitivité qui s'étendent désormais sur tout le territoire, de création de technopoles (Saint-Malo, par exemple), de collaboration avec divers centres techniques Bretons (Ploufragan, Quimper, Lorient). Réseaux économiques, grâce aux relations que les entreprises rennaises entretiennent avec les établissements disséminés sur tout le territoire régional; ou grâce aux commandes publiques et privées passées à tous les producteurs régionaux; ou encore grâce à tous les services spécialisés dont profitent nombre d'acteurs bretons...

Rennes n'appauvrit pas le territoire

De façon générale, il est démontré qu'il existe une corrélation assez forte, en France, entre la croissance des villes métropolitaines et les Produits intérieurs bruts de leur région. Ceci se vérifie précisément pour la Bretagne. En tous cas, la métropolisation croissante de nos grandes villes est loin d'avoir provoqué le déclin des autres parties du territoire. D'abord, le poids de nos grandes villes n'est pas majoritaire: Rennes n'assure qu'un quart du PIB régional, contre le tiers pour Montpellier ou la moitié pour Toulouse. Ensuite, en dix ans, le poids de l'aire urbaine rennaise dans la croissance de la population bretonne est passée de 60 % à 40 %.

De surcroît, en même temps que l'économie productive tend à l'emporter dans de nombreuses villes sur l'économie résidentielle, les revenus des Rennais, les plus élevés de Bretagne, connaissent une progression plus faible que dans bon nombre d'aires urbaines bretonnes. Enfin, ces dernières années, certaines villes de la région (Vannes, Saint-Brieuc, Quimper...) ont connu des taux de croissance de leur population ou de leur emploi, égaux, et même supérieurs, aux taux rennais et brestois; il en va

de même pour le monde rural qui, dans son ensemble, a connu un regain démographique supérieur à celui de Rennes...

Des métropoles d'un nouveau type

Aujourd'hui, les métropoles bretonnes n'ont plus rien à voir avec ces fameuses « métropoles d'équilibre » des années 70, celles qui devaient gérer leur territoire, souvent le drainant à leur profit, assises au sommet d'un ensemble pyramidale et hiérarchisé, et assurant leur prestige par leurs fonctions verticales de commandement... Certes, la position de la capitale bretonne lui confère évidemment des responsabilités d'administration, mais son rôle de métropole est tout autre: elle produit des services dont toute la région profite (certains diront: pas encore assez!), crée des conditions pour accueillir toutes sortes d'acteurs innovants; à partir de là, elle anime maintes séries de réseaux horizontaux, nombreux et complexes, avec des connexions formelles ou informelles...

Le renforcement de la métropolisation continue de s'imposer, ne serait-ce que pour développer certaines fonctions encore trop faibles et accroître la diversité de leur offre... En « déséquilibrant » ainsi le territoire régional, Rennes (et Brest) participent au renforcement de sa base technologique et scientifique, constituent des interfaces avec des ensembles plus vastes (notamment avec la métropole nantaise) et suscitent son dynamisme, sans pour autant nuire aux développements des autres territoires. Bien au contraire! L'arbre de la polarisation ne doit pas cacher la forêt des effets d'entraînement des réseaux.

Rennes n'assure qu'un quart du PIB régional, Toulouse la moitié.



La fresque de Télémaque est restée près de 25 ans sur la salle Omnisports avant de disparaître en 2008.

Je me souviens d'un grand mur avec des trucs dessus...

TEXTE > GILLES CERVERA

RÉSUMÉ > Les œuvres installées dans l'espace public ne sont pas éternelles. La grande fresque qui ornait depuis 1985 une façade de la salle Omnisports, rue d'Isly, a été détruite en 2008 dans le cadre des travaux effectués sur cet équipement devenu « Le Liberté ». Intitulée « Bleu de Matisse », elle était due à Hervé Télémaque, un grand artiste haïtien. Faut-il déplorer cette disparition ? Les réactions ont été rares. Voici celle de Gilles Cervera, collaborateur régulier de Place Publique. Absente, la fresque perdue par les mots, les images et les souvenirs.



Malgré sa disparition : voir Télémaque. Malgré la destruction de sa fresque, continuer d'y penser ! Continuer de voir l'œuvre malgré l'effacement. Nous insistons. Pourrions aller jusque l'aimer mieux, l'aimer bien parce qu'elle n'est plus là. Et souligner ici l'une des caractéristiques de l'art parmi d'autres.

Inégalable, la joie des archéologues dans la grotte où Chauvet découvre les figures peintes et leur mouvement. Ou l'extraordinaire puissance des fresques romaines qu'on découvre lors d'une fouille préventive avant travaux, quelques tessons indicateurs et soudain, à Nîmes, sous le boulevard Jean-Jaurès, la mosaïque intacte ou, en Arles, dans les vases du Rhône, le buste de César.

Nous, dans nos régions entre Vorgium (Carhaix) et Condate, bien peu de cela. L'argile est moins bon conservateur que le calcaire. L'humidité océanique n'est pas l'air sec des garrigues et des maquis. Nous, donc, on peut effacer.

Le meeting avec Djibaou et Rocard...

Revenons avenue d'Isly. Que s'y est-il donc passé pour que le regard sur l'œuvre garde l'œuvre ? Force du souvenir. À la manière de Georges Pérec, on dira, à Rennes

je me souviens. Les gens passant dans le bus, les enfants filant entre la dalle du Colombier et les écoles du Boulevard de la Liberté ou revenant le soir, ceux qui faisaient la queue pour aller à la salle Omnisports écouter un meeting (Tjibaou/Rocard, mes amis, quel moment!).

Certains de ces enfants devenus plus grands ou de ces sportifs à présent plus vieux diront : *je me souviens* qu'il y avait là un grand mur et des *trucs* dessus. C'était moche, on n'y comprenait rien, un truc moderne avec du rouge, comme un téléphérique. Ils ajouteront, s'ils en rajoutent : C'était n'importe quoi. Oui, un téléphérique rouge ! Je me souviens qu'il y avait aussi du bleu.

D'autres à la mémoire moins floue diront : *je me souviens* que c'était écrit « le bleu de Matisse » sur le mur de ce qui est devenu *Le Liberté*. Avant travaux, avant transformation. Oui à l'époque, *je me souviens* du parking du Champ de Mars archi bourré, pas facile de trouver une place le samedi ! *Je me souviens* de la grande fête foraine d'hiver, les flux de jeunes allant et venant le soir vers les musiques et les flèches de lasers dont le faisceau éclairait ces mots, « le bleu de Matisse » et « mort blanche ».

Gilles Cervera est psychologue à Rennes et critique au Magazine Littéraire.





Des mots écrits et puis des couleurs au-dessus. *Je me souviens* de cet hommage à Matisse diront certains, à la mémoire moins floue, ou ceux qui allaient au magasin Le-comte et en sortant, regardaient cela, les enfants sautaient de joie avec le jouet exact qu'ils désiraient, enfin, dans le grand paquet aux couleurs du magasin.

C'était écrit « Le bleu de Matisse » sur le mur du « Liberté ».

« Mort blanche », c'était écrit dessus

Hervé Télémaque est né en 1937 à Haïti. Télémaque avait pronostiqué la fin de l'œuvre sur son œuvre. Les mots « Mort blanche » s'étalaient dans un coin de la fresque. C'était, comme on dit, écrit. L'œuvre s'est effacée, mais est-elle morte? Le blanc de la mémoire pour beaucoup de passants restera blanc, c'est-à-dire sans tache, vide. Pour d'autres, ce blanc sera illuminé du souvenir de l'œuvre. Car il y a dans tout geste pictural, ce risque à prendre de graver les mémoires, de créer du symbolique et ce dernier dure.

Désormais, ce blanc sera illuminé du souvenir de l'œuvre.

« Mort blanche, bleu de Matisse ». C'étaient les mots du peintre dans la calligraphie enroulée de sa peinture. A la fois l'hommage au peintre, l'accordage à une filiation et « mort blanche » pour cet effacement à venir, le risque artistique à prendre dans la ville, que la ville soit plus forte, se transforme, détruit l'acte de l'artiste, le recouvre, l'oublie et le remplace, tentant de l'annihiler dans un acte révisionniste dérisoire.

Le gestionnaire d'une ville a toujours cette tentation: l'envie de marquer, de prendre date, soit en conservant à l'identique soit en rasant pour reconstruire. Nous pensons bien sûr à des actes autrement gravissimes: le simple plaisir de maîtrise de Ceausescu décidant de déplacer sur des rondins une église, de désaxer un immeuble, bref de faire sa ville à sa (dé)mesure ou carrément de décider que la reproduction de la Maison Carrée de Nîmes dédiée au sculpteur Bourdelle, de son vivant, en plein Bucarest par le mécène bucarestois Anastase Simu soit à jamais détruite pour construire en lieu et place un machin laidéron en mauvais béton qui niera l'idée même de beauté, celle, en l'occurrence, d'Europe culturelle.

L'exemple de Buren

Lorsqu'il a vu sa fontaine aux colonnes fameuses dans la cour du Palais Royal à Paris en train de s'assécher, les colonnes en train d'être dégradées et méprisées, Buren a menacé la Ville de Paris et le Ministère de la Culture

Buren a menacé la Ville de Paris de briser ses colonnes.

de venir casser son œuvre à coups de pioche. Menace efficace! La restauration a été entreprise et l'œuvre de Buren poursuit son chemin de plaisir, de controverse et d'esthétique. Je ne sais quel contrat liait Rennes à Télémaque ni comment et pourquoi Télémaque n'est pas Buren!

Reste pour certains, ici, à Rennes, une mémoire habitée, une « mort blanche » ouverte à la trace indélébile du mur de Télémaque avenue d'Isly. La commande publique contient, en quelque sorte comme on fait un pari, ce deal temporel avec l'artiste: une sculpture se déplace, une fontaine, un bloc, un monolithe, mais un mur, non. Une fresque fait corps avec le bâtiment qu'elle est censée transcender.

En l'occurrence le bâtiment a été transformé. Ce que la fresque était censée transcender n'y est plus donc l'œuvre a pu disparaître de la circulation des regards.

Télémaque avait dû prévoir qu'après l'affadissement des couleurs par le soleil, les pluies, le vent, la poussière de la ville, après cette lente destruction par les pollutions ordinaires, pourrait venir le contre-projet, la décision de tout reprendre à zéro. D'en finir. Télémaque n'a pas été masqué, il a été vidé de Rennes.

Porté au rang aléatoire souvenir

« La fresque se développe sur un fond monochrome jaune pâle. Des objets quotidiens aux tonalités vives sont rassemblés: un téléphérique rouge, un pavé-éponge, une sorte de fronde verte qui prend une forme de soleil, un arbre proche d'un palmier qui évoque sans doute le pays natal de Télémaque, et le dernier élément qui est bleu inspiré de la peinture « La Piscine de Matisse ».

Télémaque: « J'ai voulu rendre hommage à Matisse, le vieillard sensuel ». Deux inscriptions sont ajoutées sur la fresque: « Mort blanche » et « bleu de Matisse ». Cette fresque répond au but de l'opération lancée par l'ADEA (Association, pour le développement artistique): démontrer que tout mur est utilisable et appelle un traitement particulier, afin que l'art « devienne une expression libre et diversifiée de tout un peuple » selon les mots de Jack Lang, ministre de la Culture. Extrait d'une plaque éditée par *Ouest-France* en 1990 intitulée *Promenades à Rennes* pour promouvoir une « culture urbaine ».

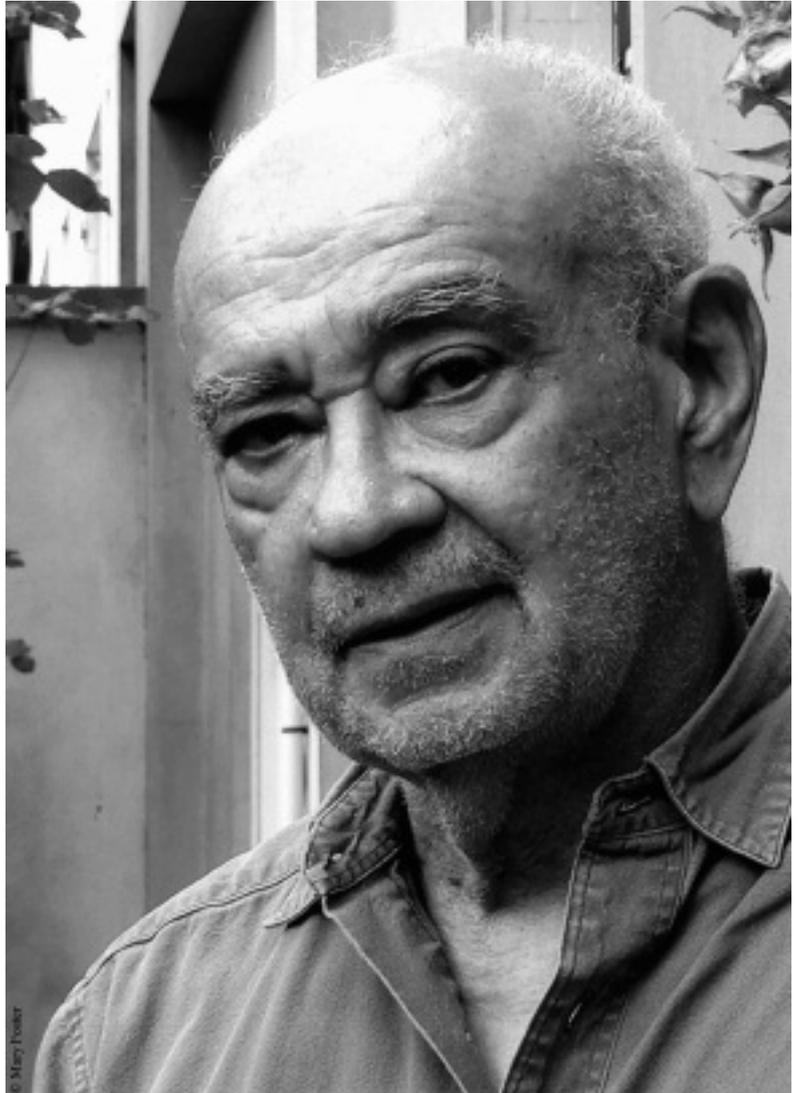
Télémaque n'est plus sur le grand mur de l'avenue d'Isly. Il ne se montre plus. Restent d'autres murs à voir:

Le peintre Hervé Télémaque.

les lignes schisteuses de Morellet au bout de la rue de l'Alma, l'UNITE divisée par Paul Downsborough, boulevard de la Liberté.

Avenue d'Isly, certains persistent à voir encore l'œuvre d'Hervé Télémaque, d'autres pas. L'art ouvre l'œil et, pour peu qu'on y pense, ouvre au regard de celui qui ferme un instant les yeux. Le regard intérieur compte aussi quand on se promène en ville.

On peut noter que l'œuvre détruite de Télémaque continue de vivre dans la plaquette « 40 œuvres dans la ville. Guide de l'art public à Rennes » qui vient d'être publiée par la Ville (voir aussi sur le site Internet de Rennes). Commentant la fresque, Christophe Pichon y écrit : aujourd'hui « sur la facade aveugle dont le format se superpose exactement à celui d'un écran cinémascope, le spectateur projette mentalement ce qu'il désire. Moi, j'y projette l'image d'un souvenir d'enfance. »





AMBOUR

for e
of idy ad

Après l'échec des « investissements d'avenir » Pour une université d'Armorique

TEXTE > CHRISTOPHE CLERGEAU

RÉSUMÉ > L'Ouest a échoué dans la course aux initiatives d'excellence. Son projet multi sites en réseau correspondait bien à son histoire, mais n'a pas été compris à Paris. Il faut transformer cet échec en ambition collective à l'échelle de l'Armorique, cet ensemble réunissant les Pays de la Loire et la Bretagne.

L'Ouest ne figurera pas dans le paysage des Initiatives d'excellence (Idex), labellisées par le gouvernement dans le cadre des investissements d'avenir. Le projet « IC West » déposé par les universités et les grandes écoles¹ de Bretagne et des Pays de la Loire n'a pas été retenu. Un échec est un échec, il serait absurde de le masquer. Il doit être l'occasion d'un rebond collectif et d'un débat qui ne se limite pas à analyser l'échec d'un dossier construit dans l'urgence pour répondre à un cahier des charges précis, mais explore à fond les futurs possibles de l'enseignement supérieur et de la recherche dans nos régions.

Un échec annoncé

L'Ouest pouvait-il gagner? Il ne se battait pas à armes égales. On lui a infligé une course à handicap quand d'autres accéléraient sur terrain plat. Le gouvernement s'est enfermé dans le dogme de la concentration des forces et du site unique ce qui fermait la porte au projet en réseau proposé par les universités armoricaines.

L'histoire universitaire de l'Ouest était difficilement compatible avec un tel schéma. En-dehors de Rennes, nos universités sont jeunes et leurs moyens limités. L'Ouest

souffre également d'un niveau insuffisant de la recherche publique et privée. Le tissu des PME, dominant dans l'économie, n'investit pas assez dans la recherche et développement. Les organismes nationaux de recherche sont trop faiblement présents² ce qui rend difficile la conquête de leadership nationaux en-dehors de la thématique maritime marquée par la forte implantation d'IFREMER. Pour autant la recherche est de grande qualité, en progrès continu comme en témoignent les récentes évaluations de l'AERES³, et souvent reconnue au niveau international.

Enfin, la structuration régionale et interrégionale était trop récente pour déboucher sur un projet suffisamment crédible dans sa capacité à se transformer rapidement en un collectif homogène, capable de faire des choix et de déployer une stratégie unique impliquant l'ensemble de l'enseignement supérieur et de la recherche. Les pôles de

1. Par commodité, j'utiliserai généralement le terme « université » pour évoquer l'ensemble des établissements d'enseignement supérieur. Cela ne doit pas masquer le rôle important joué par les grandes écoles dans notre paysage inter régional.

2. En-dehors d'IFREMER et de l'INRA

3. <http://www.aeres-evaluation.fr>



CHRISTOPHE CLERGEAU
est premier vice-président
du conseil régional des
Pays de la Loire.





De cet échec annoncé peut naître une nouvelle ambition collective.

recherche et d'enseignement supérieur (PRES) n'ont été créés dans nos deux régions qu'en 2007 et 2008 ; la réflexion interrégionale n'a débuté avec le lancement de l'appel à projet IDEX en 2010.

Le travail et les progrès réalisés par les universitaires et les chercheurs dans ces délais sont pourtant considérables et représentent une promesse d'avenir. De cet échec annoncé peut naître une nouvelle ambition collective qui permette à l'Ouest de recoller au peloton de tête dans les prochaines années. Il nous faut pour cela réunir trois conditions : une autre politique nationale, une clarification de nos choix d'organisation territoriale, et une mobilisation forte dans chacune des régions.

Une autre politique nationale

Si on n'y prenait garde, Nicolas Sarkozy pourrait faire passer sa politique universitaire comme la grande réussite de son mandat. Rien n'est plus faux. L'autonomie des universités reste une bonne idée, mais ses conditions de mise en œuvre sont catastrophiques. Confrontées à des transferts de charges non compensées⁴ et à une absence de soutien à la structuration de leurs nouvelles missions, de nombreuses universités se retrouvent en déficit. Les investissements d'avenir accentuent les inégalités territoriales et leur poids budgétaire conduit le gouvernement à réduire les dotations récurrentes : on déshabille Pierre pour habiller Paul. Enfin, l'essentiel de l'effort budgétaire hors investissements d'avenir est représenté par la montée en puissance du crédit impôt recherche qui bénéficie aux entreprises et non aux établissements publics d'enseignement supérieur et de recherche.

Il devient urgent de revenir à une conception républicaine de l'université qui vise simultanément trois missions : l'accès d'une majorité de jeunes et d'adultes à une formation supérieure initiale et continue ouverte à tous, le rayonnement international de pôles d'excellence fondés sur la qualité et la liberté de la recherche, la construction de territoires innovants et créatifs qui contribuent à un développement durable et solidaire (valorisation, culture, diffusion scientifique ...)

Pour atteindre cet objectif l'État doit assumer ses responsabilités dans un domaine qui est de compétence nationale et doit le rester. La première urgence est de renforcer les universités, en donnant à chacune d'entre elles les moyens de remplir ses missions fondamentales avant

de penser à récompenser la performance et l'innovation. C'est à cette condition que chaque université tirera le meilleur parti de l'autonomie.

La politique nationale ne doit pas figer le paysage de l'excellence après la clôture des appels à projet des investissements d'avenir. Ce paysage doit rester ouvert et vivant. Les excellents peuvent se figer et décliner, et les émergents d'aujourd'hui s'avérer demain les meilleurs. La prime à la dynamique et au progrès doit équilibrer voire remplacer la rémunération de l'excellence établie. Si elles veulent préparer l'avenir les politiques nationales doivent aussi pouvoir accompagner les projets le plus prometteurs.

Notre pays gagnerait enfin à faire le pari d'une dynamique de progrès dans tous les territoires. Il ne s'agit pas d'aider tous les projets de la même manière mais de reconnaître que former des jeunes au niveau licence ou accompagner des PME peut être aussi utile à la France que gagner des places dans le classement de Shanghai. Cette valorisation des dynamiques locales peut déboucher sur une contractualisation souple, évolutive et différenciée suivant les universités et les régions.

Un nouveau pacte entre université et territoire

Ces deux dernières pistes constituent des axes privilégiés de coopération entre l'État et les collectivités locales, en premier lieu les régions. Un nouveau paysage est en train d'émerger. Les universités autonomes ont vocation à nouer des relations contractuelles à la fois avec l'État et avec les collectivités locales. Si la recherche doit rester principalement une compétence nationale, l'offre de formation est nécessairement co-pilotée par l'Université, l'État et la Région (qui a par exemple une compétence pleine et entière pour l'apprentissage). L'innovation et la diffusion de la science ont vocation à devenir des compétences régionales, l'animation des sites, la vie culturelle et l'accueil des étudiants, mobilisant quant eux les compétences des villes et des agglomérations.

Cette contractualisation adaptée aux réalités diverses de notre pays est difficilement compatible avec la multiplication des appels à projet uniformes et centralisés impulsés par les Investissements d'Avenir. La contractuali-

4. Comme les collectivités locales

« innovation et la diffusion de la science ont vocation à devenir des compétences régionales.

sation peut devenir l'occasion d'un nouveau pacte entre l'université et son territoire. Menée dans le respect de l'autonomie et de la stratégie choisie par les établissements elle contribuera à faire des universités des acteurs à part entière de l'animation et du développement des villes et des régions.

L'Armorique à construire

À quelle échelle territoriale faut-il construire ce pacte? Cette question est déterminante pour l'avenir. Pour nommer une réalité nouvelle je propose de recycler une dénomination aussi ancienne que notre histoire: l'Armorique. Autour de Nantes et Rennes émerge progressivement une réalité nouvelle, économique, humaine, sociale qui organise un espace de vie et de solidarité dans lequel les aires urbaines se rejoignent et les échanges se multiplient. Nombre d'acteurs économiques et sociaux défendent aujourd'hui cette échelle pour construire l'avenir. Quand le « Club des trente » se veut armoricain⁵, quand les conseils économiques et sociaux de Bretagne et des Pays de la Loire promeuvent les coopérations interrégionales, quand les chercheurs eux-mêmes donnent naissance à Biogenouest⁶, à la Cancéropole Grand Ouest⁷, ou à un laboratoire d'excellence commun autour de la mer, ils ne défendent pas une logique institutionnelle de fusion entre les régions mais réclament la reconnaissance d'une réalité qui existe déjà dans la société à défaut de trouver une traduction institutionnelle. L'Armorique s'impose pour nommer cette réalité nouvelle construite par les femmes et les hommes, unis par des valeurs, des échanges, des projets, et qui dépasse l'histoire de chacun de nos territoires

Renvoyés aux marges de la France par les choix d'infrastructures réalisés par l'État⁸, délaissés par les investissements d'avenir, nos territoires n'ont d'autre choix que de s'unir pour répondre ensemble aux besoins de leurs populations et exister ensemble sur la scène nationale, européenne et mondiale. Le potentiel de recherche de la Bretagne et des Pays de la Loire rassemblés est inférieur à celui de la seule ville de Grenoble. Oublier cette réalité et poursuivre les chimères du rayonnement solitaire de telle ville ou de telle région relèverait d'un acte suicidaire.

Construire l'espace armoricain reste pour autant un choix difficile. Il est naturel en Pays de la Loire où de-

puis deux ans tous les acteurs universitaires et territoriaux défendent le choix stratégique d'une structuration de l'enseignement supérieur et de la recherche à cette échelle et proposent la création d'une université armoricaine en réseau. En Bretagne, cette perspective se heurte à la force de l'identité régionale. Les acteurs préfèrent avancer pas à pas sur des pistes de progrès partagé plutôt que de s'aventurer dans une direction nouvelle qui leur paraît parfois hasardeuse. Cette différence d'approche explique en partie l'échec de l'Idex. Pour donner du sens à ce projet en réseau il fallait pouvoir se projeter dans l'avenir, décrire le futur commun à construire, et en présenter le mode d'emploi de manière convaincante. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », le contraire est également vrai et le jury a bien perçu les ambiguïtés qui fragilisaient notre projet.

Je crois néanmoins toujours au projet d'université armoricaine en réseau. Le modèle existe: c'est celui de l'université du Québec⁹ qui concilie une identité et une stratégie communes, avec une très grande autonomie de chacun de ses établissements constitutifs. Cette formule est la bonne pour proposer au plus grand nombre une offre de formation complète et coordonnée, structurer de manière cohérente la recherche et tirer enseignement et recherche vers l'excellence et le rayonnement international, accompagner le développement des territoires au plus près du terrain et dans le respect de leur diversité.

Un modèle original à mettre en œuvre

Un tel choix supposerait une réelle volonté de mise en commun des compétences et des plateformes de recherche, une organisation très performante des échanges numériques et de la mobilité des étudiants et des enseignants-chercheurs. Il s'agit là d'un choix original, qui échappe aux modèles que l'on veut aujourd'hui nous imposer, mais correspond à nos besoins et à notre identité.

Cette idée doit faire son chemin. Cela prendra du temps et nous en manquons car nous devons agir sans

5. En 2000 le « Club des trente » a choisi de changer le nom de sa bourse aux projets entrepreneuriaux des jeunes en « passeport Armorique » (www.passeport-armorique.com)

6. www.biogenouest.org

7. www.canceropole-grandouest.com

8. Voir l'actualité du SNIT sur www.developpement-durable.gouv.fr/Le-schema-national-d.html

9. <http://www.uquebec.ca>

Une différence d'approche entre les deux régions explique en partie l'échec de l'Idex.

Nous devons agir sans attendre pour rebondir après l'échec de l'Initiative d'excellence.



Créons un PRES (pôle de recherche et d'enseignement supérieur) unique à l'échelle des deux régions.

À nous de dépasser les schémas et les frontières héritées du passé.

attendre pour rebondir après l'échec de l'Initiative d'excellence. Parmi les scénarios possibles trois seraient inacceptables. Ne rien faire conduirait à une lente mais certaine décadence de nos pôles universitaires. Une échappée solitaire de Nantes et de Rennes, qui n'est pas souhaitée par les deux agglomérations, mettrait à mal la cohésion territoriale de l'Ouest, priverait les deux capitales d'une partie de notre potentiel, et remettrait en cause les outils interrégionaux déjà existants dans le monde de la recherche et de l'enseignement supérieur. Prolonger les coopérations uniquement sur les quatre pôles d'excellence dégagés dans le cadre de l'Idex (biothérapies, matériaux, mer, numérique) reviendrait à ignorer l'excellence reconnue dans bien d'autres domaines, et à isoler le développement de la recherche, contribuant ainsi à démanteler les universités et fragiliser leurs missions de formation et de développement territorial.

Il reste donc à trouver un chemin pour construire pas à pas un renforcement des coopérations interrégionales en abordant de manière cohérente toutes les missions des universités et en prévoyant des étapes successives d'intégration. Ce chemin pourrait démarrer par la création d'une « conférence armoricaine » qui rassemblerait les universités, les principales écoles, les organismes de recherche pour mener une réflexion stratégique et construire des choix collectifs en lien avec l'État, les collectivités locales et les représentants du monde économique et social. Cette stratégie arrêtée, la création d'un PRES unique à l'échelle des deux régions permettrait de mener à bien de premières intégrations, autour de la carte des formations, des pôles d'excellence à développer en commun, des écoles doctorales, et de l'insertion dans les réseaux européens et internationaux. C'est à l'issue de ce processus que pourrait être envisagée la création d'une université armoricaine en réseau.

Agir en Pays de la Loire, ici et maintenant

Cette perspective n'exonère pas chacune de nos deux régions d'agir sans délais pour renforcer ses dynamiques propres en s'appuyant notamment sur les réussites des investissements d'avenir. Avoir obtenu deux des huit IRT n'est pas un mince succès.

Dans le débat qui va se poursuivre dans l'Ouest comme au niveau national, les acteurs ligériens devront faire preuve de solidarité et de cohérence. Le choix col-

lectif d'une stratégie régionale s'appuie sur une intégration déjà forte des réseaux de recherche et des cartes de formation. Les établissements de la région, et en premier lieu les universités, ont vocation à se rapprocher plus fortement. Pour tous l'université de Nantes a vocation à animer l'équipe Pays de la Loire, pour conforter les choix collectifs, valoriser les atouts de chacun des sites de notre région, et mener à la tête de cette équipe les échanges avec les universités bretonnes, en premier lieu avec Rennes.

Pour pallier nos faiblesses nous devons explorer une stratégie de réussite et de progrès alternative aux investissements d'avenir autour de cinq chantiers prioritaires : l'augmentation du nombre d'étudiants à l'université, pour lequel notre région est en retard sur la moyenne nationale ; le renforcement de l'attractivité et de la créativité des agglomérations ; la visibilité et le rayonnement des pôles d'excellence en renforçant les partenariats interrégionaux en premier lieu avec la Bretagne ; le basculement du tissu des PME dans une dynamique collective d'innovation ; et une meilleure mobilisation des ressources européennes et des réseaux internationaux. Le consensus autour de cette stratégie est total dans les Pays de la Loire : région, agglomérations, chambres consulaires, universités, écoles et centres de recherche y parlent d'une seule et même voix. La mobilisation est réelle, la région a notamment confirmé le doublement de son budget consacré à ces chantiers au cours du mandat.

La page des investissements d'avenir sera bientôt tournée. Il ne s'agit plus de répondre à un cahier des charges imposé par d'autres mais d'écrire notre cahier des charges, notre vision de l'avenir à bâtir. À nous de dépasser les schémas et les frontières héritées du passé, de construire une nouvelle vision pour un nouvel espace armoricain. Cette mutation n'est pas seulement universitaire, elle est aussi sociale, culturelle et citoyenne. C'est l'ensemble de la société que nous devons mobiliser pour écrire cette page nouvelle de notre histoire.

Les nouveaux paysans sont des urbains comme les autres

TEXTE > LOÏC NOUYOU

RÉSUMÉ > *Rennes, une ville à la campagne! Les champs sont à quelques minutes du centre-ville. Les paysans ont toujours entretenu des relations avec les citadins, approvisionnant la ville en produits de la ferme. Mais dans les années 60, l'urbanisation a distendu ces relations. Changement, aujourd'hui, les paysans de la périphérie sont devenus des urbains et retrouvent avec la tradition des circuits courts et de la vente directe.*



« Les paysans de l'agglomération rennaise ne sont plus des ruraux. Ils ont le même mode de vie que les autres habitants », estime André Chouan, éleveur de poules pondeuses et maire de L'Hermitage. Si, dans leur majorité, ils ont pris la suite de leurs parents à la ferme, l'exploitation n'est plus systématiquement familiale. L'épouse exerce souvent un métier à l'extérieur. Les agriculteurs prennent des vacances. Leurs enfants voyagent, découvrent le monde comme tous les jeunes de leur âge, ils rêvent d'un autre métier que celui de leurs parents.

Le sociologue Ali Aït Abdelmalek, de l'université Rennes 2, confirme : « Il n'y a plus d'identité rurale dans les communes proches de la ville. Autrefois, les gens de la campagne associaient la ville à la modernité, à la vitesse, à la jeunesse. À l'inverse, pour les citadins, le monde rural évoquait la tradition, le calme, la vieillesse. » Ces regards réciproques caractérisaient et fixaient les identités des uns et des autres. Un citadin se définissait généralement par son métier : « Je suis commerçant, technicien ou fonctionnaire », le rural par son territoire : « Je suis d'Orgères, de Pacé ou de Mordelles ». Ces différences qui séparaient les identités rurales et citadines ont été progressivement gommées depuis les années 50.

Si les marques de la ruralité s'estompent, l'agriculture reste bien présente dans l'agglomération rennaise. Quelques chiffres* : 30 000 hectares de terres agricoles, 670 exploitations d'une superficie moyenne de 45 ha.

C'est une agriculture conventionnelle, pour une très large part, où domine la production laitière. La proximité de ville favorise cependant de nouvelles pratiques avec la vente directe et l'agriculture biologique.

Le grand rêve paysan des années 50

L'homogénéisation s'explique par l'effet combiné de la révolution agricole de l'après-guerre et de l'urbanisation galopante durant la même période.

Jusqu'aux années 60, la grande majorité des fermes de la périphérie rennaise vivaient sur un mode polyculture élevage. Quelques vaches, quelques cochons, de la volaille... Les cultures de céréales, blé, avoine, orge et pommes de terre nourrissaient les bêtes. Le fumier produit

* Chiffres 2006. Les chiffres du recensement 2010 ne sont pas encore publiés dans leur intégralité.

LOÏC NOUYOU est journaliste indépendant à Rennes. Il est l'auteur d'une série d'émissions sur la « révolution agricole dans l'Ouest des années 50 à nos jours », diffusée sur Radio-France courant 2012. Il prépare un ouvrage sur ce thème.





« Nous étions pris pour des bouseux, des culs-terreux, nous ressentions du mépris de la part des gens de la ville ».

par l'élevage allait ensuite engraisser la terre. À cette époque, un beau tas de fumier, bien en vue à l'entrée de la ferme, était une fierté pour le paysan. C'était le signe d'une exploitation bien tenue.

Philippe Colleux, agriculteur et conseiller municipal à Chavagne, se rappelle: « Mon père, qui était un militant actif du progrès était très strict pour le fumier. Étant gamin, nous devions le monter bien au carré, le tailler sur les côtés. »

Le citadin avait souvent un point de vue différent en découvrant le tas de fumier trônant dans la cour de la ferme. C'était un signe de saleté et d'attardement. Une image renforcée par les conditions d'habitation précaires des paysans. Les familles étaient nombreuses, plusieurs générations vivaient entassées dans deux ou trois pièces. Il n'y avait pas de chauffage, l'eau était tirée du puits, parfois pas d'électricité, l'habitation jouxtait l'étable dans le même corps de bâtiment.

« Nous étions pris pour des bouseux, des culs-terreux, nous ressentions du mépris de la part des gens de la ville », explique Philippe Colleux.

Les paysans des années 50 enviaient le confort des « villotins ». Ils rêvaient de modernité. Un rêve qu'ils réaliseront en deux décennies.

« L'électricité et l'eau courante sont arrivées début des années 50. Tout a changé presque du jour au lendemain. L'éclairage a été installé dans tous les bâtiments, les lampes à pétroles « pigeon » ont été remisées. Au début nous avons trois robinets pour l'eau : un dans la maison, le second dans la cour, le dernier dans l'étable que nous avons équipée d'une trayeuse électrique. Pour la maison, ma mère a commencé par acheter une machine à laver, puis de l'électroménager, une frénésie, je crois que dans le coin, nous avons été dans les premiers à avoir la télévision », se rappelle Philippe Colleux.

En une vingtaine d'années, les paysans vont concrétiser leur rêve de confort à la maison comme au champ. Leurs revenus augmenteront avec la mécanisation et la rationalisation des productions agricoles.

Durant cette période, l'urbanisation explose. Les paysans de la périphérie voient pointer les tours des nouveaux quartiers de Rennes au dessus de leurs haies.

Dans les communes de l'agglomération, les lotissements s'étendent, en particulier avec l'installation de l'usine Citroën. Bruz, un petit bourg de 2700 âmes en

1960, compte aujourd'hui plus de 17000 habitants et a rejoint Vitré la quatrième place des villes du département.

La ville grignote la campagne

À Vezin-le-Coquet, en 1980, Yves Caillard s'installe sur 50 ha où il élève des bovins. En une dizaine d'années, il perd la moitié de sa surface. Il se reconvertit dans l'élevage de poules pondeuses bio qui demande moins d'espace.

À Saint-Grégoire, en 1990, la voie express vers Saint-Malo coupe en deux l'exploitation laitière des parents de Jean-Paul Gabillard. Durant plusieurs années, il lui faut mobiliser cinq ou six personnes et une bétailière pour transporter le troupeau d'un côté à l'autre de la route. En 1997, il reconvertit la ferme dans le maraîchage biologique sur 24 ha. La construction récente de l'échangeur de la Brosse vient de lui enlever 2 ha.

Les exemples du grignotage sont nombreux, à l'approche des entrées de Rennes et dans les communes de l'agglomération. Le PLH, Programme local de l'habitat prévoit une augmentation des logements de 6 % par an durant les dix prochaines années.

Tous les ans, 400 hectares de terres agricoles sont mangés par la création de zones d'activités, de voiries, d'habitations et d'aménagements divers. À ce rythme, les terres cultivables et les paysans de l'agglomération auront disparu avant la fin du siècle si aucune mesure ne vient contenir ce mouvement.

Afin de maintenir une activité agricole forte, l'expansion urbaine doit être freinée, tout en favorisant le développement de nouvelles activités. L'équation est difficile à équilibrer. Le PLA, le Programme local de l'agriculture mis en œuvre par Rennes Métropole et la Chambre d'agriculture prévoit de diminuer par deux le grignotage des terres. Les communautés de communes des Pays de Châteaugiron, d'Aubigné et de Liffré, les ont rejoints dans cette démarche. Dans les communes, on préfère maintenant construire des petits collectifs de deux étages moins gourmands en espaces que les pavillons individuels. Mais au-delà des préoccupations foncières le PLA affiche l'ambition plus large de permettre aux paysans de s'adapter au nouveau contexte énergétique et climatique. L'augmentation du prix de l'énergie alourdit les coûts des productions agricoles et de leur transport.

L'avenir semble donc être aux circuits courts entre les producteurs et les consommateurs qui constituent un marché de 400 000 habitants dans l'agglomération rennaise.

Afin de maintenir une activité agricole forte, l'expansion urbaine doit être freinée.

Les magasins paysans poussent autour de la ville. Ici, « Brin d'herbe » à Vezin, un samedi matin.



Le retour des circuits courts

Jusqu'à la fin des années 50, les circuits courts prédominaient.

« Mes parents avaient 10 vaches et 20 cochons, ils livraient le beurre à Rennes et le cidre dans les cafés » explique Jean-Yves Trubert, éleveur de porc à Pacé.

Le lait était transformé à la ferme. La crème était séparée puis barattée. Le petit lait entrait dans la nourriture des cochons. Le beurre, les œufs étaient livrés à Rennes, une à deux fois par semaines dans des épiceries, chez des négociants et sur les marchés. La viande et les légumes du pays suivaient le même itinéraire. Un cycle équilibré qui a été bousculé dans les années 60.

Les exploitations agricoles se sont spécialisées et ont intensifié leurs productions afin de répondre à la demande des industries agroalimentaires en plein essor. Dans le même temps, les grandes surfaces se développaient avec l'afflux de population dans l'agglomération.

Les marchés ont résisté à la tendance, en particulier celui des Lices au cœur de la ville. C'est le 3^{ème} marché de France, avec 10 000 visiteurs en moyenne le samedi matin, une quarantaine de producteurs de fruits et légumes du pays de Rennes sur les 265 étals.

Bio et labels ont la cote

Si dans leur grande majorité les exploitations restent conventionnelles, la proximité de la ville incite les paysans à prendre des initiatives pour s'adapter à la demande des cita-





dins. Les produits biologiques et les labels se multiplient. Avec la vente directe les paysans se font aussi commerçants.

1,5 % du chiffre d'affaires de l'alimentation sur le territoire de Rennes métropole est réalisé dans les circuits courts, les marchés, la vente directe, les paniers de légumes des AMAP (associations de consommateurs).

Par circuit court, on entend le contact direct entre le producteur et le consommateur, ou par l'intermédiaire d'un commerçant, d'un restaurateur et de la restauration collective. 30 % de ces produits sont biologiques.

Des magasins paysans

En 1992, une dizaine d'agriculteurs proches de la Confédération Paysanne se regroupe pour ouvrir le premier magasin de producteurs de l'agglomération, Brin d'herbe, à Chantepie. « Nos revenus étaient trop dépendants de la variation des cours du marché, d'une part, et des coûts à la hausse des matières premières d'autre part, en vendant directement nos produits, nous avons la satisfaction de proposer des produits de qualité et nous maîtrisons mieux nos revenus » explique Yves Caillard l'un des créateurs. La proximité de la ville facilite la démarche, les consommateurs sont au rendez-vous. Brin d'herbe propose une diversité de produits légumes et fruits de saison, viande, œufs, jus de pomme, conserves, pour la plupart biologiques, mais pas uniquement.

Un second magasin paysan est ouvert quelques années plus tard à Vezin-le-Coquet.

Aujourd'hui le groupement compte 18 producteurs adhérents. « Nous avons une clientèle régulière, certains viennent deux ou trois fois par semaine, nous enregistrons en moyenne 1 000 actes d'achats par semaine. »

Les paysans assurent eux-mêmes la vente, durant les trois jours d'ouverture par semaine. L'organisation est bien rodée, les heures de présence au magasin sont en rapport avec leur chiffre d'affaires. « Je vends 95 % de ses œufs bio dans les deux magasins et j'assure en moyenne cinquante jours par an, soit environ une journée par semaine. »

Boutique à la ferme

Sur son exploitation de 65 ha à Pacé, Jean-Yves Trubert élève 2000 porcs. Il pratique la vente directe depuis plusieurs années. « Nous produisons une viande label rouge, les porcs ne reçoivent pas d'antibiotique, ils sont nourris

avec des aliments produits à la ferme, on y ajoute de la graine lin pour les oméga 3 » En 2005, il aménage un bâtiment en laboratoire de transformation et propose des cassettes de viande crue sur commande. 20 % de sa production passe en vente directe.

Fin 2011, un nouveau bâtiment est aménagé en magasin. Il étend son activité aux produits transformés, la charcuterie. « Nous avons recruté deux bouchers charcutiers pour la transformation et un ouvrier porcher pour s'occuper de l'élevage. Notre objectif est de passer 30 % de la production en vente directe ».

À Mordelles, Jean-Michel Nozay et Philippe Berthelot élèvent une quarantaine de vaches sur leurs 70 ha à quelques kilomètres du bourg. Face à l'église, dans un petit chalet en bois, ils ont installé un distributeur automatique de lait cru. « Tous les matins, après la traite, à 9 h 30, nous embarquons un petit tank réfrigéré plein de lait frais dans la camionnette. Nous récupérons le tank de la veille. Le lait restant part à la coopérative ». Les deux producteurs distribuent, en moyenne, tous les jours une trentaine de litres lait labellisé Bleu-Blanc-Cœur à forte teneur oméga 3. « C'est un investissement lourd, 40 000 €, nous devons amortir la machine sur sept ans ».

Au-delà de l'intérêt économique des circuits courts, la vente directe redore l'image des paysans dans la population, une image écornée par les excès de l'agriculture intensive et ses conséquences sur l'environnement. Les contacts entre les paysans et les consommateurs aplanissent les points de friction liés à l'activité agricole sur un territoire urbain.

Un espace de bien-être

Les paysans ont besoin d'espaces pour les cultures et l'élevage. Les terres sont leur outil de travail, alors que les citadins considèrent ces espaces comme une composante de leur cadre de vie où prime l'aspect esthétique du paysage.

Les fermes sont disséminées dans la campagne contrairement aux activités industrielles et artisanales cantonnées dans des zones.

L'urbanisation a contribué à morceler les exploitations. Quand un paysan doit céder une parcelle pour la construction d'une route, d'un échangeur ou d'une zone artisanale, il lui faut retrouver de la terre cultivable ailleurs, parfois loin de la ferme.

La vente directe redore l'image des paysans dans la population, une image écornée par les excès de l'agriculture intensive.

Un distributeur automatique de lait près de l'église de Mordelles. Il est alimenté chaque jour par le lait issu de l'exploitation de Jean-Michel Nozay (photo).



Les terres de Jean-Yves Trubert se répartissent sur trois cantons, 11 ha près de la rocade, 2 ha à Saint-Grégoire et 7 ha près de L'Hermitage « C'est parfois un vrai casse-tête pour déplacer les machines, les aménagements des centres bourgs n'ont pas suffisamment pris en compte nos contraintes de déplacement, et puis il y a les heures de pointe à éviter. »

Les travaux agricoles sont aussi tributaires du temps. « Il nous arrive de travailler tard dans la nuit quand il fait beau. Les bruits des tracteurs et des moissonneuses ne sont pas toujours appréciés de la population, c'est souvent la méconnaissance des contraintes de notre métier qui provoque les frictions, mais avec un peu de diplomatie et d'explications on arrive à calmer les irritations », explique André Chouan, le maire de L'Hermitage.

Espace-travail, la campagne est aussi un espace de bien-être pour les paysans. La replantation et l'entretien

des haies bocagères marque un changement après la période de remembrement des terres agricoles.

Aujourd'hui, les agriculteurs et les citadins ont la même perception du paysage. Depuis une vingtaine d'années, près de 700 km de haies ont été plantées dans le pays de Rennes. Le PLA met l'accent sur cette démarche. Les jeunes arbres sont gratuits. À la charge des paysans de planter et d'entretenir les haies dont le bois peut alimenter partiellement des chaudières comme à Vezin-le Coquet.

Les pionniers de la modernité agricole des années 50 étaient des ruraux. À la périphérie de Rennes, ils se sentaient différents des citadins par leur mode de vie. La question de la différence ne se pose plus chez leurs enfants, et encore moins chez leurs petits enfants qui ont repris la ferme. Ils apprécient les avantages de la ville, les services, les commerces, l'animation. Ils sont nés et ont grandi avec l'urbanisation.

La question de la différence ne se pose plus chez les enfants d'agriculteurs.

Le Rennes de la Varende

« Il était de bon ton de dénigrer » la ville

TEXTE > GEORGES GUITTON



RÉSUMÉ > L'écrivain La Varende a passé son enfance à Rennes autour de 1900. Dans les années cinquante, il dresse un portrait de la ville. À la fois admiratif et critique.

Formé à l'École des beaux-arts de Rennes

Allez savoir pourquoi, Rennes a le chic pour couvrir des écrivains traditionnalistes et réactionnaires. Jean de la Varende (1887-1959), l'auteur de *Nez-de-Cuir*, entre dans cette catégorie. On peut y classer aussi le très royaliste Paul Féval, nostalgique acharné de l'Ancien régime. Ou encore Alphonse de Chateaubriant, admirateur d'Hitler et collaborationniste. Comme lui, La Varende qui était pétainiste et monarchiste eut à rendre quelque compte à la Libération. Après-guerre sa réputation d'écrivain en fut affectée.

Quel rapport eut avec Rennes cet auteur considéré comme le type même du gentilhomme normand ? Natif du château de Chamblac dans l'Eure, La Varende perdit son père en bas âge. Aussi sa mère, bretonne, revint-elle habiter chez ses parents, dans l'hôtel particulier du 1, rue du Contour de la Motte à Rennes. C'est là qu'il passa son enfance et son adolescence de 1899 à 1905 auprès de son grand-père, l'amiral Fleuriot de Langle, descendant d'un compagnon de La Pérouse. Avant de se lancer dans l'écriture avec un certain succès, La Varende fut connu comme peintre-portraitiste. Il avait été formé à l'École des beaux-arts de Rennes. Il quitta la ville assez vite, mais on retrouve l'univers de la cathédrale de Rennes dans un roman intitulé *Le Roi d'Écosse*, paru en

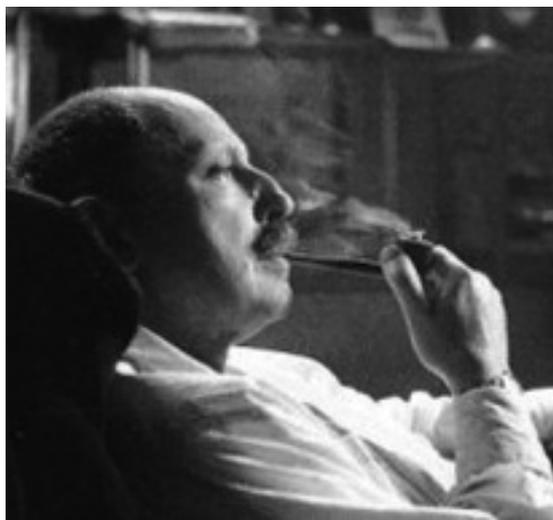
1941. Pourquoi parler aujourd'hui de Jean Balthazar Marie Mallard de La Varende Agis de Saint-Denis ? Parce qu'un éditeur d'Ille-et-Vilaine – Charles Hérissé à Janzé – vient de publier sous le titre *Promenades*, un recueil d'articles, préfacé par Michel Déon. C'est une série inédite de chroniques que La Varende publia entre 1955 et 1959 dans l'hebdomadaire *La Nation Française*. Un journal royaliste où émergeaient également Michel de Saint-Pierre, Antoine Blondin, Roger Nimier et Louis Pauwels.

On ne peut pas dire que ces chroniques soient d'une qualité renversante. On pressent que ces vagabondages répondent au besoin alimentaire d'un écrivain sur le déclin. Si l'inspiration n'est pas toujours au rendez-vous, ce n'est pas grave car ce qui nous intéresse ici, c'est un texte intitulé « Rennes » (pages 34 et 35). Il ne manque pas de saveur. De retour dans sa ville, le vieux conservateur y peste contre les défigurations que nous inflige l'époque moderne. Air connu.

« On lui tenait rigueur de sa réserve. »

Côté pile, il dit sa considération pour son Rennes avec, d'emblée, une remarque bien troussée. Les Ren-

Plaque commémorative, 1, rue du Coutour de la Motte.



nais ne savent pas apprécier la beauté très 17^e siècle de leur ville. Se souvenant de son enfance, La Varende écrit qu'à l'époque « les habitants montraient une triste gloire à dédaigner leur ville parlementaire. Ils lui reprochaient sa froideur, sans voir qu'ils restaient insensibles à sa haute distinction. » Il ajoute cette remarque qui, à notre sens, reste d'actualité : « La noble cité, si digne, ne se répandait pas, et ils lui tenaient rigueur de sa réserve. »

Puisque l'on est à l'heure des bons points, relevons aussi cette description imagée de l'hôtel de ville : « deux ailes autour d'un haut beffroi, comme un court empenage près d'un long col d'oiseau de mer dressé vers la rue ». La Varende adore le Thabor, met l'abbaye Saint-Georges au rang de chef-d'œuvre. Aime les quais de la Vilaine. Malheureusement, « on ne voulait pas reconnaître la noblesse des quais, dont Léonard de Vinci, paraît-il a donné le dessin, ni leur mélancolie souveraine. Il était de bon ton de dénigrer la capitale de la Bretagne. »

Un égout et des cages à lapins!

Le reste du texte fait sourire à cause de sa rouspétance anti-urbaine, pas toujours injustifiée, d'ailleurs. Ce qui ne va pas? Le Palais du commerce (qui n'existait pas du temps de son enfance) : « un monceau de belles pierres abusées, centré par un donjon au casque à pointe hydropique... »

Quoi encore? La couverture de la Vilaine: on a « d'un seul trait transformé la rivière en égout ». Et ceci : « On a permis à la limite de la vue, la construction d'un gratte-ciel sans toit, d'un silo à locataires deux fois plus haut que le reste... » On réfléchit. La Varende parle-t-il des Horizons? Ça ne colle pas: les hautes tours sont de 1970, or l'article date des années cinquante. Alors il ne peut s'agir que de la Tour Maillols érigée en 1950 par l'architecte du même nom au bout du quai de Riche-mont. Décidément, les immeubles ne plaisent pas à notre hobereau normand car derrière l'Orangerie du Thabor, « on a laissé construire, dans la rue voisine, une autre cage à lapins qui pique au-dessus des serres et les réduit à néant ».

Enfin, ce qui ne va pas, mais vraiment pas, c'est la circulation automobile! C'est vraiment le désordre et cela empêche Rennes de devenir « la plaque tournante du voyage breton ». Pensez, « pour imiter Paris, on y interdit le klaxon, mesure inutile et dangereuse... ». Pire, on nous « inflige des circuits invraisemblables » et qui sont « à contresens de la beauté rennaise ». Les voitures ne peuvent plus passer par le centre. Adieu escalier du Thabor, la Motte et le Parlement. Adieu cathédrale et même le Mail. Conclusion désespérée du vieil écrivain : « La désaffection est générale. Le pèlerin s'enfuit ». Sauve qui peut!

Jean de la Varende, *Promenades*, éditions Charles Hérissey, 186 pages, 20 €.

Le Palais du commerce, « un monceau de belles pierres abusées »

Des rues « à contresens de la beauté rennaise ».

INITIATIVES URBAINES

145 Rennes 2040

Guy Baudelle *Quatre scénarios
pour la métropole de demain*

152 Marc Dumont *Brèves*

RENNES 2040

Quatre scénarios pour la métropole de demain

TEXTE > GUY BAUELLE

Résumé > *Que sera Rennes dans 20 ou 30 ans ? Afin de le savoir, Guy Baudelle explore ici les quatre scénarios que vient d'imaginer la Datar (Délégation à l'aménagement du territoire) pour les métropoles françaises à l'ère mondiale. Hyperpolisation ? Régionalisation ? Postpolisation ? Dépolisation ? Lequel de ces néologismes est-il susceptible de s'appliquer à Rennes ? Quels enseignements stratégiques en tirer pour la capitale bretonne ? Voici donc le deuxième volet à notre série prospective « Rennes 2040 », inaugurée dans *Place Publique* n° 14 par un texte d'Yves Morvan.*

GUY BAUELLE est professeur d'aménagement de l'espace à l'université de Rennes 2. Il collabore au programme « Territoires durables 2030 » de la Mission prospective du ministère de l'Écologie. Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique*.

Quomodo praesciantur futura (Saint Augustin)
De quelle manière veulent-ils prédire l'avenir.
Cité par Antonio Tabucchi, *Nocturne indien* (1984)

La Datar¹ diffuse actuellement les résultats de son programme de prospective « Territoires 2040 ». La dernière livraison de sa revue présente ses scénarios pour les différents « systèmes spatiaux » du territoire national². Le patron de la Datar y rappelle que la prospective vise « l'exploration des devenirs » en dessinant – expression fameuse – le « champ de possibles », en imaginant en l'occurrence « ce que pourraient être les futurs des espaces français »³.

La Datar ne se pose plus comme dans les années 1960 en figure tutélaire. Ses scénarios « ne mettent pas en scène un « dire de l'État » sur le futur des territoires » qui précéderait « une planification étatique ». Au contraire, ces plans d'avenir sont censés ouvrir « un espace de débat pour les acteurs territoriaux », la réflexion prospective se voulant « complémentaire à celle réalisée sur et par les territoires ». Alors chiche, jouons le jeu ! Voyons ce que ces scénarios nous disent de ce qui pourrait advenir de la métropole rennaise dans la mondialisation en nous concentrant sur *les métro-*

1. Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale.

2. « Des systèmes spatiaux en prospective », *Territoires 2040* (Revue d'études et de prospective), n° 4, 2^e semestre 2011, DATAR, La Documentation française, 185 pp. (<http://territoires2040.datar.gouv.fr/spip.php?rubrique41&revue=1>).

3. Emmanuel Berthier, « Introduction », pp7-8 (<http://territoires2040.datar.gouv.fr/spip.php?article140>).

poles françaises dans l'économie-monde, premier système spatial identifié⁴.

Précision préalable: la prospective n'est pas là pour dire l'avenir, elle vise seulement à anticiper les évolutions possibles pour mieux s'y préparer. Ne pas confondre avec la prédiction, qui à l'instar de la météorologie dit ce qui nous attend demain et la tendance pour la suite. La prospective ne prétend pas dire ce qui va se passer, mais seulement ce qui pourrait se produire de manière à agir quand il est encore temps. Elle nous apprend du même coup que rien n'est écrit d'avance: nulle fatalité ne préside à une quelconque destinée. Au contraire, l'avenir est entre nos mains, à condition d'élaborer des stratégies appropriées pour tenter d'infléchir les tendances les plus négatives et, mieux encore, pour aller vers l'idéal souhaité. Se projeter dans le futur, regarder au loin (*prospicere*), c'est donc éclairer l'action publique en repérant les défis qui nous attendent afin de forger un avenir désirable.

La Datar voit dans la mondialisation une tendance lourde et dans les métropoles des « connecteurs » assurant « les liaisons entre la France et la mondialisation ». Ses quatre scénarios sont dénommés par un néologisme composé du suffixe *polisation* faisant référence à la polarisation exercée par la métropolisation: *hyperpolisation*, *régionopolisation*, *postpolisation* et *dépolisation*. Chacun est illustré par une carte en reprenant les mots-clés.

I - L'HYPERPOLISATION OU LA MÉTROPOLE EXACÉRBEÉ : RENNES SUR LES RANGS ?

La métropolisation, croissance sélective des métropoles, donne naissance à un réseau « hyperpolisé » caractérisé par la compétition et la coopération entre membres de ce cercle restreint. La Datar voit deux variantes. La variante *hiérarchisée* (bien illustrée par la carte) voit se stabiliser la hiérarchie entre les pôles, soit au seul profit de la mégapole parisienne, soit de manière plus partagée entre les différentes métropoles. La variante *archipelisée* voit les espaces métropolisés construire leurs propres systèmes d'alliances à toutes échelles, y compris à l'international⁵. La concentration métropolitaine s'accompagne de l'affirmation des métropoles comme acteurs politiques majeurs développant une stratégie de *branding*⁶ pour ac-



Ce scénario a pour moteurs principaux l'exacerbation de la concurrence mondiale, le rôle croissant des « fonctions créatives » (recherche, enseignement supérieur, culture) et de leurs applications pour le développement économique et la raréfaction de l'argent public qui conduit à ne financer que l'accessibilité des plus grands pôles.

Simultanément, on cherche à mieux maîtriser les surcoûts engendrés par cette polarisation en stoppant l'étalement urbain par densification et même « recentration » par démembrement de secteurs d'habitat périphérique, de manière à assurer une mobilité « post-automobile ». Les enjeux de ce scénario sont d'éviter le décrochage entre les hyperpôles et les autres territoires, d'organiser les pouvoirs locaux métropolitains, d'assurer l'acceptabilité sociale de la densité et de concilier les politiques d'image et de *brain drain* avec le maintien des équilibres sociaux.

On notera que Rennes figure parmi ces hyperpôles, ce qui n'était pas acquis d'avance, vue la référence à l'échelle mondiale. Elle dispose pour cela de la « créativité » nécessaire grâce à ses fonctions technopolitaines et univer-

4. Michel Lussault, « L'urbain-métropolisé français dans la mondialisation », pp. 11-38 (<http://territoires2040.datar.gouv.fr/spip.php?rubrique45&revue=1>).

5. Par référence aux travaux de Pierre Veltz: *Mondialisation, villes et territoires: une économie d'archipel*, PUF, 2005, 288 p. (1^{re} éd., PUF, 1996).

6. Le *branding* vise par marketing territorial à faire de la ville comme une marque dont on assure la promotion à usage interne et externe.

Se projeter dans le futur, c'est éclairer l'action publique.

Des métropoles vouées à assurer « les liaisons entre la France et la mondialisation » ?

sitaires et à ses festivals réputés. Sachant qu'une hiérarchie urbaine évolue peu en trente ans, Rennes devrait donc rester une métropole de faible dimension, si bien que la polarisation y engendrera moins d'effets négatifs qu'ailleurs. La perspective d'une densification accompagnée de mobilités apaisées et d'une moindre ségrégation socio-spatiale y apparaît ainsi plus réaliste que dans ses rivales de plus grande taille où la maîtrise foncière est moins avancée et plus coûteuse et la gouvernance moins commode. Enfin, l'héritage d'une intercommunalité aussi précoce qu'intégrée devrait assurer un *branding* efficace.

Un poids insuffisant

Mais, inversement, Rennes pourrait souffrir de son poids modeste : à l'ère de la mondialisation, une petite métropole, même agréable à vivre, aura-t-elle les moyens de séduire les *créatifs*, notamment étrangers ? Son développement n'exige-t-il pas une coopération active avec Nantes, la carte suggérant que dans ce scénario les deux métropoles de l'Ouest ne sauraient continuer à exister l'une sans l'autre ? L'aéroport international de Notre-Dame-des-Landes ne paraît-il pas à cet égard indispensable compte tenu du rôle très structurant attribué aux grandes infrastructures pour l'efficacité des hyperpoles ?

Par ailleurs, le rang et la masse (d'emplois, d'activités, de qualifications...) de Rennes seront-ils suffisants pour assurer les économies d'agglomération attirant les entreprises ? Quel sera par ailleurs l'effet sur le reste du département et de la région de leadership « hyperpolitain » sur le plan économique, socio-culturel, politique et symbolique ?

Enfin, localement, la ceinture verte et l'organisation en archipel éclaté de faible densité ne sont-elles pas des handicaps pour une stratégie d'arrêt de l'étalement urbain et de promotion de mobilités non motorisées ? Le projet Viasilva esquisse peut-être à cet égard un scénario vertueux conjuguant créativité, densité, mixité, naturalité et mobilité douce, cette écocité pouvant être mise au service d'un *branding* efficace.

Ce scénario de l'hyperpolarisation apparaît comme tendanciel, au point qu'on s'étonne d'en voir les auteurs présenter l'attractivité des espaces innovants comme « un fait relativement inédit en France ». Le rôle dévolu aux « classes créatives » cède pour sa part à un effet de mode sachant que le concept a été critiqué et que l'impact de ce groupe social sur le développement des villes européennes

reste à démontrer. La catégorie des « cadres des fonctions métropolitaines » dont l'expansion est étroitement corrélée à la croissance des villes eût peut-être mieux convenu⁷.

Ce scénario exagère aussi l'effet de masse – il ne suffit pas d'être gros pour grossir, ce que présuppose pourtant le concept de métropolisation. En même temps, il ne prend pas suffisamment en compte les différences d'échelle : les ordres de grandeur de l'hyperpolarisation dans des métropoles comme Rennes ou Montpellier sont sans commune mesure avec ceux observés dans une mégapole comme Paris en termes de polarisation, de transit de masse, de lutte contre l'étalement urbain, de contrôle du marché foncier ou de gouvernance.

Sur ce point, le scénario n'interroge pas assez ses deux variantes : l'hyperpolarisation profiterait-elle d'abord aux plus gros pôles urbains ? Aux plus innovants ? Aux plus vertueux en termes de développement durable et de gouvernance ? Aux plus attractifs pour les créatifs (et donc sans doute à ceux offrant le plus d'aménités résidentielles) ? Il s'agit là d'interrogations de taille, si l'on peut dire, pour des métropoles de second rang à l'aune de la mondialisation. Ces questions ne sont qu'effleurées par ce scénario. En somme, la question du seuil d'admission dans le club fermé des métropoles participant au réseau hyperpolarisé n'est pas abordée alors qu'elle est déterminante pour Rennes⁸.

II - UNE MÉGARÉGION « ATLANTIQUE RÉNONANTAISE » : PLAUSIBLE

Deuxième scénario de la Datar, celui de la régiopolisation. C'est-à-dire, la constitution de mégarégions polarisées de dimension européenne – les *régiopoles* – dotées d'instances fortes de gouvernement. Leur périmètre intègre les espaces de faible densité « anciennement dits ruraux ». L'instance départementale disparaît. Grâce à leur autonomie fiscale, ces *régiopoles* disposent des capacités budgé-

Rennes pourrait souffrir de son poids modeste à l'ère de la mondialisation.

Le scénario des « *régiopoles* » dotées d'une autonomie fiscale.

7. Cf. Cyrille Van Puymbroeck, « Les grandes villes concentrent les fonctions intellectuelles, de gestion et de décision », *Insee Première*, n° 1278, février 2010.

8. Cet enjeu est davantage abordé dans d'autres scénarios : cf. Gilles Pinson, « Les systèmes métropolitains intégrés – processus et scénarios », *Territoires 2040*, n° 4, 2^e semestre 2011, pp. 39-66 et Nadine Cattan, Jean-Baptiste Frétygn, « Les portes d'entrée de la France et les systèmes territoriaux des flux – processus et scénarios », *idem*, pp. 67-84.

taires pour intervenir dans des domaines clés (transport, santé, recherche, enseignement supérieur, économie, gestion durable) en lien avec les stratégies de Régions aux pouvoirs renforcés par l'affaiblissement d'un État en crise et l'affirmation d'une Europe fédérale des régions. La concurrence internationale conserve tout leur rôle aux pôles urbains comme « connecteurs des aires urbaines aux réalités mondiales » et aux espaces d'enseignement supérieur et de recherche comme « embrayeurs de mondialité ».

L'assouplissement des normes urbanistiques permet à des « communautés de voisinage » de porter les opérations résidentielles. L'automobile ne reste notable que dans le périurbain lointain tandis qu'espaces agricoles et forestiers sont intégrés à des politiques territoriales « environnementalisées » grâce à une supervision de l'utilisation des sols à l'échelle régiopolitaine.

Ce scénario pose la question délicate des éventuels redécoupages régionaux et de la mise en cohérence des stratégies de ces différents régiopoles pour les infrastructures d'envergure suprarégionale. Il prévoit un débat intermétropolitain *via* l'instauration d'un parlement des métropoles et parie sur l'effet d'entraînement de réseaux urbains métropolisés.



Rennes paraît bien en phase avec ce scénario grâce à de réels atouts : la forte identité bretonne, l'affirmation

ancienne d'un pouvoir régional, l'adhésion à l'Europe des régions, la localisation de l'agglomération au cœur de son régiopole, son leadership régional incontestable dès lors qu'elle s'associe à Nantes⁹, l'émergence d'un axe Rennes-Nantes-Saint-Malo, un rapport de taille moins déséquilibré qu'ailleurs avec les villes moyennes, l'importance de la recherche et de l'enseignement supérieur et la tradition de coopération intercommunale. Autant de facteurs plaçant en faveur du caractère réaliste d'un tel scénario dans le cas de Rennes.

Mais un bi-pôle fragile

En même temps, on voit bien que le régiopole Atlantique rénonantais est le moins transfrontalier et l'un des moins internationalisés : c'est un système fragile fondé comme Nancy-Metz sur un bipôle plus exigeant en termes de gouvernance et un des pôles les moins affirmés à tel point que le texte énumérant les capitales oublie de le citer ! La contestation de cette capitale bicéphale peut aussi bien venir des autres pôles régionaux (Brest, Lorient) d'autant que ne sauraient s'atténuer le déséquilibre et la rivalité entre un Nord-ouest armoricain vieilli et bénéficiant de moindres retombées et un Sud-est associant le doublet métropolitain Rennes-Nantes et une riviera. Les auteurs du scénario envisagent du reste une telle régiopolisation dite lacunaire juxtaposant « des territoires à haute performance économique » et des « espaces interstitiels trop loin des capitales régionales, ou sans apport de valeur ajoutée ». En somme, ce scénario appelle pour Rennes une exigeante gouvernance interterritoriale pour espérer faire fructifier des atouts dont ne disposent pas les mégarégions artificielles dépourvues d'identité.

De notre point de vue, ce scénario combine la figure de la *city region* du géographe américain Alan Scott, vaste région métropolitaine bénéficiant des effets d'entraînement de sa capitale, et celle du *réseau de villes*, système de coopération entre agglomérations promu au début des années 1990 par la Dayar mais conçu ici sur un mode moins égalitaire en assumant un leadership métropolitain.

Les tendances à l'œuvre dans le monde et en Europe en termes de métropolisation, de régionalisation et de Systèmes régionaux d'innovation rendent plausibles un tel scénario. En revanche, les chances d'aboutissement – même

9. Cf. « Nantes-Rennes : le grand rapprochement ? », *Place Publique*, n° 1, 2009.

Une capitale bicéphale mais à la gouvernance difficile.

à l'horizon 2040 – de bouleversements institutionnels aussi lourds que le redécoupage régional, le partage des prérogatives entre métropole et Région, l'éventuelle tutelle d'un niveau de collectivité sur les autres, la fin du département, l'affirmation d'une Europe fédérale au profit des régions ou le retrait du niveau étatique ne sont guère analysées.

III - LA POSTPOLISATION, SCÉNARIO FATAL À RENNES

Dans ce troisième scénario, l'urbanisation et la mondialisation auront infusé l'intégralité du territoire national sous la forme d'une périurbanisation généralisée. Téléprestations et télétransmission des données facilitent auto-organisation, approvisionnement direct par circuits courts et repli sur la sphère domestique, assurant le succès d'un modèle néo-pavillonnaire certes plus écologique mais hostile à la densification et facteur de ségrégation par recherche de l'entre-soi et d'aggravation de la dégradation des grands ensembles. La recherche d'aménités favorise l'économie résidentielle et la rente touristique au détriment du système productif au point que ne persiste qu'une dizaine d'îlots d'innovation encore connectés aux réseaux mondiaux. Dans un dispositif déléguant aux individus et aux communautés locales la responsabilité environnementale, ne prévalent que deux niveaux de gestion – la région et les intercommunalités – alors que se développent des gouvernances en réseaux à géométrie variable.



Le plus frappant et sans doute le plus inattendu pour Rennes dans ce scénario, c'est qu'il lui paraît fatal : la capitale bretonne disparaît curieusement de la liste des derniers pôles conservant leur place dans l'économie de la connaissance (cf. carte). Montpellier garderait la sienne alors qu'elle comptait en 2006 moins de cadres des fonctions métropolitaines que Rennes et beaucoup moins que Nice¹⁰. Faute de disposer du cheminement conduisant à une telle situation, on ignore par quel mécanisme l'agglomération rennaise s'effacerait ainsi : par repli local identitaire volontaire, mais alors avec quelle base économique de substitution ? Aucune, ce qui expliquerait son ravalement au niveau hiérarchique de villes aujourd'hui deux fois moins peuplées qu'elle ? Par perte de compétitivité faute de disposer de la masse critique requise ? Ou pour des raisons politiques, l'excellence étant décrétée au profit d'un nombre limité de pôles de recherche selon un souci d'efficacité et de rentabilisation de l'investissement ?

Notre métropole est « out »

Cette élimination de Rennes par la Datar révèle sans doute la piètre image des performances de notre métropole dont nous avons pourtant montré qu'elle était l'une des trois plus inventives du territoire français¹¹. Les scénaristes semblent avoir globalement privilégié les plus gros pôles tout en ayant une appréciation erronée. D'ailleurs, ils omettent également Nice-Sophia-Antipolis et cela bien que leur scénario fasse la part belle à l'attractivité résidentielle et à l'héliotropisme. À moins que Rennes (et Nice) ne se soient converties au tourisme, conçu comme plus rentable et moins risqué que la course aux brevets ? On ne le saura pas.

Il ne faut toutefois pas exagérer la portée – sinon symbolique – de l'exclusion de la technopole rennaise de la carte des métropoles innovantes ni s'en offusquer outre mesure. De telles cartes n'ont pas de valeur autre que figurative voire métaphorique, elles indiquent une possible trajectoire, elles donnent à voir la logique d'ensemble du scénario d'une façon qui se veut expressive. Il ne faudrait pas en conclure que la Datar a fait une croix sur le pôle

Vers une périurbanisation généralisée ?

Cette élimination de Rennes par la Datar révèle sans doute la piètre image des performances de notre métropole.

10. 27 000 CFM à Rennes et 38 000 à Nice contre 23 000 à Montpellier (source INSEE)

11. Guy Baudelle, « L'Ille-et-Vilaine, terre d'inventeurs », *Place Publique Rennes*, novembre-décembre 2011, n° 14, pp. 119-122.

d'innovation rennais, mais on aurait également tort de prendre à la légère une telle omission, qu'elle soit délibérée ou non, en ignorant que le maintien de la compétitivité territoriale par l'innovation dessine une géographie certes stable, mais exigeant de constants efforts de créativité requérant des investissements à la hauteur des besoins.

IV - MORT À LA GRANDE VILLE OU LA TENTATION NÉORURALE

Ce scénario pourra sembler fort proche mais il a été conservé par la Datar car si le précédent est considéré comme plutôt tendanciel, celui-ci est vu comme un scénario de rupture dans la mesure où il aboutit à une situation en contradiction avec le postulat d'une poursuite de la métropolisation. Ici en effet la polarisation cède la place à une organisation spatiale de faible densité très peu hiérarchisée au point que la centralité cesse d'être le référentiel dominant. Il s'agit d'un scénario récurrent d'éparpillement et d'éclatement rendus possibles par les télécommunications, la numérisation et la dématérialisation des relations économiques (télétravail).

D'autres phénomènes expliquent ce bouleversement : les surcoûts des grandes agglomérations conduisant à une fuite hors des zones denses, l'apparition de nouvelles *greentechs* d'autosuffisance domestique pour l'énergie et l'eau, la diffusion d'idéologies comme l'écologie et l'individualisme libertaire encourageant des modèles de développement alternatifs fondés sur la dédensification et le rejet des formes de gouvernement classiques au profit de régulations « infralocales » et de réseaux sociaux internet autonomes n'excluant pas l'insertion dans des réseaux mondiaux.

Circuits courts, décroissance, individualisme...

De nouveaux acteurs sociaux de proximité, hyper-individualistes mais aussi associatifs, coopératifs ou communautaires se chargent d'organiser les territoires. Les élus ont encouragé ces bifurcations reposant sur le *slow*, le néo-localisme et une moindre croissance, avant d'être dépassés par le succès de ces idéologies chez les groupes sociaux dominants et des classes moyennes à forte capacité électorale. On en arrive à une sortie radicale du mo-

dèle urbain fondée sur une décroissance et une recherche de durabilité environnementale basée sur un habitat se dispensant d'infrastructures collectives vues comme coûteuses. Espaces centraux et zones denses répulsives se vident, engendrant relégation sociale et friches.

Ce scénario reposant sur des circuits courts, une baisse de la mobilité et une organisation spatiale à faible intensité de financement public et de capital interroge particulièrement son organisation économique et politique et la prise en charge de l'intérêt général comme de l'équité spatiale.



Ce scénario pourra apparaître un brin utopique à l'horizon 2040. Cela étant, le terreau rennais, si l'on peut dire, est propice à une telle rupture : force de l'économie solidaire, dispersion de l'habitat en « villages » et bourgs, attachement parfois nostalgique aux communautés traditionnelles, importance des ressources agro-alimentaires, adaptabilité des milieux paysans, proximité géographique ville-campagne, faible ancrage sociologique d'une urbanisation tardive. Plus brutalement, le rejet d'une croissance urbaine trop rapide ou une catastrophe sanitaire et environnementale majeure provoquée par l'agriculture intensive pourraient conduire aux ruptures décrites par ce scénario.

Dans cette révolution économique, culturelle et po-

De nouveaux acteurs sociaux de proximité, hyper-individualistes mais aussi associatifs.

litique, l'individualisme serait toutefois modéré par la tradition de solidarité et d'intercommunalité et l'instauration d'une néoruralité écologique érigée en modèle économique et social. Le développement mondial des communications numériques supposé par ce scénario pourrait bien simultanément avoir fait de Rennes dont c'est la spécialité une des places les plus prospères du globe, conjuguant inventivité à forte technicité et hédonisme néo-rural. Le haut niveau d'éducation de la population et de formation de la main-d'œuvre favoriserait la diversification du système productif local sous forme d'un *cluster* composé de PME, TPE et auto-entreprises vouées aux technologies vertes faisant de l'Ille-et-Vilaine une sorte de Bade-Wurtemberg, région innovante et verte à tous les sens du terme, et de Rennes une Fribourg-en-Breisgau bretonne et française, de surcroît fière de sa ceinture verte bocagère et de ses villettes en archipel.

Rennes s'en sort plutôt bien dans ce scénario dont la probabilité est cependant faible à un horizon de trente ans. Le récit de la dépolisation a surtout une fonction d'alerte car on imagine mal que des institutions séculaires et une économie d'échange à grand rayon fondée sur les avantages comparatifs internationaux puissent s'effondrer. On conçoit difficilement aussi comment les villes qui, par définition, sont les lieux de la maximisation des interactions pourraient disparaître au profit d'une dispersion aussi poussée et d'une atomisation sociale non compensée par les échanges à distance. On en viendrait presque à se demander si un scénario aussi extrême n'a pas été gardé que pour mieux signifier la fonction incubatrice et sociale des métropoles (et les vertus politiques de la Cité). Façon aussi de nous dire aussi que la somme des aspirations individuelles ne fait pas le bonheur collectif.

Faire de l'Ille-et-Vilaine un Bade-Wurtemberg et de Rennes une Fribourg-en-Breisgau.

BRÈVES > MARC DUMONT

Marc Dumont est maître de conférences en aménagement urbain. Il est membre du laboratoire Eso-Rennes (Université de Rennes 2) et du Laboratoire LAUA (École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes). Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

Alger : une immense mosquée chinoise



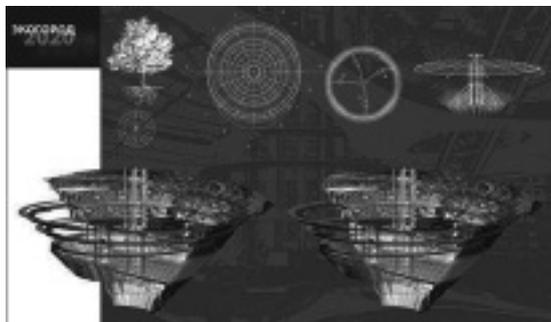
La mondialisation réserve souvent d'étonnantes surprises dans l'aménagement urbain, comme le montre la future construction chinoise de la grande mosquée d'Alger. Celle-ci vient en effet d'être attribuée au groupe China State Construction Engineering Corporation basé à Hong Kong, pour un montant de 984 millions d'euros. L'entreprise était en lice aux côtés d'un groupe libano-italien et d'un autre algéro-espagnol. Les chiffres du projet donnent le tournis : minaret de 270 mètres de hauteur, surface de plus de 400 000 m², capacité d'accueil de 120 000 fidèles (esplanade comprise), bibliothèque de 2000 places pour un million d'ouvrages, salle de conférence de 1 000 places, musée d'art et d'histoire islamiques, centre de recherches historiques, locaux commerciaux, restaurant, parking de 6 000 places, etc. En tout, douze bâtiments indépendants implantés sur un terrain de 20 hectares, situé à Mohammadia, face à la baie d'Alger, dans l'est de la ville. Une fois terminé, ce lieu de culte sera le troisième plus grand édifice religieux musulman, après les mosquées de La Mecque et de Médine (Arabie saoudite).

Bâle : un quartier pour trois nations



Certes, moins pharaonique, mais pas moins l'expression des enjeux urbains de l'internationalisation, un quartier tri-national va être réalisé pour le port de Bâle Klybeck, lourd projet de 160 ha, dont 100 en territoire français. Sa réalisation associe le canton de Bâle, les villes de Huningue (Haut-Rhin) et de Weil-am-Rhein (Bade-Wurtemberg). Missionné en 2009 pour réfléchir sur l'avenir d'un secteur portuaire situé sur la rive droite du Rhin au nord de Bâle, le groupement MVRDV/Cabanne/Josephy a convaincu le canton suisse et ses voisins allemand et français d'élargir le périmètre vers le nord et l'ouest, en plaçant le fleuve au centre, puis a associé les communes allemande et française dans un espace tri-national. C'est un quartier qui devrait donc sortir d'ici dix ans, inscrit entre le centre de la ville alsacienne et le campus Novartis, sur la rive gauche du Rhin. On prévoit d'y développer de nouvelles fonctions résidentielles et un port de plaisance. La ville d'Huningue a d'autant plus facilement adhéré à l'idée que l'architecte néerlandais a moulé son projet dans le dessin des anciennes fortifications de Vauban, aujourd'hui détruites. Le quartier n'est pas une mince affaire à développer et s'appuie sur l'IBA Basel 2020, sorte de grande stratégie décennale de développement urbain encore inédite en France et qui a largement fait ses preuves à Hambourg.

Russie : une Ecocity géante



La course à la démesure urbaine ne se poursuit pas que dans les tours à grande hauteur, mais aussi à l'occasion de projets plus ou moins raisonnables. Le premier, en Russie, Ecocity 2020, vise à faire habiter 100 000 habitants dans le cratère de plus d'1 km de diamètre et 550 m de profondeur d'une ancienne mine de diamant à ciel ouvert. Ce projet démesuré de complexe urbain accueillerait des habitations, un centre de recherche, des fermes, une forêt et des activités de loisir, le tout recouvert par un dôme en verre recouvert de cellules photovoltaïques permettant de subvenir aux besoins énergétiques de cette cité-jardin. Les futurs habitants y seront à l'abri du rigoureux hiver sibérien (-35 °C au mois de janvier). Les habitations seraient implantées au niveau le plus élevé afin de pouvoir profiter de la lumière extérieure et de la vue sur la forêt en contrebas. Reste à savoir si Ecocity 2020 réussira à attirer de nouveaux habitants dans cette ville de 37 500 habitants perdue au milieu de la Sibérie...

Madrid : un complexe de casinos et hôtels



Dans la même lignée, le projet d'un milliardaire américain, Sheldon Adelson, qui souhaite édifier casinos et hôtels, à Madrid, grâce à une législation créée pour l'occasion. L'Américain n'en est pas à son coup d'essai : sa

société « Las Vegas Sands » possède déjà deux casinos à Las Vegas et trois autres établissements situées à Macao et à Singapour. Concrètement il s'agit de construire à Valdebebas – non loin de l'aéroport Barajas de Madrid – un immense complexe de loisirs, incluant hôtels, restaurants, casinos, terrains de golf et salles de spectacles. Au total, c'est plus de 16 milliards d'euros qui pourraient être investis sur treize années, avec la création de 250 000 emplois. Mais si Madrid semble actuellement très bien placée pour implanter l'immense complexe, et devenir une capitale du jeu en Europe, elle n'est peut-être pas la seule en lice...

Roissy : un centre commercial de 11 hectares



Plus mesuré, le projet d'Aéroville, de création d'un véritable centre-ville pour Roissy Charles De Gaulle, l'aéroport le plus détesté au monde ! Le site va en effet accueillir en 2013 un hybride de terminal aéroportuaire et de centre commercial de 110 000 m² destiné aux voyageurs, au personnel navigant et aux habitants des alentours et le chantier a déjà démarré. À cheval sur les communes de Tremblay-en-France (93) et de Roissy-en-France (95), le complexe (œuvre du promoteur Unibail-Rodemco) sera l'un des plus grands d'Ile-de-France. Au cœur d'une zone de deux millions d'habitants allant du périphérique nord jusqu'à Compiègne, l'Aéroville, imaginé par l'architecte Philippe Chiambaretta, agence PCA, serait donc un point stratégique à la fois local et global. Le réalisateur Luc Besson envisagerait même d'y implanter un multiplexe de douze salles.

Toulouse : un village aux cent boutiques



Non, les grandes « boîtes à chaussure » ornant de manière fort peu amène les entrées de villes, n'ont pas dit leur dernier mot. En témoigne le débarquement en pleine campagne de Toulouse, de ce village de marques haut de gamme, un des plus gros de France. Tout juste inauguré, cet héritier des magasins d'usine, à trente kilomètres au sud de Toulouse, ce village bâti de toutes pièces dans le style régional, avec ses bastides, ses toits en tuiles semble pourtant bien éloigné des hangars caractéristiques des magasins d'usine des années 1980. Le « Nailloux Fashion Village », en plus de regrouper une centaine de boutiques d'habillement et d'équipement de la maison, compte aussi devenir une étape consacrée des circuits touristiques régionaux grâce à des activités de loisirs et une vraie restauration. En contrepartie, les promoteurs ont offert un pavillon à l'office de tourisme du Lauragais et à l'opération « grands sites » de la région Midi-Pyrénées. La localisation, stratégique, n'est pas anodine : à la bonne distance de Toulouse, juste à proximité d'autoroutes où passent 11 millions de touristes par an. Deux hôtels sont donc aussi prévus dans la commune avec un camping trois étoiles et un golf au bord du lac voisin.

Auvergne : un « nouveau monde » ?



Les grandes collectivités échapperaient-elles à ces faims commerciales ? Pas si sûr, depuis que l'Auvergne s' imagine en nouveau monde et le Finistère en point de départ plutôt qu'en... bout du monde. La nouvelle marque « Auvergne nouveau monde » lancée à l'initiative du Conseil régional vise à renforcer l'attractivité du territoire et, dans la lignée de la marque Bretagne, le Conseil général du Finistère a lancé, sa marque de territoire. Comme la marque Bretagne, « Tout commence en Finistère »

(déclinée en Breton et en anglais !) a vocation à donner une identité et une attractivité, notamment économique, à un département qui ne les possède à l'heure actuelle pas forcément...

Lille : de l'amiante sous l'éco-quartier



Il n'est décidément pas certain que le foisonnement des éco-quartiers soit toujours signe de plus de durabilité... Ainsi, à Lyz-lez-Lannoy, près de Lille, les anciennes halles de l'usine Stein, rachetées par Alstom, sont truffées d'amiante, s'étalent sur 5 hectares en centre-ville. L'une des halles a été conservée, son dallage isolé pour y établir une société fabricant des panneaux de bois pour les chantiers de logements et bureaux alentours. Mais, au nom de la maîtrise des coûts, les opérations de dépollution ont été limitées au point d'éviter au maximum de remuer les terres, aucun parking en sous-sol n'étant prévu ni aucun logement en rez-de-chaussée. Et les servitudes pour les constructeurs s'accompagneront pour les futurs habitants... d'une interdiction de créer des jardins ou de creuser pour puiser dans la nappe phréatique !

Strasbourg : de la dépollution pour l'éco-quartier



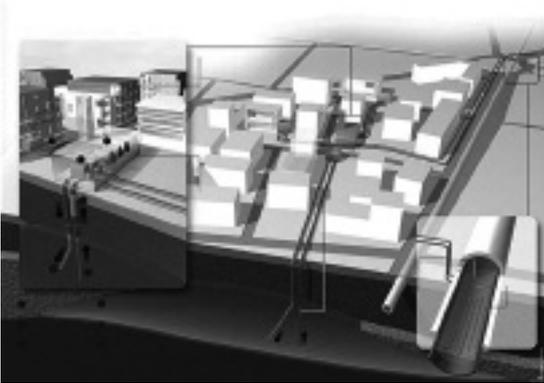
Pas mieux à Lingolsheim, près de Strasbourg, la facture de dépollution des sols gorgés de métaux lourds de l'ancienne tannerie s'est élevée à 7 millions d'euros sur un budget total de 20 millions. Les terres excavées seront réutilisées sur le site de cet éco-quartier pour de nouveaux espaces verts avec un avertissement prévu pour le public... « Éco-quartier radioactif » y sera-t-il inscrit ?

Limeil-Brévannes : le 1^{er} quartier « low cost »



Quant au premier éco-quartier « low cost » de France, il se construit en face d'une vaste montagne de déchets dont l'État a commencé l'évacuation sur fond de craintes sanitaires. Les premiers habitants de ce quartier de 1250 logements à Limeil-Brévannes (Val-de-Marne), qui produira plus d'énergie qu'il n'en consomme, sont attendus à l'été, au moment où les 150 000 m³ de déchets accumulés illégalement depuis 2009 devront avoir été évacués. Des concentrations anormales de gaz nocif ruisselant ont été observées à l'occasion d'un relevé demandé par le maire de la ville en conflit avec l'État pour l'évacuation de cette décharge pas du plus bel effet... Les travaux d'évacuation vont être prochainement lancés. Il n'empêche, les habitants n'auront pas le droit de planter des légumes dans leur éco-quartier pour les consommer – principe de précaution oblige...

Nanterre : dans la chaleur des eaux usées



Heureusement, Nanterre se distingue. L'éco-quartier Boule Sainte-Geneviève a commencé à sortir de terre, exploitant avec profit d'autres types de déchets : un réseau de chauffage urbain y sera alimenté par récupération de chaleur sur les eaux usées qui, au moment où elles sont collec-

tées, sont toujours tièdes, entre 12 et 23 °C. En France, c'est la première fois qu'on applique ce principe à l'échelle d'un quartier.

Caen : des pavés en coquillages



Sous les pavés, la plage ! Les techniques de l'urbanisme se renouvellent comme le prouve d'abord cette ingénieuse invention de pavés à partir des coquillages. Depuis deux ans, le laboratoire de recherche de l'ESCITC de Caen a expérimenté la substitution dans des pavés d'une part des granulats d'origine minérale par des produits coquilliers marins. Ce projet a été mené en partenariat avec des sociétés locales. Deux sociétés commercialisant la chair des mollusques, ont ainsi trouvé des débouchés à leurs coquillages qu'elles jetaient. Une autre société va donc traiter ces coquilles pour éliminer les résidus de chair et en faire du compost. Et une autre produira à partir de là le futur pavé qui remplacera 40 % des granulats.

Oslo : on dépollue la neige !



L'innovation n'est pas non plus en reste à Oslo où, cet hiver, la neige sera fondue et nettoyée avant de rejoindre le fjord. La ville d'Oslo a en effet

signé un contrat avec la société NCC concernant une barge spécialement équipée pour faire fondre la neige et éliminer toute pollution. La neige est déchargée des camions depuis le quai. Avec de l'eau de mer sous pression, la masse de neige, de glace et d'eau est pressée afin de piler le mélange et de récupérer les plus petits objets. La neige passe ensuite à travers un broyeur pour réduire la taille des grumeaux. Les objets flottants tels que les morceaux de bois ou les bouteilles en plastique sont récupérés à la surface. La neige fondante est ensuite encore mélangée avec de l'eau de mer afin de la dissoudre entièrement. Une fois que toute la neige est fondue, l'eau est aspirée dans des microfiltres à tambour. Dernière étape : un séparateur à lamelles capture les particules restantes, avant que l'eau soit évacuée dans le fjord sous la barge. 500 m³ de neige pourront être traitée par heure. Cerise sur le gâteau, l'énergie nécessaire à la fonte de la neige provient de l'enthalpie de l'eau de mer, l'électricité est uniquement utilisée les différents processus de nettoyage !

Venissieux : le stade s'appelle Matmut



Et c'est donc chose faite : la Matmut a désormais un stade à son nom. Le Matmut Stadium, premier stade de rugby en France visé par un accord de *naming* , a été inauguré à Venissieux dans la banlieue de Lyon. La compagnie d'assurances s'est engagée à hauteur de 1 million d'euros par an pour cinq ans. Le financement des travaux du Matmut Stadium, d'un montant de 12,5 millions d'euros, a été entièrement privé. La particularité ? Ce stade modulable et provisoire a été construit en un temps record de 82 jours. Conçu par GL events, groupe international lyonnais spécialisé dans les métiers de l'événement, le Matmut Stadium offre 8 000 places. C'est le second parrainage en France après le MMArena du Mans.

Florence : des sponsors pour les sites historiques

Dans le même ordre d'idée, Florence, ville-symbole de la Renaissance, va recourir à des sponsors pour l'entretien de certains de ses monuments et bâtiments publics. La commune a lancé un appel public à l'attention des entreprises, associations, ou organismes qui seraient intéressés par cette initiative. L'appel souligne que les organismes intéressés pourront



ainsi restaurer et valoriser des biens culturels tout en promouvant leur image. Intitulé Florence I care (« Florence me tient à cœur »), ce projet veut mettre l'accent sur sa dimension sociale, dans la mesure où, selon ses promoteurs, il introduit un élément de responsabilité et de « citoyenneté active ». Les travaux de réfection portant sur des biens à vocation sociale, tels que les installations sportives ou scolaires, seront prioritaires. Mais au total, une soixantaine de bâtiments et monuments sont concernés. Parmi ces derniers, la Tour de la Monnaie ou encore l'Esplanade Michel-Ange, qui offre un panorama sur toute la ville. La ville entend miser sur son attractivité pour séduire des sponsors éventuels.

Londres : une ville « made in Ikea »



Même phénomène à Londres où va être construite une ville nouvelle made in Ikea, face au site des Jeux olympiques. Ikea aurait acquis l'an dernier, un site de 10 hectares situé dans l'est de la capitale, où devrait se dresser un nouveau quartier d'ici 2014. L'entreprise suédoise prévoit ainsi de construire 1 200 habitations, 50 000 m² de bureaux, un hôtel Marriott de 350 chambres, des commerces, une crèche et un centre médical. Le quartier essentiellement piéton sera bordé par des canaux sur lesquels circuleront des navettes fluviales. Une centrale hydroélectrique devrait fournir l'énergie nécessaire au fonctionnement de l'ensemble.

Paris : contre les camions, le TramFret



Le rail a décidément le vent en poupe : la ville de Paris lance avec la RATP et le Syndicat des transports d'Ile-de-France une expérimentation inédite, le TramFret. L'idée ? Insérer dans le trafic du tramway parisien des rames de transports de marchandises. Pour diminuer la circulation des camions en ville. Mise en place à Amsterdam en 2007 puis abandonnée pour des motifs de rentabilité et de rupture de charge, l'expérience est menée ces mois-ci : deux rames de tramway de simulation vont être insérées dans le trafic de voyageur du lundi au samedi, en heures creuses, sans prendre de voyageurs, sur 8 km entre les stations Pont du Garigliano et Porte d'Ivry. L'objectif de l'expérience est d'étudier la possibilité d'utiliser l'infrastructure du tramway pour acheminer des marchandises en milieu urbain en réduisant le trafic routier. Concrètement, le TramFret ne déchargera pas en ligne ou dans des stations voyageurs : des raccordements spéciaux seront créés vers des entrepôts et vers des centres commerciaux. L'agence d'urbanisme travaille notamment avec Carrefour et Casino qui ont des enseignes en bord de ligne du tramway, le but est de faire entrer le TramFret dans ces magasins pour éviter la dernière rupture de charge.

Le Mans, Lille : des bureaux dans les gares



Et, du côté, des gares, la SNCF vient d'annoncer que d'ici à 2014, six grandes gares françaises ouvriront des espaces de travail, bureaux, salles de réunions avec wifi et possibilité de vidéoconférence pour la clientèle pro. Un partenariat entre la SNCF et Regus, spécialisé dans les espaces de travail flexibles. Objectif, gagner du temps et limiter les déplacements inutiles une fois à destination. On pourra les louer à l'acte ou en longue durée. Les nouvelles surfaces disponibles dans les différentes gares oscilleront entre 300 m² au Mans et 1 500 m² à Lille où d'importants travaux seront engagés. Les services proposés, à la location ou facturés à l'acte, iront de l'accès à des bureaux ou à des salons d'affaires, à la réservation de salles de réunion ou de vidéoconférence, en passant par la connexion à internet Wifi.



L'AUTEUR > Le Rennes de MICHÈLE ASTRUD est à dominante végétale. C'est celui des communes périphériques rayonnant autour de la ville-centre. C'est dans une de ces localités, Betton que vit Michèle Astrud, née à Dijon en 1964. Après des études secondaires à Mâcon, elle obtient un diplôme d'ingénieur à l'Insa de Lyon en 1987, option génie civil et urbanisme. Elle travaille alors pendant une dizaine d'années à Paris puis à Lyon dans diverses entreprises privées liées à la construction dans le domaine du bâtiment.

En 1999, elle devient professeur agrégé de Génie Civil et arrive à Rennes pour enseigner au lycée Pierre Mendès-France où elle est toujours.

Parallèlement, elle écrit des récits et des romans : *Amitiés*, *L'aquarium*, *Souris Grises* (prix Pierre Mocaer de l'association des écrivains bretons en 2005), *Mon-plaisir Sans-souci* (Éditions Entrepoint), *J'ai rêvé que j'étais un garçon* (Diabase). En octobre 2011, elle publie *Vue sur la mer, rouge* (Diabase), dont un compte rendu est paru dans *Place Publique* numéro 13 (septembre-octobre 2011).

Michèle Astrud

Les cités rayonnantes

Je suis arrivée en train avec ma fille. Fin juin 1999. Au siècle dernier. Un aller simple, une seule valise. Elle porte son petit sac rouge sur le dos, avec ses jouets, son goûter.

Deux immigrantes, nous changeons de vie, de terre, de continent. Un océan de rails, de bocages verdoyants, de déserts agricoles, de châteaux sur la Loire, de douceur angevine, de villes endormies, de vallées fertiles et de coteaux arides nous sépare maintenant de Lyon, capitale des Gaules, du confluent, des trois fleuves réunis, Saône, Rhône et Beaujolais. Nous descendons du wagon, fatiguées, prudentes, intimidées. Posons le pied sur cette terre inconnue. Inconnue ! N'exagérons pas. Je saisis sa main qui me rassure, la main d'une petite fille de six ans, chaude et confiante, qui questionne inlassablement, alors que nous sortons de la gare, arpentons le parvis :

— Où est papa, quand vient papa ?

Il nous rejoindra demain soir, peut-être très tard. Je te l'ai déjà dit : nous sommes venues plus tôt pour accueillir les déménageurs. Viens, dépêchons-nous, je vais te montrer la maison.

La Chapelle-des-Fougeretz, haies et clôtures. Nous avons loué ce pavillon ancien, vieillot, au jardin clos ceinturé de lauriers palmés, foisonnants, exubérants et indomptables pour que notre petite fille puisse y jouer en paix, s'épanouir. Tout près de la ville, un quart d'heure de voiture tout au plus, le temps d'écouter les informations à la radio, une route droite, tranquille, aucun embouteillage, pas de tunnel de Fourvière constamment em-

bourbé, de vallée de la chimie, de gazoduc, de ponts autoroutiers, de chassé-croisé estival, de longues files de camions longeant un fleuve de vase grise.

Les parcelles sont petites, les terrasses si proches, les voisins à deux pas, toujours visibles. Trois cents mètres carrés de terrain, c'est la norme. À Lyon, les propriétés s'étalent, terres, parcs, forêts, étangs, bourgeoisie nostalgique éprise de chasse, de pêche. Là-bas, pour vivre à la campagne, il faut aller loin, toujours plus loin, une heure de route, il n'y a pas de juste milieu, ville ou campagne, il faut choisir. Les plus jolies villas s'étagent en belvédère sur les collines, les hauteurs des Monts-d'Or, Collonges, Chaponost, les résidences se clôturent, se cadennassent dans des lotissements privés et inaccessibles, cachés derrière de hauts murs de pierre. Les caméras surveillent, les chiens montent la garde, pas question d'entrer sans indiquer un nom, une adresse, montrer un laisser-passer.

Des chemins de pierres polies

Ici, pas de falaise, de montagne, d'accident géologique, un semblant d'égalité, tout est à plat. Pas de point de vue majestueux, de site envié et remarquable. L'aisance est plus discrète. La topographie se nuance. La modestie est fonctionnelle, tranquille. À l'entrée des petits jardins s'étalent des chemins de pierres polies, des damiers de rocailles blanches et noires, des buis taillés en topiaires, des conifères en pot aux formes japonisantes, des rideaux de bambous, toujours les mêmes essences, les mêmes matériaux, les mêmes motifs, comme si les pépiniéristes, mauvais élèves, se copiaient sans vergogne.

Les maisons sont grandes, l'architecture est soignée, inventive. Formes cubiques, auvents, terrasses, balcons, larges fenêtres, verrières, souvenir du Corbusier, du Bauhaus. Les panneaux solaires s'affichent sur les toitures comme des signes de richesse intérieure, le bois reste brut, grisaille et se délave.

La demeure de location est vide, glaciale. La porte d'entrée claque derrière nous dans le couloir humide et sonore comme une église. Nous avons fait notre choix si vite, en une après-midi, sous le regard placide d'un employé de l'agence immobilière qui nous conduisait poliment, son trousseau de clé à la main, piétinait la terre glaise des chantiers, ouvrait les portes, les travaux n'étaient pas encore terminés, un plombier, un peintre nous dévisageaient. Chevaigné, Melesse, Montgermont le jeune homme pilotait, montrait les écoles, les commerces, les

arrêts de bus, la gare et toujours les mêmes chantiers, les mêmes alignements de façades blanches et grises. Pas de pelouse, pas de haie, pas de verdure. Des maisons d'investisseurs en attente de familles, des lieux sans vie qui nous effarouchaient.

– Alors, ta nouvelle maison te plaît ?

Déçue et inquiète, Chloé secoue la tête sans répondre. Je déplie deux matelas gonflables sur la moquette d'une des chambres. Nous pique-niquons, agenouillées dans le salon en écoutant la petite radio portable. À Lyon, l'appartement est vide, lui-aussi, les déménageurs ont tout emporté, les meubles, les cartons sont sur la route, quelque part du côté de Bourges ou d'Orléans.

– Viens, regarde, il y a des fraisiers et des framboisiers dans le jardin.

Ces cyprès fraîchement taillés

Les labyrinthes dans les villages, Pacé, Betton, Saint-Grégoire, Thorigné-Fouillard, ces odeurs obscures de mousses, de cyprès fraîchement taillés, de feu de cheminée quand l'automne s'installe et rafraîchit les fourrés, décompose les feuilles mortes en épais tapis. Entre deux haies, droites et figées, la vue s'égaré, le piéton s'esquive, disparaît. Des courbes, des angles droits, un alignement de chênes à la trogne tordue, vieillards déformés et désarticulés. Un châtaignier magnifique déploie sa ramure, un glaneur se penche, le panier à la main, écrase les bogues avec son pied.

Je croque les châtaignes crues à peine décortiquées. Les glands et les petites noisettes brunes roulent sous mes pieds, les fruits perdus des Marches de Bretagne.

Les déménageurs arrivent le lendemain, en fin de matinée. La maison paraît petite, brusquement. Il y a des cartons partout. Il faut vider les valises prêtées où s'empilent la vaisselle, les penderies. Les vêtements et les assiettes s'étalent en vrac sur le sol. Les hommes plaisaient :

– Il n'est pas encore arrivé, le petit monsieur.

Non, le petit monsieur prend son temps, il accostera bien plus tard, après sa traversée de la France solitaire, en voiture, avec les livres, les manuscrits, les bijoux, nos biens les plus précieux.

Les cités rayonnent, au centre l'église, quelques commerces, les écoles privées et publiques, les grands terrains, les maisons massives. Les lotissements plus récents s'éloignent et jumèlent les frontons, les galeries couvertes, les colonnades. Les tourelles métalliques, les coursives grilla-

gées et les terrasses en mirador animent les façades des immeubles neufs. Le Rheu et sa cité-jardin. La ville m'évoque un coquillage. Un nautille enroulé sur lui-même dont les écailles se déploient et s'ouvrent sur la plaine, les cultures, les bois. Les enfants ont confectionné des dalles décorées de mosaïque, de carreaux de verre colorés. Dans le béton frais, ils ont inscrit les empreintes de leurs pieds, de leurs mains, ils ont gravé leurs noms et la date. Les pavés marquent la route, depuis le cimetière, les terrains de sport, longent le ruisseau noyé sous les fougères.

À Cesson, au bord de la Vilaine, les pistes de skate et de bicross paraissent abandonnées. Dans un décor gris et feutré à la *Paranoïd Park*, les adolescents glissent en silence sur les parois inclinées, se croisent, s'enroulent, vi-revoltent, dans la brume douce et dorée qui flottent au-dessus des étangs.

Devant le manoir de Bourgchevreuil, un néflier du Japon, une glycine s'enroule sur une ossature de bois, des bassins carrelés de bleu émeraude parsèment le trottoir, la piscine est en face, pourquoi ces pédiluves égarés sur la chaussée ?

Le jardin botanique, les noms savants des plantes s'af-fichent sur les étiquettes que les enfants s'amusent à déchiffrer : armoise, absinthe, fenouil... En cachette, j'ar-rache une feuille, je la chiffonne, un parfum de menthe et de réglisse envahit mes narines, je croque les graines parfumées. Les fuchsias du conservatoire régional s'étiolent, chiffonnés par la pluie.

Un restaurant au bord de l'eau, un pont étroit à la voûte romaine. Pont-Aven et Créteil-le-lac s'entremêlent. La Bretagne pittoresque et l'urbanisme fonctionnel des villes nouvelles.

Le chemin buissonnier traverse la Vilaine, longe le lycée. Un grand escalier blanc, un rond-point, le parking du centre commercial, le carrousel des voitures dont les carrosseries flambent au soleil et qui peinent à laisser traverser le piéton.

Les prairies s'assoiffent, les ronces poussiéreuses serpentent sur les clôtures, les cailloux blancs roulent sous mes semelles, le sentier grimpe au loin dans la garrigue, est-ce déjà la Provence ou la Corse ?, abandonne derrière lui le halo sourd et bleuté de la ville, le tourbillonnement des moteurs, les glissements réguliers des trains qui filent à grande vitesse.

Une terre d'immigrants

Au parc du bois de la Justice, les châtaigniers jaunissent, la terre desséchée se craquelle.

Il faut accélérer le pas, rejoindre la fraîcheur. Sous le couvert des frondaisons, se dissimulent des grottes, des falaises, des rocailles. Les Buttes-Chaumont en fac-similé. Ne pas se perdre, ne pas glisser sur les mousses humides. Le chemin tortueux dévale comme un ruisseau entre les branches et les racines. Au bord du vide, insaisissables, s'épanouissent les clochettes argentées, les feuillages duvetueux, les nombrils de Vénus. Une statue patiente sous l'arche de pierre, une genuflexion, une petite révérence au parc de la Mionnais. Plus loin, la mangrove s'étale, foisonne, les racines aériennes serpentent sur le sol noir et tourbeux, le nom de Cyprès Chauve me vient immédiatement à l'esprit, un arbre de marécages et de terres inondées, la Louisiane, le Mississippi, la Virginie... Les pneumatophores pointent hors de la vase comme si le végétal respirait, un long serpent se tapi sous l'eau trouble.

Brusquement, le jardin se domestique, se canalise. Le chemin gravillonné rejoint en douceur un pavillon de chasse, une demeure d'agrément. Les jeunes filles musardent sous les grands peupliers, la lumière d'été s'écoule sur la candeur des robes.

À l'extérieur, au-delà des grilles grandes ouvertes, les voyageurs jetés hors du TGV se pressent, rentrent chez eux, se dispersent dans le labyrinthe feutré et ombragé des jardins paysagers. Entre deux nuages, le fantôme de Jacques Tati sourit. La maison de *Mon Oncle* se duplique, se photocopie. Les styles s'affrontent, ancien, moderne, cube, tourelle, chaumière, parois vitrées miroitant au soleil. Les couleurs s'opposent. Des chantiers, encore des maisons, des immeubles en construction, assiègent les dernières fermes, les jachères, les sentiers bocagers. Tant mieux. Les écoles ne fermeront pas. Les collègues, les lycées se rempliront. La vie, la jeunesse, le travail, c'est ce que nous sommes venus chercher, tous. Certains sont partis de très loin. Les autres n'ont franchi que les frontières d'un département.

Des couples, des familles, des enfants, apportant leurs rêves, leurs espoirs, une terre d'immigrants, finalement.

Place Publique

Abonnez-vous !

6 numéros par an

LA REVUE URBAINE

RENNES

LES CHAMPS LIBRES 10, COURS DES ALLIÉS

Place publique est une revue de réflexion et de débat sur les questions urbaines. Une revue de référence qui privilégie la raison à l'émotion, la durée à l'éphémère. Une revue généraliste croisant les savoirs, les regards, les approches. Une revue qui permet la confrontation des projets.



www.revue-placepubliquerennes.fr

